

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

*CAVALES* suivi de *ÉCRIRE, FUIR*

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR  
MARIE-SARAH BOUCHARD

AVRIL 2022

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.04-2020). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Merci à mon directeur, Philippe Charron, de m'avoir donné envie de me rembarquer dans l'aventure des études universitaires lors d'un tout premier cours de création littéraire suivi au hasard à l'automne 2015. Merci également pour ta grande rigueur et ton souci du mot juste.

Merci à Mali et Jean-Pascal pour votre soutien, vos encouragements et votre passion. Vous êtes des inspirations et les plus belles découvertes de cette maîtrise en création littéraire.

Et bien sûr, merci à Ricardo, mon partenaire dans tout mais souvent dans les mots, qui m'a écoutée, m'a relevée et m'a poussée jusqu'au bout. Écrire avec toi me rend heureuse chaque jour.

## TABLES DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	iv
CAVALES.....	1
Peut-être six minutes trop tard .....	2
Qu'est-ce que tu attends de moi? .....	8
Je suis une coquille vide.....	14
Par manque de rigueur ou de volonté.....	19
On ne laisse pas tomber un ami d'enfance.....	25
Comme les fils usés d'une vieille couture.....	31
Et l'échancrure du maillot.....	37
Les gentilles se font manger la laine sur le dos.....	41
De toute façon, douter, ça ne sert à rien.....	47
Il pensera à eux.....	53
La victime de Vénus.....	61
Certaines tombent au sol, complètement étourdies, et pleurent.....	68
Plus rien à manquer.....	75
ÉCRIRE, FUIR.....	80
AVRIL 2020.....	81
FACETTES DE LA FUITE .....	82
PARADOXE DU CHOIX.....	91
LA VRAIE VIE.....	96
ÉCRIRE, S'ABANDONNER.....	99
MES IDYLLES.....	103
L'ÉCRITURE FUYANTE : MODE D'EMPLOI.....	106
L'ÉCRITURE FUYANTE : CONSÉQUENCES .....	114
AVRIL 2021.....	121
BIBLIOGRAPHIE .....	123

## RÉSUMÉ

Ce mémoire est formé d'un recueil de nouvelles suivi d'un essai réflexif. La première partie, intitulée *Cavales*, est un recueil qui se compose de treize nouvelles brèves en fragments. Les protagonistes de ces histoires ont un point en commun : ils fuient. Le recueil aborde ce sujet sous plusieurs angles. Fuite des relations interpersonnelles, fuite d'un territoire, fuite de la carrière et fuite des responsabilités sont au cœur des péripéties vécues par les personnages qu'on y rencontre. Les thèmes de l'identité, de la solitude, de la fidélité, de l'amitié et de la charge mentale sont aussi présents dans les trames narratives des fictions.

La deuxième partie s'interroge d'abord sur les phénomènes de fuite qui peuvent être observés dans la société occidentale moderne et les états psychologiques qui en découlent. Rédigé durant une année de confinement rendu nécessaire par la pandémie de COVID-19, cet essai tente de tracer le portrait de la fuite à un moment où elle est impossible, du moins sous certaines formes. En rapprochant l'acte d'écrire à une forme de fuite féconde et libératrice, l'idée d'une « écriture fuyante » se profile tranquillement. J'essaie finalement de déterminer le mode d'emploi de cette approche ainsi que les conséquences qu'elle pourrait avoir sur un texte de création littéraire.

Mots clés : fuite, nouvelles, solitude, engagement, abandon.

CAVALES

## Peut-être six minutes trop tard

La chaleur était arrivée d'un coup, lourde et accablante. C'était précoce : on n'était qu'en juin et au début, à la météo, ils disaient que ça ne durerait pas. Ils s'étaient trompés. Ça faisait déjà près d'une semaine que le mercure dépassait les trente degrés Celsius. Nous n'avions pas le moindre répit.

Aux nouvelles, ils commençaient à comptabiliser le nombre de morts. La canicule avait maintenant fait assez de victimes pour qu'on n'en parle plus comme des cas isolés. Les médias avançaient un chiffre dans la centaine ; la mairie le niait et martelait le fait que les piscines publiques et certaines bibliothèques climatisées étaient désormais ouvertes plus tard le soir et que les citoyens avaient tous un devoir de s'assurer que leurs parents ou leurs grands-parents avaient accès à un moyen de se rafraîchir. Ça m'énervait. La dernière fois que j'avais rendu visite à ma grand-mère dans sa résidence, elle m'avait prise pour ma mère et ça m'avait déprimée à un point fou. Je ne l'avais plus vue depuis ni même appelée. L'idée de lui téléphoner pour savoir si elle était bien au frais me paraissait loufoque. Elle n'aurait probablement rien compris à ma question.

/

Cet été-là, je me maudissais de penser aussi fort à la maison. Je me maudissais d'associer les mots « la maison » à l'image des rues de campagne où j'avais grandi, et surtout à l'image de la petite plage au bord du lac, au chalet. Là, il ne faisait jamais trop chaud. Ça faisait bien trois ans, maintenant, que je m'efforçais d'appeler la ville « ma maison ». Mais le dire, ce n'était pas assez. Je n'y croyais pas, et je me répétais mentalement *fake it till you make it* en essayant de contempler l'affiche de la Promenade Ontario avec des yeux débordants d'amour.

/

Le propriétaire avait changé toutes les fenêtres du triplex où je vivais. Sur le coup, je m'étais dit que c'était chouette, de jolies fenêtres à battants comme ça. C'était avant que je réalise qu'elles ne me permettaient plus d'installer mon air clim. Madame Georgina, qui vivait au premier, s'était plainte de la même chose. Le propriétaire nous avait tous offert des ventilateurs neufs. C'était le mieux qu'il pouvait faire, l'air climatisé central, c'était hors de prix, on pouvait oublier ça tout de suite. Il nous avait paternellement recommandé de laisser les fenêtres ouvertes la nuit, mais je voyais bien que Madame Georgina les gardait fermées en tout temps. D'après moi, elle avait peur des voleurs. Je la comprenais, c'était quand même la grande ville.

Moi, j'avais fait la paix avec l'idée de vivre une intrusion nocturne : je dormais depuis une semaine toutes fenêtres ouvertes et la porte du balcon arrière aussi, flambant nue, une serviette mouillée sur moi et le ventilateur à deux pouces du corps. Ça allait, mais je commençais à trouver que l'eau de la douche n'était plus assez froide à mon goût.

/

Cette semaine-là, c'était aussi ma dernière visite de suivi chez Solutions Pharma. Quelques mois plus tôt, j'avais vu les pubs dans le métro et j'avais décidé que je n'avais rien à perdre. Ça faisait un bout que je voulais partir en voyage pendant longtemps. Je ne savais pas où, la destination ne m'importait pas tellement en fait, pourvu que je me sente bien loin de tout. Sauf que je n'arrivais jamais à mettre assez de sous de côté avec mon boulot au centre d'appels. J'avais consulté le site Web de Solutions Pharma et je m'étais inscrite à une étude clinique.

Ils m'avaient appelée presque instantanément et après quelques questions rapides, ils avaient déterminé que je ne pouvais pas participer à l'étude que j'avais choisie – c'était réservé aux hommes souffrant de problèmes érectiles. Je me sentais un peu stupide d'avoir simplement sélectionné l'étude la plus payante sans lire la description. Mais ils m'avaient convoquée à leurs bureaux et m'avaient fait remplir des tas de questionnaires. Finalement, on m'avait retenue pour tester un autre médicament. C'était celui d'une étude dont le formulaire préliminaire, je me souviens, comportait les questions suivantes :

« Avez-vous l'impression de n'avoir personne vers qui vous tourner? »

« Avez-vous l'impression que vos relations interpersonnelles sont superficielles ou forcées? »

« Avez-vous l'impression d'être seul(e), isolé(e) ou à l'écart? »

Parmi les choix offerts, j'avais sélectionné « souvent » à chaque question, avant de tout biffer et de plutôt indiquer « toujours ». On m'avait dit que j'étais une candidate parfaite pour l'étude actuellement en cours sur la prégnénolone, un nouveau médicament visant à réduire le sentiment de solitude.

/

Au septième jour de canicule consécutif, j'avais vu un chat mort dans la ruelle derrière chez nous. Je m'étais pincé le nez en passant à côté de la petite dépouille. L'odeur était suffocante et j'avais l'impression de la goûter dans ma bouche en respirant. Je m'étais passé la réflexion qu'au fond, respirer la mort comme ça, ça devait être franchement alléchant pour les Mangemorts. J'aurais voulu pouvoir faire cette blague-là à quelqu'un. J'ai croisé une fille d'environ mon âge au même moment et je lui ai fait un air de dégoût assez théâtral, pour qu'elle voie bien que l'odeur me levait le cœur et qu'on puisse peut-être échanger un regard entendu. Son visage était resté parfaitement impassible.

/

Ma sœur m'appelait souvent pour prendre de mes nouvelles. Je ne le lui disais jamais mais ça me faisait toujours chaud au cœur. Je n'avais pas grand-chose à lui raconter, il n'y avait jamais rien de nouveau dans ma vie, alors elle accaparait rapidement la conversation pour qu'il n'y ait pas de silences et elle passait en revue les accouchements et les mariages les plus récents qui s'étaient déroulés dans notre bourgade natale. Elle n'en ratait pas un et je les ratais tous, systématiquement. Je n'étais pas rentrée depuis Noël, elle ne manquait jamais de me le rappeler. Je lui répétais que je n'avais pas de voiture et que ce n'était pas évident de trouver le temps.

En vérité, je n'étais que trop orgueilleuse.

Je savais bien que j'aurais dû recontacter certaines amies de longue date, j'en avais beaucoup au secondaire, des tonnes d'amies, des amies à la pelletée, et j'avais ouï dire que quelques-unes d'entre elles étaient venues vivre à Montréal aussi. J'aurais dû marcher sur mon orgueil et me refaire une amie, ça m'aurait été utile. Au moins pour passer le temps, pour aller au cinéma à deux ou à la pédicure ou juste pour prendre un café et parler de tout et de rien. Mais je ne me décidais jamais à le faire.

/

Chez Solutions Pharma, on avait pris différentes mesures sur mon corps. Je n'avais pas gagné de poids, j'avais perdu un demi-kilo en fait (en sueur, avais-je songé). Ma pression artérielle était légèrement plus élevée, mais rien d'alarmant. Avais-je souffert de troubles du sommeil? Non. Avais-je remarqué des poils indésirables, plus drus qu'à l'habitude? Non. Avais-je senti que mes seins étaient plus sensibles ou douloureux? Non. Avais-je noté une amélioration significative par rapport aux différentes questions qui m'avaient été posées dans le formulaire préliminaire, à savoir une réduction du sentiment de solitude au quotidien? Non, ça non plus, je n'avais pas remarqué ça.

J'avais empoché mes 3000 dollars et j'étais ressortie pour rentrer chez moi, regrettant aussitôt la puissante froideur climatisée qui régnait chez Solutions Pharma et qui contrastait si fortement avec l'humidité bouillante du dehors.

/

Le huitième jour, je me suis levée tard. C'était un samedi. Il faisait déjà incroyablement chaud dehors et il n'y avait pas un nuage dans le ciel. J'ai cherché à augmenter la puissance du ventilateur que je traînais avec moi dans chaque pièce, mais peine perdue, il était déjà réglé au maximum. Je me suis préparé un allongé que j'ai versé dans un verre rempli de glace. J'ai allumé la radio. On ne parlait que de la canicule, évidemment, et l'animateur a précisé que le thermomètre pourrait dépasser les quarante degrés dans l'après-midi. Un record de chaleur serait à nouveau fracassé, sans l'ombre d'un doute, mais ce n'était pas le premier cette semaine-là. C'était de loin le mois de juin le plus chaud qu'on avait jamais connu. L'été s'annonçait désastreux.

Le nombre de décès était au-delà de 200, un chiffre conservateur selon les commentateurs, qui rapportaient que les morgues montréalaises menaçaient maintenant de déborder.

C'est à ce moment précis que mon portable a sonné. Ça m'a fait peur – j'ai ressenti comme une intrusion, c'était si rare que ma sonnerie se fasse entendre et le volume de mon téléphone était au maximum. J'ai décroché, un peu méfiante à cause du numéro inconnu. La pensée que Solutions Pharma avait finalement détecté des anomalies plus graves dans mon corps m'est passée par la tête.

C'était mon proprio. Il avait reçu un appel du Marché aux puces Saint-Michel parce que Madame Georgina n'était pas rentrée au boulot. J'ignorais qu'elle travaillait là. Elle était employée d'un kiosque et n'avait jamais manqué un jour de travail depuis vingt-sept ans, selon les dires de sa patronne, qui était très inquiète. Mon proprio m'a demandé d'aller voir si Madame Georgina allait bien. Si elle ne répondait pas, je trouverais sans doute sa clé de secours sous le petit tapis de sa porte arrière, a-t-il ajouté. Ça m'a surprise qu'elle garde un double là, comme j'avais cru qu'elle avait peur des voleurs. Mais au fond, qu'est-ce que j'en savais? Je ne connaissais à peu près rien d'elle.

Je suis descendue par l'escalier en colimaçon à l'arrière du triplex, mon café à la main. J'ai cogné à la porte de Madame Georgina avec une certaine nonchalance. J'étais persuadée qu'elle me répondrait, je ne sais pas pourquoi, j'avais la conviction que justement, quelqu'un qui n'a jamais manqué une journée de travail en vingt-sept ans a statistiquement de grandes chances de finalement oublier de mettre son réveil-matin au moins une fois en carrière.

J'ai cogné une fois, puis deux, puis trois. Je ne m'énervais pas trop, je lui laissais le temps de se réveiller la pauvre, puis de se lever sur ses deux vieilles jambes chancelantes, pour enfin venir me répondre quand elle se serait arrangée un minimum – Dieu sait que les vieilles dames peuvent être coquettes.

Après avoir cogné dix-huit fois au total et patienté six longues minutes, je me suis décidée à utiliser la clé de secours. J'ai fait glisser le verrou et je suis entrée. L'appartement était plongé dans la pénombre, les rideaux étaient tirés. La chaleur était frappante, presque comme un mur solide, encore plus tangible que chez moi. J'ai attendu que mes yeux s'habituent un peu, puis, ne la voyant pas, j'ai dit son nom très fort, comme lorsqu'on s'adresse aux personnes sourdes. Une fois, puis deux, puis trois.

J'ai fait quelques pas vers le salon. Des sacs de papier du Tim Hortons jonchaient la table de cuisine et quelques petits buffets décoratifs. Il y avait peu de meubles, c'était assez dépouillé, mais en plein milieu du salon trônait un La-Z-Boy placé tout près du téléviseur. C'était le seul fauteuil de la pièce. Une place seulement. Je continuais à appeler Madame Georgina en me déplaçant à pas de souris dans son logement, mais tranquillement, une nouvelle certitude croissait en moi. Au bout du corridor, je suis arrivée au seuil de sa chambre, et c'est là que je l'ai vue. Dans son lit, couchée sur le dos, tout simplement. Elle portait une robe de nuit satinée à motif floral. Elle était tout à fait présentable, mais je n'osais pas m'approcher. J'ai dit son nom à nouveau, un peu plus doucement. « Madame Georgina. Hé, ho, Madame Georgina. » Elle a conservé son immobilité parfaite et j'ai eu du mal à déglutir. Sans vraiment réfléchir plus, j'ai traversé la pièce pour venir mettre mon index directement sous son nez. Le souffle que j'ai senti était frais. Ce n'était que l'air poussé par le ventilateur.

/

Peu de temps après, j'ai repensé à l'odeur du petit chat aperçu dans la ruelle. La mort prend vite une odeur incroyablement fétide dans la chaleur. Pourtant Madame Georgina, elle, ne sentait rien. De toute évidence, j'étais arrivée juste un peu trop tard. Peut-être six minutes trop tard.

Notre propriétaire a eu la décence d'attendre que ses proches viennent récupérer ses biens avant de remettre l'appartement sur le marché locatif. Après trois mois, toutefois, il n'a pas eu le choix de sortir les quelques meubles au chemin le jour des poubelles : personne n'était venu les chercher. Je l'ai vu faire par ma fenêtre, au petit matin. On était en septembre, la brise fraîche qui filtrait à travers la moustiquaire sentait bon la rentrée scolaire. Quand il a finalement traîné le La-Z-Boy de Madame Georgina sur le trottoir, je suis descendue sans prendre le temps de mettre mes souliers. Et j'ai demandé au proprio, si ça ne le dérangeait pas trop, de m'aider à le monter chez nous.

## **Qu'est-ce que tu attends de moi?**

Je t'ai revue, aujourd'hui. Au coin de la rue, à la brunante, je t'ai revue. J'aurais aimé venir te parler mais tu étais loin, de l'autre côté. J'aurais pu crier, tu m'aurais regardé, j'aurais pu te faire un signe de la main et tu m'aurais reconnu, tu aurais souri, j'aurais souri, et je t'aurais rejointe de ton côté avec empressement, le cœur fébrile.

/

Il m'arrive souvent de penser à cette nuit de septembre. Une canicule tardive affligeait la ville et je n'arrêtais pas de me dire que je ne ressentais rien. Juste le néant. Après t'avoir envoyé un texto t'informant que je ne voulais rien de sérieux avec toi, j'étais sorti à la taverne avec Max et Jules. Dans ma poitrine il y avait un vide pesant, et en marchant vers le bar, je m'appliquais à remplir ce vide de tout ce qui pouvait momentanément le combler : fumée de clope, fumée de weed, gorgées de bière, grandes goulées d'air humide pour soulager ma gorge cassée. Je ne pensais pas à toi, ou si peu. Du pied, j'ai écrasé ma bière de route avant de la kicker dans une ruelle et nous sommes entrés dans la taverne pleine à craquer en nous frayant un chemin vers le bar pour commander des quilles.

Et tu étais là. Tu m'as regardé d'un air ahuri, un air mystifié, l'air de trouver que j'avais un culot pas possible de me tenir là devant toi, de ne pas baisser les yeux et de ne pas courir vers la sortie. Je t'ai embrassée, comme ça, sans plus y réfléchir. Ta bouche ne goûtait rien.

/

*Qu'est-ce que tu attends de moi?*

Je ne pouvais pas répondre. Dans mon lit aux draps fripés, je me couchais droit comme une barre près du mur et toi tu m'implorais de toute ta nudité. J'aurais pu m'imprégner de ton parfum pendant que je t'avais, te baiser encore et encore, matin, midi, soir, emboîter ton corps menu dans le mien. Tu ne demandais que cela, mais je ne céda pas, pas souvent en tout cas.

Au beau milieu de la nuit je me réveillais en sursaut, couvert de sueur et la bouche sèche. Tu n'avais pas bougé d'un iota. Chaque fois, je me disais que c'était la dernière nuit que tu passais dans ce lit à étreindre un corps frigide et je fixais le plafond jusqu'à ce que le jour se lève.

/

Des jours durant, j'omettais de te répondre. Je laissais planer le doute dans ta tête. Ce doute m'était précieux. Je ne voulais surtout pas que tu comprennes quelque chose à l'ordre des pièces de mon casse-tête. J'avais peur que tu le complètes, que tu y voies enfin clair. Et que l'image ainsi formée te donne la nausée. Te fasse fuir pour de bon.

/

Il m'arrive encore de rêver à cette soirée de juin, celle où j'ai fait ta connaissance. Dans mon songe, le soleil s'est couché et je n'arrive pas à distinguer les choses très clairement. Je ne vois presque rien mais j'entends nettement le son de ta voix, un peu éraillée et grave pour ton minuscule gabarit, et je goûte encore la bière aux abricots trop sucrée que tu m'as commandée. Nous sommes sur une terrasse cachée à l'arrière d'un bar. Tu me parles de ta job d'enseignante, je te relance à chaque début de silence, tout pour que tu continues de me raconter ta vie, pour que je n'aie pas à me dévoiler, pour que ta voix rauque et enivrante me sauve une minute de plus, une heure de plus, ou même toute la nuit. Tout pour que tu me donnes encore du temps à t'écouter comme ça, muet, sans que ça devienne complètement creepy. Et puis je n'ai plus le choix, tu en as marre de me faire un exposé oral, tu veux savoir qui se cache derrière le masque souriant qui te fait face. Mais je ne peux pas. Les mots restent coincés. Je ne peux pas t'avouer qui je suis, que je viens de sortir d'une cure de désintoxication coûteuse que j'ai abandonnée en plein milieu, que je me réfugie dans l'ébriété, que j'ai

emprunté vingt dollars à un ami pour pouvoir payer nos verres. Je n'ai pas de mots à t'offrir, pas encore. Alors je laisse mes doigts s'araigner jusqu'aux tiens, un peu timidement. Tu les prends. Je sens ta main et je la serre fort. Je vois tout noir.

/

« Je pourrais mourir maintenant. » C'est un truc que les gens disent souvent quand ils sentent qu'ils sont comblés, complets, qu'ils n'ont pas vraiment besoin de plus. En vrai, ils ne veulent pas mourir du tout.

J'aurais pu mourir cet été-là. Je serais mort heureux, dans tes bras. J'aurais pu choisir une fin différente. J'aurais pu t'inviter à ma mort, nous aurions pu l'orchestrer ensemble en toute complicité, en riant, en fumant des joints et en mangeant des grilled cheese. J'aurais pu faire jouer l'album de James Blake dans l'air bouillant non climatisé et t'embrasser jusqu'à la démesure. Ça aurait été une belle fin, un happy ending comme il ne s'en fait qu'à Hollywood.

Il est trop tard aujourd'hui.

/

*Qu'est-ce que tu attends de moi?*

Je laissais toujours la question mourir sur tes lèvres. Je te proposais de sortir pour une promenade et d'aller bumper sur la Main pour nous changer les idées. Nous marchions longtemps en parlant beaucoup. Je commençais à comprendre que quoi que je dise, quoi que je fasse, tu en redemandais chaque weekend. Alors nous improvisions une belle journée. Nous commentions les murales. Essayions des ensembles loufoques dans les friperies sans jamais rien acheter. Nous mangions un chow mein à deux dollars assis par terre, en buvant des bières dans des sacs en papier brun. Nous nous embrassions avec des nouilles plein la bouche. Je te laissais toujours payer. Tu jouais le jeu en disant que ce n'était pas grave, que je n'avais qu'à te remettre les sous la prochaine fois. À ce moment-là, ma tête se glaçait. Les sorties étaient une diversion pour déjouer tes questions, pour rendre léger ce que tu voulais absolument tirer vers

le lourd, mais elles étaient toujours synonymes de dépenses monétaires et je me piégeais à mon propre jeu. Alors pour ne pas céder à la panique, je me disais simplement qu'il n'y aurait pas de prochaine fois. Que c'était la dernière journée que je passais avec toi. J'étais épuisé de t'être redevable. Je ne voulais plus rien devoir. À personne.

/

D'autres fois, je refusais d'aller plus loin que le dépanneur qui se trouvait devant chez moi. Je te textais que tu pouvais venir. Tu venais. J'avais une tête d'enterrement, mais tu te démenais pour me remonter le moral en remplissant un panier de niaiseries nostalgiques trop sucrées : de la Poppers, du Bootlegger, des rouleaux aux fruits. Je souriais à demi. Ces journées-là, je n'en pouvais plus d'être un autre et je déglobillais tout le fiel qui me roulait constamment dans la gorge contre le monde entier, je faisais tout en mon possible pour te faire peur. Je te parlais de mon ex, de mes chicanes de famille, de mon compte en banque vide et de mes attaques de panique en tirant sur ma clope. J'échouais toujours : tu restais, tu me serrais dans tes bras et nous écoutions trois films d'affilée, soudés l'un à l'autre.

/

Par moments, je t'en ai même voulu. Tu essayais sans cesse de me traîner chez tes amis, tous des êtres sains et adaptés au système de la vie humaine, me semblait-il. La honte, tu ne la connais pas, toi, la honte.

/

Il m'arrive parfois de revoir défiler sur l'écran de mes paupières closes cette soirée d'octobre où je t'ai annoncé que je ne t'aimais pas, ne t'aimerais jamais. C'est un film muet : tu as à peine passé le pas de la porte que déjà tu pleures à gros débit comme dans les mangas, projetant les larmes si puissamment qu'elles volent partout autour de toi sans même toucher tes joues. Le souffle court, je t'invite à la cuisine. Je nous fais

du thé. Discrètement, je verse une bonne dose de mauvais whisky dans le mien. Tes yeux implorants débordent et les larmes coulent sur la table. Je n'aime pas voir ça. Je te prends dans mes bras. Ton visage à un centimètre du mien. Je lis sur tes lèvres : « Je t'aime ». Tu lis sur les miennes : « Mais moi, non. »

Je pleure moi aussi comme dans les mangas.

/

Et certaines nuits, à cause de l'alcool, je laissais ma façade s'effondrer et je te faisais l'amour, vraiment. Tu ne voyais peut-être pas la différence ou peut-être que oui, je n'aurais pas su dire. Toi tu étais toujours la même, entière et honnête, pleine d'une vie tellement claire que ça me faisait peur, une vie aveuglante qui jetait la lumière partout là où je ne voulais pas, qui avait le pouvoir de remplir mon vide d'une substance redoutable parce qu'intangible, effrayante parce qu'éphémère. Je te faisais l'amour comme si c'était la dernière chose que je ferais de ma vie, comme si je ressentais l'amour, comme si je pouvais sentir ça, ce que tout le monde appelle l'amour. J'aurais pu abandonner ma façade en morceaux sur le plancher, j'aurais pu en profiter pour te laisser me pénétrer, m'infiltrer, m'infuser de toute ta glorieuse substance. Mais j'érigais le mur encore plus solidement que la dernière fois avant même d'avoir remis mes sous-vêtements.

J'ai pensé tellement de fois t'effrayer en te montrant ma vérité. Mon intérieur tout croche. Sauf qu'au fond, c'était moi qui crevais de peur. Tu t'étais donné la mission de me faire reprendre goût à la vie et cet effort insensé me terrorisait.

/

Un jour, tu m'as envoyé un livre par la poste, même si nous ne vivions pas si loin l'un de l'autre. C'était *The Perks of Being a Wallflower*. Tu avais surligné en fluo une seule phrase à l'intérieur : « Charlie, we accept the love we think we deserve. »

/

Je t'ai revue, aujourd'hui. Au coin de la rue, à la brunante, je t'ai revue. J'aurais pu crier ton nom ou faire n'importe quoi pour que tu me voies. Mais tu es vite partie vers l'ouest et je suis resté figé là, immobile, impuissant.

Je t'ai regardée t'éloigner jusqu'à ce que je t'aie perdue de vue.

## **Je suis une coquille vide**

Avant de débiter le baccalauréat en arts visuels, il avait toujours semblé à Simone qu'il suffisait de se teindre les cheveux d'une couleur excentrique ou de se faire faire un nouveau piercing pour se façonner une personnalité singulière. Oui, c'était facile, mais c'était comme ça au cégep : personne ne se distinguait vraiment, tout le monde portait des leggings avec des Vans et des cotons ouatés, mais Simone n'avait pas l'air de tout le monde, elle ressemblait à une artiste avec ses cheveux multicolores, ses piercings et son petit tatouage en forme de triangle dans le cou (qui d'autre aurait osé ça? Un tatouage dans le cou, il fallait le faire, quand même, il fallait s'assumer).

Mais au bac, son look ne la démarquait pas. C'est ce qui l'avait frappée en arrivant à son tout premier cours. En fait, elle s'était sentie déplorablement ordinaire en prenant place dans l'auditorium, tout au fond pour bien voir tout le monde et observer avec minutie les styles flamboyants qui s'offraient à elle. Pour la première fois, elle n'osait pas être vue. Elle ne se sentait pas de taille, avec sa veste de jean usé et ses cheveux à peine roses. Une fille quelconque.

/

Elle avait opéré des modifications. Côté inspiration, le but ultime était de ressembler à Billie Eilish mais surtout sans qu'on puisse remarquer qu'elle avait voulu ressembler à Billie Eilish. Il fallait donc doser tout ça avec beaucoup de jugement, le même vert fluo pour la racine des cheveux mais combiné à du blond plutôt qu'à du noir, avec une coupe plus courte. Elle avait aussi fait toutes les friperies de son quartier pour dénicher des vêtements larges avec des paillettes, des franges style cow-boy et des motifs orientaux. Puis elle s'était dit que ce n'était pas suffisant. Elle avait finalement opté pour un nouveau tatouage en plein visage, mais c'était délicat quand même, juste trois petits points noirs sous l'œil gauche qui se camouflaient vite fait avec du cache-cernes.

Ça avait fonctionné. À la fin de la deuxième semaine de cours elle avait quelque chose qui ressemblait pratiquement à une gang d'amis et on l'avait même invitée à une soirée. Elle se sentait presque importante.

/

Le vertige était profond. Elle regardait les autres, un par un, et elle leur trouvait une telle consistance. Une prestance. Dans la lumière crue de la seule ampoule suspendue, un éclairage de scène, dramatique, pensait-elle, leurs traits avaient l'air découpés à l'exacto. Pommettes saillantes, lèvres charnues, sourcils théâtraux. Au-delà de leurs visages sculptés, c'était l'assurance que chacun d'entre eux projetait qui lui donnait le tournis. Tournis, c'est le mot qui lui venait en tête. Elle aurait bien aimé songer à d'autres mots, des mots recherchés, des mots grandioses. Des phrases provocantes, des certitudes. Mais rien de tout ça ne lui traversait l'esprit.

De toute façon, ses nouveaux amis géraient la discussion avec éclat. Tous étaient brillants et exprimaient des opinions fortes sur tout et n'importe quoi. Ils se trouvaient autour de la table dans la petite cuisine bigarrée de Tamara, une fille de leur cohorte que Simone jugeait particulièrement intimidante avec sa tête rasée et son col montant en cuvette bleue. La conversation venait drôlement de bifurquer. En plein milieu d'un débat intense au sujet de la réincarnation, Tamara avait soudain déclaré qu'elle n'avait jamais douté de son homosexualité, pas un instant, même quand elle était petite.

Simone aurait voulu répondre qu'elle aussi aimait les filles, qu'elle était lesbienne, totalement lesbienne, mais même ça elle n'en était pas sûre. À bien y penser, elle ne souhaitait pas s'aventurer sur ce sujet. Elle n'avait pas de convictions particulières concernant la vie après la mort ou encore l'existence de Dieu, ça non plus elle n'y avait pas tellement réfléchi. Au fond, il lui apparaissait qu'elle n'avait rien à dire du tout.

/

Elle avait commencé à se questionner sur son identité profonde et à boire beaucoup de café. Du café tout le temps, du café ordinaire, filtre, dans une tasse ébréchée, toujours la même. Tard le soir, elle passait de longues heures à agencer les morceaux

de vêtement sur son lit, prise d'angoisse à l'idée de voir ses amis au cours du lendemain. Ses yeux tourmentés sautaient d'un boléro au motif Bauhaus à un short d'homme en velours et rien de tout ça ne lui paraissait assez marginal. Tant qu'elle ne trouvait pas la combinaison parfaite, elle continuait sans relâche à coordonner des hauts et des bas plus excentriques les uns que les autres. Tout en testant ses tenues, elle parlait à voix haute et tentait de trouver une intonation, un rythme, un timbre qui seraient les siens. Ce rituel la calmait. Il ne fallait pas se décourager, chaque petit ajout, chaque modification contribuerait à lui donner forme, peu à peu elle se créait elle-même, c'était un processus, il suffisait d'être persévérante.

/

Dans les pauses, Simone et ses amis se déposaient sur une table de pique-nique du campus où ils fumaient cigarette sur cigarette, il fallait bien tuer le temps entre les cours et le tabagisme était une bonne option, oui, c'est ce qu'ils pensaient tous sans vraiment y penser trop. Ça allait de soi. Simone trouvait l'activité particulièrement à propos parce que fumer lui donnait un look mystérieux et soucieux en plus d'occuper sa bouche, ce qui justifiait qu'elle parle peu. Entre les fréquentes gorgées de café et les bouffées de fumée, elle appuyait les tirades des autres d'interjections assurées et de petits éclats de rire sarcastiques.

Mais sa confiance naissante s'était écroulée entre deux Camel durant l'après-midi du troisième lundi de septembre. Tamara et Andrew s'étaient mis à se moquer ouvertement de Shantelle, une fille de leur cohorte. *Yo est trop belle, Shantelle. Trop belle trop swell. Belle mais conne. Ah ouais conne? Ouais genre épaisse en criss. Genre tu y volerais toute son linge mais t'aurais même pas besoin de faire diversion pour. Ouais drette ça elle se fait diversion elle-même. Dans sa propre tête. Mais pourtant est belle. Belle mais je la frencherais yinque. Une coquille vide, genre.*

À ce moment-là une phrase s'était mise à rouler dans la tête de Simone, comme un mantra, un sinistre mantra : *je suis une coquille vide je suis une coquille vide je suis une coquille vide.*

/

En tapant sur Google « how to sound interesting », Simone avait eu quelques éclairs de génie. S'intéresser aux autres en posant des questions ouvertes (Quel courant t'a le plus influencé dans ton art? Qu'est-ce qu'une œuvre, pour toi?). Avoir trois bonnes histoires à raconter en cas de panne sèche (il lui fallait encore les inventer). Lire des livres (cette idée-là la rebutait particulièrement mais plusieurs sites le répétaient, ça devait être vrai). Voyager vers des destinations insolites. Cette dernière suggestion lui était revenue en tête le lendemain alors qu'elle déambulait dans les couloirs de l'université. Une affiche géante avait été placardée sur un mur. On pouvait y lire « Pars étudier à l'étranger et vis une expérience *unique!* »

Une expérience unique. C'était exactement ce qu'il lui fallait. Simone avait senti l'excitation monter en elle. Ses mains tremblaient. C'était sans doute le café, ou pas, peut-être qu'elle vivait à ce moment précis une épiphanie, qu'elle se révélait enfin à elle-même, que c'était ça, au fond, le truc qui la rendrait intéressante : voyager.

/

Après les cours, ils s'étaient réunis dans un bar obscur et humide où des gens trop cool et un peu plus vieux qu'eux côtoyaient des accros de vidéopoker sans réellement les remarquer. C'est là que Simone s'était entendu dire, après à peine deux gorgées de bière, « l'an prochain je pars vivre à Bucarest. » Les autres avaient ouvert de grands yeux. En vérité elle avait voulu dire Budapest et elle avait juré intérieurement en le réalisant une fraction de seconde trop tard, mais il était hors de question d'admettre son erreur à présent. Les réactions et les commentaires avaient fusé instantanément, Luce voulait savoir si c'était les musées qui l'attiraient là-bas parce qu'elle connaissait le MNAC, Andrew, lui, parlait d'un film réalisé par un gars au nom imprononçable qui se passait là et qu'il fallait absolument voir, Tamara s'exclamait que c'était clair qu'elle voulait s'adonner au vampirisme et que c'était la meilleure place au monde pour ça, et Simone riait de ce rire sarcastique qui était maintenant le sien sans rien répondre parce qu'elle n'avait aucune explication à leur donner, aucune, pas la moindre.

/

Elle regardait par le hublot alors que le Boeing se rapprochait dangereusement vite de la piste d'atterrissage. C'était la nuit et Simone avait peur, tout à coup. Il lui semblait que le temps avait filé si rapidement, qu'elle avait foncé tête première dans les démarches pour concrétiser cet échange, qu'elle ne s'était laissé le droit à aucune remise en question, en aucun moment, et à l'instant où les roues de l'avion avaient touché le sol de Bucarest avec un choc assez brutal, elle s'était sérieusement demandé ce qu'elle faisait là.

## **Par manque de rigueur ou de volonté**

Une nuit de janvier, le sommeil ne vient pas. Durant des années, il ne reviendra pas.

Je pense qu'elle s'en fait trop avec ça. Mal dormir, ça arrive à tout le monde. Des fois même tu dors sans le savoir. Elle en parle trop, c'est tout. Elle fait tout un plat avec cette histoire. Elle n'a qu'à arrêter d'y réfléchir, ça lui passera.

bois du lait chaud des tisanes valériane camomille passiflore mélisse mais surtout pas menthe, la menthe ça stimule ne prends jamais de café en après-midi et même le cacao fais attention à ça ne te fais pas une toast au Nutella le soir n'écoute pas la télé ne regarde pas ton téléphone ton ordinateur ta tablette ne regarde rien du tout et lis vraiment longtemps, lis jusqu'à ce que tes yeux soient lourds lourds lourds fais de la méditation fais du yoga fais du sport oui fais vraiment beaucoup de cardio essouffle-toi à fond au moins une heure par jour mais surtout pas le soir non jamais après dix-sept heures, après ça te stimule au moins autant que le café le soir sois très tranquille soupe tôt crée-toi une routine de sommeil toujours la même prends une douche brûlante

Il me semble que mon visage fuit, dans quelle direction je ne sais pas. Il s'affadit s'atténue s'amoindrit, fond. Il devient gris. Je ne me suis jamais trouvée jolie. Mais voilà que je passe la matinée à remonter les années du fil de photos à la recherche de

ces pommettes disparues. Une adiposité que je tenais pour acquise, seule protubérance d'un visage déjà trop fin. À ce rythme, j'aurai bientôt perdu la face.

Le cachet bleu est très efficace, mais vous rendra vite dépendante et provoquera des troubles de mémoire à long terme.

Le cachet rose est généralement utilisé pour traiter la schizophrénie, est dangereux pour le foie et pourrait entraîner des troubles cognitifs précoces, mais il ne cause aucune dépendance.

Ce qu'il faut toutefois savoir, c'est qu'une hygiène de vie saine vous permettra de régler votre problème facilement. Si vous n'y arrivez pas, c'est simplement par manque de rigueur ou de volonté.

Je rêve qu'on m'expédie loin d'ici, là où il fait chaud. Là où je ne suis responsable de rien. À Cayo Coco ou dans le ventre de ma mère. J'y reprendrais forme, n'ouvrant que rarement les yeux dans la lumière rougeâtre, ne déployant aucune énergie, me laissant porter par les vagues.

Les symptômes sont nombreux. Si le mal est dans ma tête, ses manifestations, elles, n'ont rien d'imaginaire. Ce nerf qui saute sous l'œil. Ce goût de métal dans ma bouche sèche. Ces larmes qui coulent n'importe quand sans crier gare. Cette lenteur du souffle. Peut-on oublier de respirer?

Je place la poivrière de manière à cacher l'heure affichée sur le four. Elle n'est pas assez large. Je vois toujours les minutes : et 17, et 36, et 54. À ma fête, je demanderai une gigantesque poivrière.

Les jours où la fatigue dépasse les yeux. Creuse de profonds sillons loin derrière eux. S'enracine dans les veines, les nerfs, les moindres capillaires. Ces jours-là. Je veux et j'exige réparation. Il me faut un coupable. Un coupable qui n'est pas moi.

Mon corps sur le banc des accusés. Lui et moi avons divorcé. Sa trahison est sournoise, s'opère lentement. Mais sûrement. Je ne la constate que lorsqu'il est bien trop tard. Le corps obéit maintenant à un autre maître. Reste à découvrir qui.

J'ai peur qu'un jour ce mal ait raison de moi. Qu'il me tue. Alors je pense à la mort. La mort est un repos illimité. Quand on est mort on ne doit rien à personne. La condition de mort nous dégage de toute responsabilité. Le cadran ne sonne plus jamais pour nous tirer de l'éveil blanc. Cet état est tout compte fait enviable. Je n'ai plus peur.

Dans la tête de mon corps c'est le jour la nuit.

ou un bain avec des huiles essentielles de l'eucalyptus prends un petit verre de porto et fais un exercice d'autohypnose juste avant de fermer les yeux ne dors pas avec quelqu'un d'autre, quand tu ne dors pas ne reste jamais dans le lit lève-toi sans faute le lit ce n'est que pour dormir et faire l'amour ne fais jamais rien d'autre là-dedans ça t'emmêlera l'esprit si ça ne fonctionne pas essaie le jus de céleri prends des suppléments de GABA et de magnésium avale de l'huile de CBD va en acupuncture ou en énergétique ou chez le nutritionniste et achète-toi des lunettes contre la lumière bleue, change de logement pour être sur une rue tranquille parce que les grandes artères ça dégage de mauvaises vibrations ou encore mieux déménage en campagne là où il n'y aucun bruit

La trahison se poursuit. La nuit est longue et les couteaux aussi. Surgissent aux aurores pour sectionner en deux le comprimé bleu. Plus la lame est longue et affûtée, plus les parts sont égales. C'est important. Un cachet mal divisé entraîne un affreux dilemme que nul ne veut résoudre à l'aube. Car le choix est déchirant : opter pour la grosse moitié aujourd'hui pour sauver ce qu'il reste de nuit en assumant que demain, la petite moitié n'aura sans doute pas l'effet escompté. Ou l'inverse. Va savoir.

Dans un passage du premier roman de Dany Laferrière, le narrateur dit sombrer « dans un sommeil ouaté ». Je lis et relis ce bout de phrase. Il me révolte au plus haut point. Moi qui t'aimais, Dany, maintenant je te déteste d'avoir écrit une telle chose. Comme si ça allait de soi, comme si ça ne risquait pas de blesser quelqu'un de dire un truc de la sorte. Pareil manque de sensibilité m'écœure.

Des balafres sous les yeux! Elle a pris un coup de vieux. Tu crois qu'elle est malade? Qu'elle consomme?

Je rêve de m'endormir et de ne plus me réveiller.

Le pire moment est celui que j'appelle l'heure bleue. L'heure bleue me fait invariablement éclater en sanglots. Elle change selon la saison. Ne correspond pas toujours au même chiffre, de toute façon caché derrière l'immense poivrière. L'heure bleue est un leurre. Annonciatrice du soleil, ce jaune doré qui lui est pourtant opposé sur le disque chromatique.

Le Apple TV a un bouton « Sleep ». Je veux un bouton « Sleep ».

Beaucoup de gens dorment peu. Ils sont quand même actifs. Productifs. Couronnés de succès. Diplômés. Primés. Encensés. Il faudrait que je travaille. Après tout, ce n'est pas le cancer. Ce n'est rien. Au fond, je n'ai pas d'excuse.

Je consomme, oui. Des drogues légales. J'ai toutefois été prévenue : ces médicaments ne guérissent rien. On doit les avaler sans s'y attacher. Une idylle de courte durée pour ceux qui traversent un moment de faiblesse. Il faut rester sur ses gardes avec

eux. Toujours conserver une bonne dose de méfiance. Ils ont d'ailleurs plusieurs noms, des noms de code, comme pour me narguer. Comment s'y retrouver quand Desyrel s'appelle aussi Trazodone, Quétiapine est en fait Seroquel et Zopiclone, le sobriquet d'Imovane?

Je ne rêve plus.

ou absorbe de la mélatonine *avec* du magnésium c'est plus efficace encore et passe des prises de sang pour vérifier ta glande thyroïde, prends de grandes marches chaque jour fais une détox de ton téléphone donne-le à quelqu'un et ne le regarde pas pendant une semaine complète ne fais surtout jamais de sieste après quatorze heures, essaie la cohérence cardiaque il y a plein d'applications pour ça peut-être que tu ne respires plus comme il faut change de carrière pour une moins stressante consulte un psychologue spécialisé vérifie si tu n'es pas électrosensible mets-toi dans la file d'attente pour aller à la clinique du sommeil à l'hôpital Sacré-Cœur et avant de te coucher ne pense surtout pas à tout ça.

## On ne laisse pas tomber un ami d'enfance

Louis est à la fenêtre. Il regarde la vie au-dehors qui commence à se réchauffer, à sembler presque invitante. Quelques degrés au-dessus de zéro et c'est reparti, les passants arborent tous des verres fumés et de légers manteaux molletonnés, prennent de longues pauses à chaque coin de rue pour absorber la moindre gouttelette de soleil pouvant atteindre leurs épidermes blafards. La rue pullule littéralement de monde, deux ou trois nouveaux commerces ouvrent leurs portes ici et là, on pourrait presque croire à la renaissance de cette artère centrale, moribonde depuis des travaux de réfection menés quelques années plus tôt. Malgré l'effervescence, Louis n'a aucune envie de sortir de chez lui. D'ailleurs, il n'a pas besoin de sortir de chez lui. C'est-à-dire, *jamais*. Son travail de développeur pigiste lui permet de gagner sa vie dans le confort de son appartement. Il commande l'épicerie en ligne. Et pour répondre à tout autre besoin, il y a Amazon.

C'est le 16 avril. Louis fait un rapide calcul : il y a maintenant 106 jours qu'il n'est pas sorti de chez lui. Depuis, il a reçu un peu de visite (de sa mère, de sa sœur et de multiples livreurs, mais ces derniers ne s'attardent jamais). Lui vient parfois l'impression d'avoir un mode de vie pathologique, mais en y réfléchissant bien, cette idée naît surtout des remarques désobligeantes que lui fait sa mère par rapport à son isolement et son teint verdâtre. De ça, et du malaise qui le prend au ventre dès que son esprit s'égaré assez pour que l'image de Mélik surgisse.

/

Un chalet dans les Laurentides. Il a accepté de venir à reculons, « ça va être cool », a dit Mélik, « super relax, tu vas voir, une belle gang ». « C'est bon de sortir de chez toi un peu, de sortir de la ville quand il fait aussi chaud. » Ils sont sept sur le quai. La petite blonde dont il a déjà oublié le prénom occupe toute la conversation grâce à l'histoire détaillée de sa rupture avec « un sale porc ». À côté d'elle, une rousse plantureuse et couverte de tatouages, qui semble connaître les détails croustillants encore mieux que la principale intéressée, ponctue le récit de quelques interventions.

Louis est soulagé qu'on ne se soucie pas de lui. Le soleil ondoie doucement en se reflétant sur les arbres; cela l'intéresse beaucoup plus que la discussion en cours. Une araignée d'eau émerge de sous le quai, énorme, grasse. Il la contemple, la laisse s'approcher de son pied. Il regarde Mélik qui écoute l'histoire avec attention et son cœur se serre. L'araignée grimpe sur la cuisse de la rouquine et serpente entre les petits dessins à l'encre noire qui la recouvrent. La fille ne se rend encore compte de rien. Louis se tait, conscient qu'un cri aigu lui transpercera les tympans d'un instant à l'autre. Il se sent las et vaguement triste. Il aimerait que tous ces gens disparaissent, qu'au son du hurlement de la grosse rousse ils s'évaporent tous, tout le monde, sauf Mélik.

/

« AH ! »

Le son de sa propre voix le fait sursauter bien plus fort que le papillon de nuit au vol erratique qui l'a d'abord surpris.

« Ah-ah-ah-ah. »

Quelle étrangeté. Il ne se souvenait pas de cette vibration si forte dans les cordes vocales.

/

« Il fait de l'anxiété sociale » ; ce sont les mots qu'utilise sa mère pour expliquer ses choix de vie à ses amies, il le sait maintenant parce qu'il l'a entendue parler au téléphone depuis sa fenêtre, alors qu'elle venait tout juste de quitter son appartement en répondant à son portable d'une voix guillerette.

Cette idée le déconcerte. Après vérification des symptômes connus de l'anxiété sociale sur Wikipédia, il peut affirmer avec certitude que sa mère se trompe.

*L'anxiété sociale est caractérisée par une peur intense qui survient dans une ou plusieurs situations sociales et qui entraîne une gêne et un handicap dans la vie quotidienne. Ces peurs peuvent être déclenchées par le fait d'être observé par les autres ou de penser qu'on l'est.*

Louis émet un petit rire. Une peur intense? Rien ne pourrait être plus éloigné de son sentiment face au regard des gens.

*Les symptômes physiques qui accompagnent la phobie sociale sont : le fait de rougir ou de transpirer excessivement, des tremblements, des palpitations et des nausées. Un bégaiement peut être présent associé à un débit verbal rapide. Des attaques de panique peuvent apparaître lors de peur intense.*

Agacé, il referme son ordinateur brusquement. Foutaises. Son mode de vie n'est pas motivé par *une peur intense*. Au contraire, rien ne l'indiffère plus que ce que les gens pensent de lui. Simplement, il a choisi de se l'avouer : rester chez lui, seul, est assurément l'état de confort par excellence. Ne lui manque qu'une personne, mais pas *n'importe quelle* personne.

/

Un spectacle de rock alternatif au théâtre Fairmount. Ils ont acheté leurs billets ensemble il y a belle lurette, mais Mélik lui a demandé la veille si c'était OK que deux de ses amis se joignent à eux. Question rhétorique, s'est dit Louis en acceptant, profondément déçu. Le spectacle commence à peine et les trois autres se mettent déjà à bouger de la manière la plus naturelle qui soit, puis descendent du palier où ils se tenaient tous pour se rapprocher de la scène. Louis fige, incapable d'esquisser le moindre mouvement. Son corps est de glace. Il lui semble absolument inconcevable de faire comme eux : se déhancher, mettre les mains dans les airs, se presser contre la foule. Tout ça est bien au-delà de ses forces. Il reste donc au bout de son plateau, immobile. Juste avant de disparaître dans la foule, Mélik se retourne vers lui, étonné qu'il n'ait pas suivi, et lui fait signe de les rejoindre. Louis fait non de la tête et son ami hausse les épaules en s'enfonçant dans la cohue.

Louis retourne vers le vestiaire, prend son manteau et quitte le théâtre. La première chanson n'est même pas terminée. En marchant vers chez lui, il réalise qu'il ne descendra jamais de son palier pour aller dans la foule. Il vit comme ça : un peu en retrait, un peu en surplomb. Un hibou solitaire. Ni mal, ni bien, mais surtout soulagé de ne pas avoir à se mêler aux autres.

/

Dix-huit heures : il éteint son ordinateur, étale son tapis d'exercice sur le plancher du salon. Il est ordonné. Rester chez soi n'est pas synonyme de laisser-aller. Au contraire, ne gaspillant plus l'énergie qu'il dépensait auparavant dans des interactions sociales éreintantes, il se sent d'une plus grande vitalité. Le défi qu'il s'est lancé à un certain point dans l'hiver est de compléter le P90X, un programme d'entraînement américain de 90 jours sous forme de vidéos. Mélik et lui avaient promis d'entreprendre ensemble ce plan de remise en forme au début de la vingtaine, avant de l'abandonner après quelques séances épuisantes, leurs muscles endoloris et leur motivation au tapis. Cette fois, Louis sait qu'il parviendra au bout. Il est au jour 82 et ses pectoraux n'ont jamais eu aussi fière allure.

/

Les amitiés d'enfance revêtent pour ceux qui les entretiennent un aspect romantique, presque sacré. Même quand les copains évoluent dans des directions diamétralement opposées, ce qui dans la majorité des cas, se produit nécessairement au fil des ans, les amis d'enfance acharnés tiennent bon, s'invitent à souper deux fois par année, s'informent à intervalles réguliers des banalités qui constituent le quotidien de leurs vies respectives, se présentent leurs nouveaux conjoints, leurs nouveaux amis, leurs nouveaux bébés. Chaque jalon de leurs parcours accentue le fossé qui les sépare, les choix de l'un étant complètement inusités aux yeux de l'autre. Mais n'empêche, il ne faudrait pas briser ce lien. On ne laisse pas tomber un ami d'enfance.

/

La banquette brune d'un autobus jaune. Pour la première fois sur le chemin du retour, il y a un non-dit entre eux. Depuis quelque temps, Louis le voit venir : Mélik s'est fait une blonde dès la première semaine de l'année scolaire, et – c'était inévitable – les choses changent. Inéluctablement, elles changent. Leurs vendredis soir sacrés ne sont plus tellement sacrés. Mélik lui a fait faux bond à deux reprises déjà dans les quatre

dernières semaines. Ses excuses sonnaient faux, mais chaque fois, il cachait soigneusement le fait qu'il allait voir Jade. Si Louis le voulait, il pouvait donc continuer de croire que leur amitié était toujours la même et que deux fois dans le même mois (malencontreusement), Mélik avait eu un contretemps. Mais aujourd'hui, il y a eu une cassure concrète, nette. Aujourd'hui, Mélik a franchi une ligne : il s'est assis avec la bande de Jade au diner. Quand Louis est passé devant eux avec son cabaret alors qu'il cherchait son ami, leurs regards se sont croisés. En un instant, des années d'amitié passées à composer des histoires fantastiques dans le sous-sol de l'un, à jouer à Diablo II dans la chambre de l'autre et à se jurer une fidélité chevaleresque ont fondu, boules de cire chaude obstruant la gorge de Louis. Avant même que Mélik n'esquisse un petit signe de la main d'un air embarrassé, il avait disparu. Et leur enfance ensemble du même coup.

Durant tout le trajet, Louis fixe silencieusement la banquette et ses ronds de cuirette fondue au briquet. Le matériau plastique lui rappelle la peau d'un grand brûlé.

/

« Ding-dong. »

Le bruit de la sonnette suscite toujours une contraction musculaire au niveau de son diaphragme (il en attrape même le hoquet, parfois). Quand c'est un livreur Amazon, il ne se questionne pas bien longtemps : ceux-là sonnent toujours d'emblée à multiples reprises, agressivement. C'est lorsque le carillon ne se fait entendre qu'une seule fois que l'appréhension perdure. La même idée lui traverse toujours l'esprit. Un espoir pétrifiant.

Il appuie sur le bouton pour débarrer la porte en jetant un coup d'œil en bas de l'escalier. Ce n'est que le propriétaire qui vient constater l'état de décrépitude des fenêtres de sa salle de bains.

/

Une très, très grande maison d'Outremont. Il s'est mis beau : une visite chez le barbier en après-midi l'a débarrassé d'une quantité de poils impressionnante, qui a créé une

énorme boule hirsute en tombant au sol. Il ne cesse donc de passer la main dans ses cheveux lustrés et de toucher sa barbe presque absente, fasciné. Les couloirs sont plongés dans une quasi-obscurité : Louis les arpente sans relâche, un martini à la main, et s'attarde devant chaque décoration au mur, chaque photo de famille, chaque peinture. Il a bien voulu accompagner Mélik à ce party du Jour de l'An chez une amie à lui, mais il ne sent pas le besoin de visiter la pièce principale où la fête bat son plein. Pour l'instant, les corridors lui conviennent : étroits, sombres, moins peuplés. Il croise parfois une fille saoule à la recherche des toilettes ou l'un des employés du service de traiteur qui change son verre presque vide contre un plein. Il a bu plusieurs de ces cocktails, peut-être huit, ou treize. Dur à dire. Son regard se perd à travers les branches et les racines de l'arbre généalogique immense devant lequel il vient de s'affaler. Il était pourtant certain d'avoir distingué un banc dans la pénombre; mais non, c'est sur le sol qu'il a laissé choir son corps. Le tapis est très moelleux.

Une gifle étonnante le réveille. Par réflexe, il touche à nouveau sa barbe fraîche, qui est couverte d'un liquide collant, fétide. Mélik lui fait face et parle avec fureur. Louis doit se concentrer pour saisir les mots, mais y parvient finalement :

« Rentre chez toi, Louis. Et restes-y. »

## Comme les fils usés d'une vieille couture

Toute sa jeunesse, mon grand-père s'est appelé Maurice. L'ayant mis au monde en 1934, sa mère ne se doutait pas qu'un autre Maurice serait très bientôt omniprésent dans la vie des Québécois : Duplessis. Ma famille n'était pas tellement fanatique du chef de l'Union nationale. Pour cette raison, mon grand-père a rapidement développé une haine envers son propre prénom sans toutefois s'imaginer qu'il pouvait y changer quoi que ce soit. Ce n'est qu'en 1949, à l'âge de quinze ans, qu'il est tombé sur son certificat de naissance. La date de naissance était la sienne, mais le nom inscrit était « Horace Lavallée ». D'abord pris de vertige à l'idée qu'on lui ait caché le décès d'un frère jumeau, mon grand-père a confronté ses parents, certificat en main. Son père a haussé les épaules, pas tellement étonné. « Le vieil abbé Mongrain qui t'a baptisé a toujours été dur d'oreille. Il a dû mal entendre quand on a dit qu'on voulait t'appeler Maurice. »

Passé sa surprise, mon grand-père a donc accueilli avec joie le prénom qu'un prêtre malentendant lui avait négligemment distribué. À quinze ans, il a enterré Maurice pour devenir Horace.

/

Sans que je comprenne trop pourquoi, la première fois que j'ai parlé à Tom, j'ai eu envie de lui dire mon vrai nom. Je l'avais remarqué pour son look un peu fripé, un peu brouillon, ses cheveux dépeignés et ses grands yeux sombres qui brillaient fort, qui souriaient malgré l'air sérieux qu'il avait tenté de se donner sur les photos. On le sentait sur le point d'éclater de rire d'un instant à l'autre. Ça m'avait plu.

Durant cette première conversation, sa franchise m'avait désarçonnée. Il a rapidement attiré mon attention sur ces trois lettres qu'il avait pris le soin d'inscrire sous son nom : ENM. « Dis-moi, tu as bien lu mon profil, n'est-ce pas? ENM, tu connais? »

Je ne connaissais pas, non, mais comme je ne suis pas particulièrement enchantée par l'idée d'avoir l'air ignorante lors d'un tout premier contact, j'ai eu recours à Google. J'ai été ravie de découvrir qu'il s'agissait de l'École nationale de la magistrature de Bordeaux. « Je connais, oui! Tu es Français? »

Il n'a pas compris. Il a envoyé un émoji aux traits perplexes et a ajouté : « ENM, c'est pour *ethical non-monogamy*. »

/

Mes parents m'ont souvent raconté l'histoire de mes premiers mois sur terre. En bons granolas, ils n'avaient pas voulu savoir mon sexe avant ma naissance. Ils attendaient de me voir la binette (et l'appareil génital) pour statuer sur mon prénom. En quittant l'hôpital, je portais donc un petit bracelet avec la simple inscription « Bébé Lavallée ».

Ce n'est que quelques mois plus tard qu'ils se sont finalement entendus sur Chloé. Durant tout le printemps de 1987, j'étais un être sans nom. Mes parents ont dû payer de légers frais de retard administratifs pour avoir dépassé les trente jours alloués pour me prénommer. Rien d'effrayant, m'ont-ils assuré, quelque chose comme cinquante dollars.

/

Je n'ai pas attendu longtemps avant de rencontrer Tom. Et j'ai choisi de lui dire mon vrai nom, sans hésiter. J'avais cette habitude de m'inventer un prénom différent, le plus souvent au début d'une nouvelle relation. Je prétextais simplement que je n'avais pas de comptes sur les réseaux sociaux et que j'utilisais toujours un pseudonyme sur les applications de rencontre pour me protéger des stalkers. C'est peut-être l'honnêteté désarmante de Tom qui m'a poussée à me dévoiler autant, qui sait. Durant notre première date, j'ai été frappée par son discours. Tout ce qu'il me disait sur le polyamour tombait sous le sens, soudainement. En fait, c'était comme si je n'avais jamais rien compris aux relations, à la façon de les faire fonctionner, et qu'il me révélait enfin cette grande vérité : les humains n'étaient pas faits pour être monogames. Une

fois cette réalité acceptée, on pouvait finalement commencer à être heureux. Ça me semblait prometteur.

Au-delà de sa théorie, il y avait lui, cet homme aux yeux de loup qui me faisait frissonner dans ma chair et mes os, qui libérait autour de lui de dangereuses phéromones. Il m'essoufflait simplement à le regarder. Je le sentais chasseur et je me suis vite efforcée d'incarner la proie parfaite. Libre et désinvolte.

/

Durant l'enfance, on me disait parfois « Chloé, tiens, c'est un joli prénom. » Je ne savais pas quoi en penser. C'était comme si on me complimentait d'une chose qui faisait intrinsèquement partie de moi, sans que je puisse en tirer aucun mérite.

Personnellement, mon nom m'indifférait. Il n'était pas parmi les plus rares ni les plus fréquents. Quand je rencontrais une autre Chloé, j'avais toujours un léger stress. Serait-elle une sœur, ou une ennemie jurée? Secrètement, je méprisais celles qui avaient hérité d'une autre graphie : les Cloée et les Khloé n'étaient jamais mes amies.

/

Très vite, Tom m'a expliqué le fonctionnement de sa vie intime. Maya était sa partenaire principale depuis bientôt quatre ans. Elle aussi adepte du polyamour, elle cultivait des relations avec trois ou quatre hommes, tous au courant de leur existence respective. Quant à Tom, il avait une partenaire sporadique qu'il fréquentait quelques fois par mois, Abby, et il s'adonnait à des rencontres sexuelles épisodiques avec nombre d'autres individus – incluant des hommes. Deux règles d'or leur permettaient de vivre ces relations ENM sans heurt : ne jamais cacher l'existence d'un nouveau partenaire aux autres, et pour Maya et Tom, ne jamais coucher avec un amant secondaire plus d'une fois par semaine.

/

C'est à l'adolescence que j'ai commencé à changer de nom. L'histoire de mon grand-père m'avait inspiré ça. La première fois que je l'ai entendue, c'était une sorte d'épiphanie : un nom, ce n'était que ça, donc. Une métonymie servant à identifier une personne, mais une métonymie nullement immuable. J'étais jalouse des prénoms de certaines de mes amies, comme Éléonore ou Livia. La sonorité de leurs noms, quand les professeurs leur donnaient le droit de parole en classe, était parfaite. Elle leur conférait une beauté supplémentaire, me semblait-il. J'avais demandé à ma mère d'avoir mon certificat de naissance et j'avais été saisie d'étonnement en découvrant la longue liste que mes parents y avaient inscrite. Décidément, ils avaient négocié fort. On sentait que le choix d'un nom unique ne s'était fait qu'au bout de plusieurs deuils. Au début, ado, je jouais là-dedans, parmi ces prénoms-là : Judith, Gaëlle, Marilou, et cetera. Ensuite, je me suis mise à improviser et à les inventer. Tant qu'à mentir, pourquoi me restreindre à la liste que mes parents avaient choisie? Dès ce jour, je me suis donné la liberté de changer de prénom comme on change sa garde-robe pour la saison.

/

Pourtant à Tom, ça m'avait semblé crucial de dire mon vrai nom. Quand je l'entendais dire « Chloé », quelque chose en moi s'allumait. Chloé dans sa bouche, c'était ce que je voulais être. Il m'appelait, moi, et pas une autre. Je n'aurais pas souhaité qu'il m'appelle Morgane comme mon dernier amant, ça non. L'entendre prononcer mon vrai nom me rapprochait de la vérité, me mettait en danger, me dénudait. Et je voulais être nue devant lui aussi souvent que possible.

Je n'aimais pas l'entendre prononcer d'autres prénoms que le mien, d'ailleurs. Quand il le faisait, j'étais momentanément désespérée. Mais le cafard qui me vrillait le ventre en l'entendant parler de Maya ou d'Abby se transformait toujours en une sorte de griserie quand je réalisais qu'aujourd'hui, il avait choisi d'être avec *moi*. Je n'avais jamais rencontré les autres filles et elles m'apparaissaient comme des personnages de fiction, baudruches sans importance dans le film porno trépidant qu'était devenue ma vie.

Maya et Abby étaient chose du passé; moi, j'étais son futur. Je n'avais pas besoin d'être jalouse. Bientôt, il voudrait me voir plus d'une fois par semaine, j'en étais sûre.

/

Durant ces quelques mois, j'ai cessé de mentir sur mon nom. Complètement. Je n'en avais plus envie. Je me suis acheté le parfum « Chloé » et je l'ai posé bien en évidence sur ma commode, à portée de main, pour m'en mettre plusieurs fois par jour. Quand Tom venait chez moi et qu'il commençait à me faire l'amour n'importe où dans la pièce, incapable d'attendre qu'on soit étendus dans le lit, je posais parfois mes coudes sur le meuble et je regardais mon nom prendre une petite secousse à chaque coup de reins. Chloé vibrant au rythme de notre accouplement.

Puis vint l'ahurissement.

/

— C'est dans mon *set* de règles, donc je me dois de te le dire : j'ai rencontré une nouvelle fille. Elle est vraiment cool, j'ai envie de la connaître. Je risque de passer du temps chez elle, alors peut-être qu'on va se voir un peu moins dans les prochaines semaines...

— OKouipasdeproblème.

— T'es sûre? Ta voix est bizarre.

— Jetejurepasdeproblème.

— OK chaton, si tu le dis, moi je te crois sur parole. C'est drôle en plus! Elle s'appelle Chloé elle aussi.

— ...

— Allô?

— Écritcomment.

— Quoi?

— Chloé, elle l'écrit comment.

— Ah! Comme toi, là. C-h-l-o-é.

/

Printemps 87. Je suis un être sans nom. J'existe sans mon nom. Je ne suis pas Chloé. Je ne suis que moi. Plus unique que je ne le serai jamais ensuite.

/

En une courte conversation, j'ai senti les liens me rattachant à mon prénom se défaire comme les fils usés d'une vieille couture.

Quelques minutes plus tard, j'ai écrit à Tom pour lui dire que ça ne faisait pas tellement mon affaire finalement, cette histoire d'ENM. *Ethical* ou pas, ça ne m'avait pas trop convaincue.

Et en riant un peu pour personne sauf moi, j'ai ajouté : « Chloé, ce n'est même pas mon vrai nom, en passant. Bonne journée. »

## Et l'échancrure du maillot

Je n'ai pas eu d'enfant.

C'est nouveau, cette formulation au passé. Ça s'est installé progressivement. Avant, avec Dalia, nous disions : « pas *encore* d'enfant ». Puis un jour j'ai laissé tomber l'adverbe, j'ai fait ça tout seul, sans la consulter. « Je n'ai pas d'enfant. » C'était peut-être un peu le début de la fin. Maintenant qu'elle est partie, j'utilise le passé. Marquant un choix, une irrévocabilité.

/

Je n'ai pas eu d'enfant, mais j'ai aimé beaucoup. Dalia dirait : trop. C'est ironique, tout de même. Depuis notre rupture, je n'ai plus envie de fréquenter le salon de massage ni d'écrire des textos coquins à Adrienne. Une petite tristesse flotte dans la maison. Il y avait longtemps que je n'avais pas ressenti ça, cette petite tristesse douce : je ne la déteste pas. Une douleur en sourdine, peut-être féconde.

/

Pourtant, j'aime bien les enfants, ou en tout cas je n'ai rien contre eux. J'en ai connu quelques-uns. D'abord mon neveu, que ma sœur a eu jeune. Presque un homme maintenant. J'aimais son rire de gamin, indomptable, irraisonné. Il l'a perdu, c'est dommage. Avant ça, j'ai été moniteur de camp de jour. Je ne crois pas que j'étais tellement doué avec eux, ils ne m'écoutaient jamais. Je me souviens d'avoir été passablement soulagé quand j'ai quitté l'emploi. Je n'ai pas été tenté de recréer ces tumultes sous mon toit. Mais en y repensant aujourd'hui, j'ai eu de l'affection pour certains de ces petits êtres insoumis.

/

Pour sortir de ma torpeur, je m'oblige à relire ma liste. Je l'avais enfouie au fond du tiroir où je garde mes bas chauds. Plus d'une centaine de noms s'alignent sur la feuille, certains sont presque effacés. Quelques-uns incluent prénom, nom, parfois même numéro de téléphone; d'autres sont plutôt inventés, comme Blondie Waterpolo. Des noms que j'ai créés à partir de l'information divulguée et d'une caractéristique évidente, comme la couleur des cheveux ou la grosseur du buste. Je repasse chaque nom minutieusement en tentant de visualiser la personne. Certaines de ces conquêtes remontent à près de vingt ans.

/

Parfois, les noms déclenchent une sensation fugace qui appartient à une autre période de ma vie. Plus qu'un souvenir, mais moins précis à la fois. Une impression vague du passé. Le mélange d'un parfum, de la texture d'un vêtement et d'une chanson qui jouait à ce moment-là. Ça ne dure qu'un instant, ça m'échappe tout aussi subitement que c'était venu. C'est plutôt agréable.

*Amina Taille* +. Un travail d'équipe rapidement expédié. Les toilettes de la bibliothèque. Des courbes à rendre fou.

*Baby Spice Parachutiste*. Dormir dans un hôtel de Laval, exténué. Avoir hâte au déjeuner gratuit.

*Marie-Andrée du bureau*. L'interdit. L'excitation à son comble. Un sentiment de vide à la fin.

*Sonia Happy Ending*. Une chanson calmante qui s'intitulait sans doute « Lotus », pourquoi pas.

*Eugénie Coach Piscine*. L'odeur entêtante du chlore sur sa peau se mélangeant à celle d'un savon parfumé à l'eucalyptus. Petit poisson glissant.

*Cougar NYC*. Une conférence d'un ennui mortel qui prend une tournure très intéressante. Un sourire irréprouvable dans l'avion, au retour.

L'air de *Mambo Number Five* me trotte en tête.

/

J'avais oublié celle-ci : Claire (Lalou) Colombie. Je mets quelques secondes à la reconstruire mentalement, certains bouts reviennent dans le désordre, sa nuque, un grain de beauté, un pied aux ongles rose foncé. Et l'échancrure du maillot. C'était à Cali, ville chaotique et chaude, j'avais vingt-six ans, l'auberge débordait de backpackers et l'ambiance était survoltée. Elle était Française. Nous buvions de l'aguardiente dans de petits verres au bord de la piscine. Je la regardais sans trop m'en cacher et elle l'avait remarqué. Nous avons dansé au cours de salsa gratuit de l'auberge. Je l'avais laissée me guider, défiant les consignes du maître, *¡Son los hombres que guían!*, je suivais plutôt ses pas, elle était bien meilleure que moi. J'avais aussi suivi ses pas jusqu'à sa chambre. Privée, de surcroît.

Sans savoir pourquoi, il me prend l'envie de rechercher cette Claire sur Facebook. Seulement elle, et non une autre. Lalou, était-ce bien son nom de famille? Je trouve une Claire Lalou, mais son profil est complètement privé. On distingue une femme souriante sur la photo, la quarantaine environ, mais c'est un peu flou, je ne suis pas certain que ce soit elle. Sans trop y réfléchir, j'envoie une demande d'amitié.

/

Dalia aurait aimé avoir un enfant de moi. Vers la fin c'était devenu une obsession, elle avait mené une campagne d'influence auprès de tous nos amis et de nos familles pour qu'ils l'appuient dans sa quête, ainsi je me retrouvais quotidiennement bombardé de part et d'autre de petits commentaires insidieux visant à me faire changer d'idée. À me donner le goût de la paternité. Ma sœur ne manquait jamais une occasion de déclarer que le bonheur d'avoir un enfant ne pouvait se comparer à rien d'autre, et je lui répondais du tac au tac qu'elle avait passé les cinq premières années de sa vie de

---

<sup>1</sup> « Ce sont les hommes qui guident! »

mère dans un état totalement pitoyable à osciller entre la dépression et le surmenage, ce qu'elle balayait du revers de la main. Chaque fois que les meilleures amies de Dalia venaient à la maison avec leurs nourrissons hurlants, il s'en fallait de peu pour qu'elles ne leur plaquent une main sur la bouche. Elles haussaient le volume de la musique, riaient fort en berçant énergiquement leurs chérubins comme si de rien n'était, et je me passais toujours la réflexion qu'elles devaient les secouer pour les faire taire lorsqu'il n'y avait personne pour les voir. Même mon beau-père m'avait fait de gros yeux quand j'avais mentionné au souper du Jour de l'An que la parentalité m'attirait peu. Le traître, je savais bien qu'il s'était fait tordre un bras, lui aussi.

/

Je me réveille tôt. Plus tôt que d'habitude. J'ai reçu quelques textos d'Adrienne et comme je suis de bonne humeur aujourd'hui, j'ai envie de lui répondre. Peut-être que je lui rendrai visite plus tard. J'imagine que c'est la lecture de ma vieille liste qui m'a stimulé ainsi, qui m'a redonné l'appétit, en quelque sorte.

En ouvrant Facebook, je constate que j'ai une nouvelle amie : Claire Lalou. Curieux, je m'empresse de cliquer sur la photo de profil. C'est bien elle. En lorgnant ses photos, de nouveaux détails me reviennent en tête. La canine un peu croche, mignonne. Les taches de rousseur, étonnantes avec des cheveux brun foncé. Je remarque qu'un garçon apparaît sur quelques-unes de ses photos. Un gamin. C'est étrange, il me rappelle quelqu'un, ses traits me sont familiers. Je continue à faire défiler les images et soudain, j'arrive sur une photo plus récente du petit. Un malaise me prend subitement au ventre. Ma gorge se serre, je peine à avaler ma salive.

Immédiatement, je sélectionne l'option « Retirer de la liste d'amis » sur le profil de Claire. Une grande fatigue m'a envahi et je me suis mis à trembler, à claquer des dents. Je retourne vite au lit et je ferme les yeux.

Tout va bien.

## **Les gentilles se font manger la laine sur le dos**

Les mains toutes moites, le bras un peu tremblant, tu tends la lettre de démission à ta patronne en regardant environ à la hauteur de son plexus solaire. Tu retiens ton souffle pour ne pas laisser sortir tes larmes.

/

Tu n'as jamais été passionnée par la publicité. En fait, avant de débiter à l'Agence, tu n'y connaissais rien. Dans le vaste univers des communications, c'était sans doute l'industrie que tu considérais la plus inaccessible. Un monde d'élus refermé sur lui-même. Tu n'avais pas la prétention de pouvoir en faire partie. Ça te semblait hors d'atteinte.

/

Un bon jour, tu décroches cet emploi, un genre de coup de chance. Avant, tu travaillais dans une boîte minable où tu étais devenue directrice de comptes à 23 ans. Ça t'a permis de gonfler un peu ton CV et d'obtenir ce poste. Tes amies du bac ouvrent de grands yeux quand tu le leur annonces. Tu te réjouis doucement de leur jalousie.

/

Tu es gentille. Ce n'est pas une bonne chose. Les gentilles se font manger la laine sur le dos. Alors tu apprends à mépriser. Les incompetents, les collègues trop beiges, les clients bornés. L'idée, c'est de ne pas être méprisée des autres. Et la condition numéro un pour t'en assurer, c'est de passer dans le camp des méprisants.

/

Tu n'as jamais été portée sur la mode. Les dernières tendances, les vêtements chers, très peu pour toi. À ton embauche, tu te fais dire qu'à l'Agence, il n'y a aucun code vestimentaire. Ça tombe bien. Tu jubiles à l'idée de venir travailler en mou. Bien vite, tu entends toutefois certains échos concernant ta tenue. Tu réalises que le mou n'a pas tellement la cote.

/

Quand tu portes tes nouvelles bottes de cuir très hautes, tu reçois beaucoup de compliments. Tu commences à acheter des accessoires dernier cri chaque semaine. Ça gruge une bonne portion de ta paye, mais ça vaut le coup.

/

Tu aimes faire la fête. Sur ce point, tu te sens ici comme un poisson dans l'eau. Tu ouvres des bouteilles de vin que tu trouves dans le grand cellier sombre le mercredi à 18 heures et tu sers des verres à tous ceux qui sont encore au bureau. Tu te dis que ce n'est pas si mal parce tu ne prends pas de drogue les soirs de semaine comme d'autres le font. Tu as une « hygiène de vie ».

/

Tu veux séduire les garçons. Ça te vient comme ça, un bon mardi. Cette volonté subite de les conquérir ne te quitte plus. Le matin, en te préparant, tu retrouves des sentiments datant de l'école secondaire : le désir de te faire belle, de te mettre en valeur. D'éclipser les autres. Tu te dessines des sourcils à la Kim K. Ça devient ta marque de commerce.

/

Tu passes beaucoup de temps au bureau. Tu prends part à des activités « extracurriculaires » avec tes collègues. Ces activités impliquent souvent de finir la soirée au bar, ce qui est bien sûr une nécessité pour décompresser après des journées stressantes passées à présenter des idées avant-gardistes à des clients idiots qui ne savent pas les apprécier.

/

Tu es du comité qui organise le party de Noël. Vous avez un budget de 70 000 dollars pour cette soirée. Il n'y a que cent personnes à l'Agence : vous leur en mettez plein la vue. Tu commences déjà à magasiner ta tenue en octobre. La mode, tu t'y connais de plus en plus, simple question d'observation.

/

Tu abuses du café gratuit au bureau. Trois, quatre fois par jour, tu vas remplir ta tasse de l'expresso un peu aqueux et industriel que crache la grosse machine et le noies dans le lait chaud. Chaque après-midi, tu as mal au ventre. Mais tu blâmes ça sur le stress de performance, une faiblesse de l'esprit dont tu seras bientôt débarrassée en travaillant plus fort sur ta confiance.

/

Tu sens une certaine compétition s'instaurer entre toi et d'autres filles du bureau. Ça te plaît et tu t'investis dans cette lutte. Tu veux te faire voir. Que toute l'Agence sache ton nom.

/

Tu perds souvent la carte durant les partys. Il y en a presque chaque semaine. Jeudi dernier, c'était le party d'huîtres annuel. Tu as bu des dizaines de verres de mousseux bon marché et vers 21 heures, tu étais à quatre pattes dans la salle de bain du bureau en train de vomir des mollusques. C'est normal de l'échapper, parfois. Tout à fait normal.

/

Tu te dis qu'il faudrait bien que tu ailles au gym. Mais finalement, tu n'y vas jamais. Tu préfères dormir quand tu as la gueule de bois. Le matin, c'est souvent difficile, mais tu peux toujours compter sur le café gratuit à ton arrivée. Et tu n'es pas la seule à devoir te recomposer un visage au lever du jour à grands coups de fards et de caches-cernes. Tu le sais, vous le savez toutes, mais vous n'en parlez jamais.

/

Tu te targues d'avoir un boulot prenant et stressant auprès de tes amis parce que tu dois y rester tard. Souvent, tu travailles jusqu'à 21 heures, 22 heures pour arranger des diapositives de PowerPoint que ta patronne t'a négligemment envoyées à 17 heures 45. Tu le fais avec un, deux, trois verres de vin et tu commandes de la pizza fine d'un restaurant haut de gamme que tu mets sur ton compte de dépenses. La vie est belle, en fait.

/

À l'after-party d'un gala de prix publicitaires, tu frenches un gars de l'Agence. Puis, tu ramènes chez toi un autre gars de l'Agence. Tu lui dis que tu préférerais qu'il n'en parle pas. Le lundi, tout le monde est au courant, alors tu feins de rire avec ceux qui te font des petits clins d'œil dans les corridors.

/

Tu te dis parfois que tu es la fille la plus chanceuse au monde de travailler là. Il n'y a pas de routine, chaque jour apporte son lot de surprises. Il n'y a pas de code vestimentaire. Les gens sont jeunes. Les gars sont beaux. Tu leur plais et ça t'excite d'aller au bureau, le matin. Tu as plus de succès que tu en avais au secondaire.

/

Tu constates que les rôles à l'Agence sont séparés par sexe. Le département de création, ceux qui *inventent* les pubs : presque juste des gars. Les autres rôles plus barbant, dont le tien, sont attribués à une vaste majorité de filles. Aussi souvent que tu le peux, tu fais semblant d'avoir à faire du côté de la création et tu vas y travailler dans un coin, avec ton laptop.

/

Tu réalises que tu as changé de gang d'amis. En fait, ton boulot et ta vie sociale, c'est la même chose maintenant. Deux nécessités réunies au même endroit. Tu trouves ça incroyablement pratique. Les filles du bac ont cessé de t'appeler. Tu ne leur en veux pas. Avec leurs jobs corpo de 9 à 5, elles ne peuvent tout simplement pas comprendre ta nouvelle réalité.

/

Tu surprends une conversation de corridor entre la directrice des RH et une productrice. Tu y entends les mots « jupe trop courte », « bottes de pute » et « inapproprié ». Tu as un léger doute, mais tu fais comme si de rien n'était et tu poursuis ton chemin vers la machine à café.

/

Tu te perds souvent dans des rêveries en regardant par la fenêtre les volutes de fumées qui sortent de tous ces immeubles du centre-ville. Tu as faim, comme disent tes patrons, tu es de ceux qui ont de l'ambition, qui en veulent plus, qui ne se résignent pas à un échelon inférieur. Tu te vois déjà au sommet de la pyramide, ce n'est qu'une question de temps.

/

Parfois, on te coupe la parole en pleine réunion, mais tu te dis que c'est normal. Les gens plus expérimentés ont gagné leur priorité de parole au fil des années. Un jour, ce sera ton tour d'être prise au sérieux.

/

Lors du party de Noël que tu as passé des mois à organiser, tu perds encore la carte. Au matin, tu as un vague souvenir d'avoir frenché le président de l'Agence, qui a deux fois ton âge et qui ne t'avait jamais adressé un mot auparavant. Pour la première fois, tu ne peux pas mettre l'entièreté de ton malaise sur le dos du lendemain de veille. Il y a plus. Comme si tu t'étais souillée en plein milieu de la cour de récré.

Tu reçois des messages textes de plusieurs de tes collègues. Impossible de le nier, ils se moquent de toi. Te font sentir toute petite, inférieure, idiote.

Ils te méprisent.

Devant le miroir de ta salle de bain, tu passes une lingette nettoyante sur tout ce cache-cernes, tout ce fard maintenant terne qui étincelait la veille. Tu ne reconnais plus le visage rougeaud et boursoufflé qui te fait face.

## **De toute façon, douter, ça ne sert à rien**

Elle dit au revoir et merci et on lui tend son dû. Le porte-bébé ventral la limite un peu dans ses mouvements, mais elle s'y est habituée. Elle sort. Soudainement, une pensée la frappe : la soupe tonkinoise pour emporter est un mets criminel, abominablement polluant. Honteuse, elle rentre chez elle d'un pas rapide, les yeux rivés au trottoir, évitant de croiser les regards ulcérés que lui jettent peut-être les passants. À la maison, elle dépose l'enfant au sol et l'objet d'outrage sur la table avant de dresser le compte des violations : d'abord, le large sac de plastique blanc qui contenait le tout. À l'intérieur, elle tombe sur d'autres horreurs : en plus des petits contenants de plastiques qui renferment chacun une sauce (sriracha, oïsin, soya), de *multiples* récipients de polystyrène y sont cordés. On a cru bon de séparer les différents groupes d'ingrédients, qui ont chacun droit à un pot. Dans le premier, le bouillon encore brûlant. Dans le deuxième, des fèves germées côtoient quelques bouquets de menthe. Dans le troisième, elle découvre, dégustée, qu'on s'est trompé dans sa commande : plutôt que la garniture végétarienne qu'elle s'attendait à trouver, des lambeaux de bœuf sanguinolents s'empilent. On les a mis directement sur les nouilles de riz, qui elles, sont complètement tachées de sang. Elle dépose le dernier pot dans la poubelle, consciente que le styromousse ne se recycle pas, et avale rapidement le bouillon, le cœur dans la gorge. Le petit hurle à pleins poumons.

/

L'enfant ne s'est pas calmé après son boire. Depuis au moins une heure, il pleurniche, couine, chigne, se tortille dans tous les sens en projetant sa tête vers l'arrière, les joues plaquées de rouge. Elle ne sait pas s'il a mal. Elle ne sait pas s'il mange à sa faim. Elle ne sait pas s'il a de l'érythème fessier : ses fesses sont toujours un peu rouges. Mais jamais autant que ses joues.

Il ne prend pas assez de poids. Une personne mal avisée lui a conseillé de lui donner de la formule. Mais une telle lâcheté ne lui passerait même pas par la tête, pas à elle.

Elle ne s'est tout de même pas guérie d'une deuxième mastite pour abandonner l'allaitement maintenant. Elle dépose le bébé un instant sur le canapé, s'assurant qu'il est bien protégé par des coussins d'une chute éventuelle. Elle retire méticuleusement les peaux mortes au bout de ses seins et applique une compresse chaude. Les cris du bambin lui transpercent les tympans. Ils lui font encore plus mal que les gerçures sur ses mamelons.

/

Elle suit de près les nouvelles que diffuse sur LinkedIn son employeur, particulièrement celles qui concernent l'ascension professionnelle de ses collègues. Depuis son départ en congé de maternité, déjà deux comptables avec une expérience similaire à la sienne ont été promus. Pour éviter de revenir au bureau et d'être considérée comme la plus junior à nouveau, elle s'est donc inscrite au certificat en finance de marché aux HEC, un diplôme qui pourrait lui donner encore plus de crédibilité aux yeux des patrons et de ses clients. Chaque lundi et mercredi soir, son conjoint garde le bébé pour qu'elle puisse aller à ses cours. C'est difficile, mais il le faut. Et avec tous les efforts qu'elle met à étudier entre deux boires, elle est certaine d'y arriver. À son retour, ce sera à elle d'être promue. Aucun doute possible là-dessus. De toute façon, douter, ça ne sert à rien.

/

S'il a de l'érythème fessier, c'est peut-être à cause de souillures invisibles dans ses couches lavables. Et si les couches ne sont pas complètement propres, c'est peut-être à cause de la machine à laver : son appareil à chargement frontal moderne utilise peu d'eau, ce dont elle est satisfaite puisque cela réduit l'empreinte carbone de sa famille, mais en contrepartie, cette quantité d'eau est insuffisante pour laver et rincer les couches lavables. Déchirée entre l'idée de poser un geste aussi anti-écologique que celui d'acheter des couches jetables et l'alternative d'acquérir un modèle de laveuse plus ancien utilisant une quantité effarante d'eau à chaque brassée, elle a téléphoné au fabricant de son appareil pour savoir comment ajuster le niveau d'eau manuellement. C'était une réussite : elle a pu respirer un certain temps, soulagée, heureuse de vêtir son petit de ce qu'elle croyait être une couche parfaitement propre. Jusqu'à ce que les fesses de l'enfant démontrent des rougeurs suspectes.

/

Allaiter, encore et toujours. Nourrir un être, c'est ce qui occupe ses journées du matin au soir. Dès les premières semaines, cette perte de temps monumentale lui est apparue invivable. Il lui fallait optimiser toutes ces heures passées en position statique, c'était une question d'équilibre mental, lui semblait-il. Elle a organisé son espace, installant une tablette qui lui permet maintenant de lire ses manuels de finance ou de naviguer sur Instagram durant ces interminables séances de gavage. Contrairement à ce qu'elle aurait pu croire auparavant, cette plateforme n'est pas qu'un amas de futilités. Depuis son accouchement, elle gagne en abonnés de manière exponentielle et multiplie les publications sur sa vie. Son profil la rassure : lorsqu'elle trouve sa maison en désordre, elle contemple sa mosaïque de photos, qui montrent des meubles moelleux, des vêtements pliés à la perfection, l'adorable main de son nourrisson. Grande admiratrice de Marie Kondo, les mots-clics #konmari et #momlife sont ses favoris.

/

Son ventre est redevenu plat. Ça s'est fait très rapidement, surtout grâce au programme post-grossesse de Kayla Itsines. Elle fait ses entraînements de 28 minutes chaque matin, et complète une journée sur deux avec une séquence d'abdominaux.

/

Elle a trouvé une excellente garderie pour l'enfant. Une de celles où l'on promet d'offrir une *éducation*, et non pas qu'un service de surveillance des bambins. Dès deux ans, des jeux pédagogiques et structurés sont menés par des spécialistes de la petite enfance, et à trois ans, on commence à leur apprendre l'alphabet. Si elle a pu obtenir une place dans cette garderie, c'est bien parce qu'elle y a postulé le jour même où son test de grossesse a affiché un petit plus. Et pour être certaine que leur candidature se démarquerait, elle a envoyé quelques mois plus tard le CV de son bébé.

**Avril 2019** : première nuit complète de douze heures, une habitude qui perdure depuis, acquise grâce à la méthode 5-10-15.

**Mai 2019** : début d'un intérêt vif pour les livres, particulièrement les livres éducatifs sur la faune et la flore.

**Juin 2019** : intérêt marqué pour les aliments inhabituels comme le lychee ou l'artichaut (sans toutefois déroger d'une diète santé stricte axée sur le lait maternel.)

**Juillet 2019** : prononciation précoce de syllabes et de cris d'animaux, tels que « ma-ma-ma » et « wouf wouf ».

**Août 2019** : maintien en posture debout très précoce (lorsque tenu par les deux mains.)

/

Elle repense parfois à l'accouchement. Elle tâte sa cicatrice, repense à la douleur, au peu de lucidité qu'elle a ressenti lorsqu'elle a accepté à contrecœur l'épidurale. À la panique glacée quand ils ont opéré sur elle une césarienne d'urgence. Si c'était à refaire, elle se serait mieux préparée. Elle n'aurait pas dû perdre le contrôle ainsi. Elle aurait dû réussir à expulser l'enfant de manière toute naturelle. Après tout, elle est née pour être mère et la maternité devrait lui venir sans effort.

/

Aujourd'hui, elle se lève très tôt, alors qu'il fait encore noir. Elle revêt un ensemble veston et jupe d'un bleu sombre aux fines rayures crème et une chemise en soie corail, qu'elle a pris soin de repasser impeccablement la veille. Le café, réglé à l'aide d'un minuteur, est déjà prêt. Elle avale sa tasse d'un trait. Son conjoint et son enfant dorment à poings fermés. Elle réveille le bébé pour le changer et le mettre dans sa coquille; il crie, mécontent. Elle enfile rapidement son manteau et sort avec ses multiples sacs et son petit pour se diriger vers sa voiture.

C'est le jour de son retour au bureau. Après un an d'absence, elle est gonflée à bloc pour obtenir cette promotion qu'elle mérite tant. Et malgré la route qui la sépare du centre-ville et la nécessité de déposer le petit à la garderie pour une première journée complète, elle a confiance qu'elle sera assise devant son ordinateur avant tous les

autres, un sourire aux lèvres. Il faut le dire, elle excelle dans l'art d'impressionner les gens.

/

La journée ne s'est pas déroulée comme prévu. À vrai dire, rien ne s'est déroulé comme prévu.

Faux départ avec cette « incroyable » garderie : à son arrivée, les éducatrices sont en train d'éponger un dégât d'eau survenu la veille, en état de panique, pendant que des parents pressés affluent de partout pour leur mettre une marmaille hurlante entre les bras. Elle doit se résoudre à attendre une vingtaine de minutes avant de pouvoir leur abandonner son petit, celui-ci toujours en larmes. Un retard qui lui coûte cher : passé sept heures, le trafic entre la couronne nord et le centre-ville est épouvantable. La gorge serrée, elle se présente au bureau parmi les derniers, elle le sait déjà. Dans son veston, elle sent les ronds de sueur qui foncent sa jolie chemise au niveau des aisselles. En l'apercevant, son patron lui décoche un sourire glacial, accompagné des mots « bon retour chez nous » et « bon après-midi ».

Elle ne parvient pas à abattre avant le dîner le tiers des centaines de courriels entassés dans sa boîte de réception. Vers 13 heures, la mort dans l'âme, elle s'apprête à descendre à la foire alimentaire quelque vingt étages plus bas, quand elle entend des applaudissements. Un petit comité s'est réuni pour féliciter un collègue qui vient d'être promu. Encore un. Aucune chance pour elle désormais : les postes supérieurs qui s'étaient ouverts il y a quelques mois sont maintenant tous pourvus avec cette dernière nomination.

/

Elle doit se hâter. Son conjoint s'occupe de la garderie ce soir, elle lui a envoyé un rappel à ce propos par texto, mais elle doit être aux HEC avant 19 heures pour son examen de mi-session. Les minutes s'accroissent, les courriels déferlent toujours et l'un des associés vient déposer une grosse pile de documents sur son bureau. D'une voix

autoritaire, il lui glisse simplement « pour demain, s'il te plaît », avant de prendre l'ascenseur.

Sa tête se glace. En ouvrant son tiroir pour y chercher un stylo, elle aperçoit son passeport. C'est donc là qu'il était, tout ce temps. Elle attrape tout – le portable, les dossiers, le passeport, les crayons, l'agenda, tout – et les enfonce dans son attaché-case, se ruant vers la sortie avec son manteau à moitié enfilé, elle pense à son examen, elle pense qu'elle est déjà en retard, elle pense aux dossiers qui pèsent trop lourd dans sa main et à la certitude oppressante qu'elle n'y comprendra rien, qu'elle ne sait plus rien, qu'elle n'est rien, qu'elle a perdu le contrôle, qu'elle a perdu la tête, qu'elle a perdu, point.

Quand elle s'assoit dans sa voiture, le cadran affiche 19 :03. Farfouillant dans sa mallette, sa main trouve le passeport. L'adrénaline fait place à un calme inattendu. Elle démarre.

Elle conduit sans se presser, sans agir comme si elle devait gagner une course et de précieuses secondes à chaque lumière verte. Elle se rappelle que toutes les fois qu'elle a emprunté ce chemin dans les dernières années, c'était pour rendre service à d'autres. À ses parents, à son frère, à son conjoint qui partait pour affaires. Cette fois, elle ne pensera qu'à elle-même en arrivant devant le tableau des départs, puis au comptoir où elle n'enregistrera aucun bagage, puis en traversant la sécurité, puis lorsqu'elle boira une bière en regardant par les grandes fenêtres, ou peut-être même deux bières, et sur son siège non plus elle n'aura d'autres pensées que celles concernant son propre bien-être avant de tomber endormie, fatiguée morte.

## **Il pensera à eux**

Ils se regardent dans les yeux, tous les trois, leurs verres levés, c'est du champagne, du vrai et pas le moins cher qu'ils ont pu trouver, ils font durer le moment un peu plus longtemps, un peu trop longtemps, ils rient de leur solennité, au début ce n'est qu'un petit trémolo dans la gorge de Camille, mais c'est contagieux, les deux garçons pouffent aussi, et bientôt ils rient aux éclats tous les trois, ils rient et ils pleurent en riant de plus belle. Enfin, ils trinquent. Ils viennent de terminer le dernier examen de leur doctorat en médecine.

/

Avant de se laisser ce soir-là, ils ont regardé toutes les photos prises ensemble au cours des cinq dernières années en projetant le contenu de leurs iPhone sur le gros écran du salon de Thierry. Il leur a semblé qu'ils avaient changé, que Gilles et Thierry avaient maintenant des barbes, que Camille ne porterait plus ce genre de robe à motifs étranges aujourd'hui. Ils ne s'ennuieraient pas de ces cocktails pompeux qu'avaient été leurs partys de session, mais n'oublieraient jamais cette semaine frisquette en camping au Lac-Saint-Jean, ces innombrables soirées trop chères passées au bar qui avaient peu à peu grugé leurs marges de crédit, ce mois de juillet caniculaire en stage à Paris dans un appartement trop petit pour trois. Ils regretteraient même ces interminables après-midis d'étude ici, dans ce salon. La nostalgie les frappait déjà de plein fouet et ils se sentaient vidés. Ce sentiment était à la fois doux et amer puisqu'ils étaient soulagés d'en avoir fini avec tout ce bourrage de crâne, mais qu'ils savaient aussi d'une manière un peu imprécise qu'une partie significative de leur vie venait de prendre fin abruptement et qu'ils chercheraient souvent à en retrouver l'insouciance sans jamais vraiment y arriver. La larme à l'œil, Gilles et Camille ont dit au revoir à leur meilleur ami, titubant un peu jusqu'à la porte, se soutenant l'un et l'autre pour descendre l'escalier étroit et regagner la rue.

Deux heures. Thierry se met au lit, un pichet d'eau sur la table de nuit. Il sait que même s'ils n'ont pas bu de la piquette, le réveil sera dur demain. La journée s'annonce

longue, très longue. Il préférerait ne pas la passer à aider ses deux amis à déménager en Gaspésie.

/

Les gens n'arrivaient pas à comprendre pourquoi Thierry passait tout son temps avec un couple. Thierry, lui, n'arrivait pas à comprendre les gens. Pourquoi n'aurait-il pas pu se lier d'amitié avec un gars autant qu'avec une fille, ce gars et cette fille étant, de manière plutôt commode, en couple? Ils s'étaient tous les trois faits d'autres amis parmi leur cohorte universitaire, bien entendu. Des amis qui s'apparentaient plus, en fait, à des connaissances – des personnes qui jouaient pour eux un rôle de figurants sur les photos de partys, qui leur servaient de gang quand ils avaient envie de sentir qu'ils faisaient partie d'un plus grand groupe. Des étudiants pour la plupart très studieux, souvent assez bien fringués, qui venaient de « bonnes familles » (une expression qui leur puait au nez à tous les trois) et qui étaient tous du genre premier de classe à Brébeuf, mais qui perdaient mystérieusement toute classe et toute retenue lorsque l'alcool entraînait en jeu. Peut-être que Thierry, Gilles et Camille s'étaient reconnus en tant que moutons noirs dans ce groupe. C'était possiblement ce qui les avait réunis au départ : leur aversion pour tout ce qui semblait faux ou prétentieux. Ça, et leur antipathie commune pour les gens qui ne savaient pas boire.

/

Dix heures. Ils finissent d'organiser les boîtes dans le camion de location et dans la voiture de Camille après une séance de Tetris éreintante. L'emboîtement des meubles et des objets réussit miraculeusement à tenir en place, personne ne sait trop comment mais les portières claquent. Les parents sont venus aider mais ne feront pas la route. Les accolades se font brèves, les quelques larmes sont rapidement tamponnées, on se reverra bientôt, la Gaspésie c'est beau, ils auront de la visite durant l'été. Pour la première portion du trajet, Camille prend place seule au volant de sa vieille Sentra et les garçons, un peu fébriles, embarquent dans le camion de quatorze pieds. Quelques coups de klaxon. C'est parti.

/

En décembre, Thierry avait été accepté en pédiatrie à Montréal. Mais Camille, non. Ça les avait plongés dans la consternation. C'était un rêve qu'ils chérissaient autant l'un que l'autre, celui de faire une différence dans la vie d'enfants malades. C'était la raison pour laquelle ces deux-là avaient voulu être médecins en tout premier lieu. Camille, à qui tout avait toujours réussi, avait reçu un premier refus de l'Université Laval la veille de Noël. Puis celui de Sherbrooke autour du Jour de l'An. Enfin, ce qu'elle redoutait était venu en janvier : Montréal non plus ne voulait pas d'elle en pédiatrie. Au bout de cette période des fêtes plutôt morose, ils n'avaient pas célébré le succès de Thierry, sa victoire était trop amère, trop teintée de défaite. Gilles essayait par tous les moyens de faire valoir à Camille les avantages d'être *simple* omnipraticien. Lui-même n'avait jamais aspiré à devenir médecin spécialiste. En deux ans, la résidence serait derrière eux. Et plutôt que de devoir s'en tenir à un grand centre urbain pour leur internat, ils pourraient se permettre de rêver à un déménagement. Gilles avait timidement proposé qu'ils partent en campagne, peut-être, pourquoi pas? Toutes les régions avaient besoin de médecins de famille. Les deux autres n'avaient rien répondu. Thierry, lui, devait faire son internat à Montréal s'il voulait être pédiatre.

Plutôt que du champagne, ils avaient cette fois-là éclusé des pintes de Labatt 50 à la taverne du coin jusqu'à en être parfaitement ivres. Un lieu glauque qui convenait bien à leur désillusion commune. Et pour la première fois peut-être, Thierry s'était senti un peu à part de ses amis, même si c'était lui le « gagnant ». Pendant une minute, il s'était passé la réflexion idiote que ce soir-là, il aurait préféré avoir été refusé en pédiatrie, lui aussi.

/

Comme prévu, ils s'arrêtent à mi-chemin environ, à une microbrasserie de Kamouraska. Malgré le vent froid qui leur arrive directement du fleuve, ils s'installent en plein soleil sur la terrasse avec leur palette de dégustation de bières, emmitouflés dans des foulards, des tuques et des manteaux qu'ils ont tirés au hasard de quelques boîtes. Camille et Gilles n'osent pas le dire avec une excitation trop marquée, mais le fleuve « est beau en maudit, pareil. »

- Beau, mais frette, nuance Thierry.
- C'est sûr, admet Gilles. Mais on n'est qu'en avril.
- Maria, c'est dans la baie des Chaleurs, par contre, dit Camille.
- C'est quoi le rapport?
- Ben, il devrait faire plus chaud là-bas.
- Mais non! Ça n'a rien à voir, répond Thierry. Elle s'appelle comme ça parce que quand Cartier l'a découverte, la baie était pleine de brouillard. Il a pensé à tort que l'eau était tellement chaude que c'était de l'évaporation qui en montait. Mais il avait tout faux.
- Bah, c'est pas plus grave, dit Gilles, philosophe. La maison qu'on a louée a un spa. On aura quand même une petite baie bien chaude, avec vue sur la grande baie moins chaude.
- Yesss! s'emballe Camille.

Son cri semble résonner dans un étrange silence. D'habitude, ils n'ont aucun mal à rester en silence durant de longues minutes – ou de longues heures, même, quand ils ont le nez plongé dans leurs livres. Ils se connaissent assez bien pour avoir apprivoisé le silence ensemble. Mais ce silence-là est différent. Par réflexe, Gilles retire son bras des épaules de Camille, elle se décolle un peu de lui. Mais Thierry ne les regarde même pas. Il fixe les montagnes de Charlevoix, d'un bleu délavé, qui s'étendent au loin sur l'autre rive.

/

Ils s'étaient liés d'amitié dès les premières heures de leur bac. Les jeux au caractère à la fois lubrique et enfantin qui leur étaient proposés dans le cadre des initiations leur avaient paru à tous les trois vaguement sexistes et rétrogrades. Quand ils avaient assisté à la démonstration de la première épreuve donnée par deux initiatrices – l'une déposant un shooter de vodka entre ses seins et l'autre expliquant qu'il devait être bu le plus vite possible par un ami, peu importe la méthode, avant de se mettre à laper le liquide par petites gorgées rapides, à la manière d'un chat – leurs regards dépités s'étaient rencontrés et ils avaient compris sans un mot qu'ils pensaient la même chose. Sans se faire remarquer, ils s'étaient déplacés en retrait du groupe pour se présenter les uns aux autres et avaient convenu de s'enfuir ensemble en catimini pour aller passer la journée au parc le plus proche. D'un commun accord, ils avaient acheté une caisse de bières – tous vouaient une haine particulière à la vodka.

Ils ne s'étaient pas lâchés des cinq années suivantes.

/

Ils ont repris la route depuis une heure. Camille est au volant du quatorze pieds, un Thierry toujours silencieux à ses côtés, et Gilles les suit dans la Sentra.

— À quoi tu penses? s'essaie Camille.

— À rien...

— Rien du tout? Genre, ton esprit est parfaitement vide?

— Je pense à rien de trop concret. Mais je pense surtout au fait que ça va être différent à Montréal, sans vous.

— Tu vas pouvoir venir quand tu veux, répond-elle du tac au tac. Mais vraiment, *quand tu veux*. Pis tu vas pouvoir amener ta blonde aussi, une fille incroyablement nice que t'es sur le point de rencontrer parce que tu perdras plus tout ton temps à foirer avec nous.

— C'est clair, ricane Thierry.

Son rire sonne faux. Il n'ose pas contredire Camille de peur d'avoir l'air plaignard, mais il est fatigué d'entendre tout le monde lui dire qu'un « beau gars comme lui », médecin de surcroît, ne devrait avoir aucune difficulté à trouver l'âme-sœur. Camille et Gilles sont de ceux qui n'ont jamais subi le célibat. Ils sont de ceux qui ont toujours eu l'embarras du choix parmi les prétendants, ils font partie de ce groupe mystérieux de personnes à qui l'amour réussit, à qui l'amour vient tout naturellement, et qui par conséquent ont du mal à concevoir qu'on puisse être seul bien longtemps autrement que par choix.

Mais Thierry est habitué. Il ne se fait pas d'illusions, n'a aucune intention de s'atteler à la lourde tâche de passer au crible les applications de rencontre dans l'espoir vain de trouver cette fameuse perle rare qui contre toute attente, tombera amoureuse de lui également. À son retour en ville, il n'espérera qu'une chose avec impatience : le début de l'internat.

Pendant un bref moment, il passe à un cheveu de poser à Camille la question qu'il contemple réellement depuis une heure, qu'il tente de formuler sans ambiguïté, sans

qu'elle s'imagine des choses, les mots menacent de débouler, ils lui brûlent la langue, mais finalement il les retient.

« Pourquoi m'as-tu mis dans la friend zone dès le début, et pas lui? »

/

Ça faisait bien cinq ou six mois qu'ils passaient tout leur temps à trois, déjà, quand Gilles et Camille s'étaient mis à sortir ensemble. Thierry n'avait pas été surpris le moins du monde. En fait, il avait été aux premières loges de toute l'affaire, chacun de ses deux amis le plaçant dans le rôle privilégié du confident – une position assez périlleuse qui l'avait prouvé digne du plus grand secret professionnel. Mais à un certain point, il en avait eu marre des inquiétudes de l'une et des angoisses de l'autre et lors d'une fête de la faculté où ils étaient particulièrement saouls tous les trois et où Thierry n'en pouvait plus de cette tension entre Camille et Gilles, il leur avait simplement lancé un « frenchez-vous donc! » bien senti. Les deux s'étaient exécuté sur-le-champ, l'alcool aidant à dissiper leur pudeur, tant l'un envers l'autre qu'à l'égard de leur ami.

Thierry avait éclaté de rire. Il était sincèrement heureux pour eux.

/

Vingt-deux heures. Ils ont tout sorti du camion et de la voiture, même défait quelques boîtes, celles de la cuisine entre autres, question de pouvoir manger la pizza qu'ils ont commandée et qu'ils engloutissent maintenant avec une « *bitter* anglaise minérale » achetée lors de leur arrêt dans le bas du fleuve. Pizza et bière, la fin de tout déménagement qui se respecte, pensent-ils en se sentant particulièrement adultes – c'est la première fois qu'ils font ça sans l'aide de leurs parents. Gilles s'étire en bâillant et lance un regard vers la baie vitrée. Le ciel est d'un noir d'encre.

— J'ai hâte de voir, demain matin. La vue.

— J'avoue que ça devrait sérieusement améliorer l'aspect général, répond Thierry. Je veux pas vous vexer, j'adore mon nouveau chalet gaspésien, mais vous trouvez pas que la déco sort directement des années 2000?

- Mmmm, t'as pas tort, fait Camille en analysant les murs aux couleurs criardes.
- J'aime particulièrement le combo vert lime et orange brûlé de ma chambre, précise Thierry.
- Ouin, j'avoue que ça fait différent de nos appartements montréalais parfaitement épurés, dit Gilles. Mais c'est sympathique, non?
- Totalement, répond Thierry. De toute façon, vous êtes ici pour deux ans et ensuite, vous rentrez illico à Montréal, c'est bien ça?
- Ou bien c'est toi qui viens vivre ici, réplique Gilles. J'ai fait l'erreur de dire au livreur de pizza qu'on était deux nouveaux résidents sur le point de commencer à l'hôpital. D'après moi, la grande séduction va commencer dès demain. Ça va être dur de revenir.
- Mais peut-être qu'on va revenir pareil, s'empresse de dire Camille.
- C'est beau, fait Thierry. Je viens vivre ici et je travaillerai à la pizzeria. Mais seulement si vous repeignez ma chambre en blanc.

Ils rigolent doucement tous les trois. Ils sont éreintés, un brin ivres, et surtout soulagés que la journée soit terminée.

/

Quand Thierry ouvre les yeux, le soleil perce à travers les lattes de bois rousses des stores, parant d'un motif rayé le mur verdâtre sur sa droite. Il est encore tôt. Certain d'être le premier levé, il se dirige vers la salle à manger, curieux de cette fameuse vue sur l'eau. Gilles n'exagérerait pas, pense-t-il en l'apercevant. La maison est en surplomb et l'immensité bleue s'étend à perte de vue. Mais ses amis sont déjà debout et ils se tiennent là à l'arrière de la maison, leurs pieds nus dans le gazon froid, enlacés. Eux aussi regardent à l'horizon, leurs silhouettes n'en formant qu'une seule dans le clair-obscur du soleil levant. Le vent siffle fort à travers les branches, les arbres les plus frêles ployant sous sa force.

Thierry aperçoit les clés du camion de déménagement sur la table. C'est lui qui doit le rapporter à Montréal demain. Mais à bien y penser, il n'a plus envie d'attendre au lendemain. La route est longue, il pourrait la faire en deux parties s'il partait aujourd'hui. Peut-être retourner goûter à cette IPA noire qui lui faisait de l'œil à la micro de Kamouraska. Dormir dans ce coin-là. Sur un papier, il griffonne une note à

ses amis. Ça ne sert à rien d'éterniser des adieux. Il se fait discret, sort par la porte avant. Le noroît gomme tous les sons.

Dix minutes plus tard, un camion de quatorze pieds s'engage tranquillement sur la 132. Les villages qu'il croise ont l'air déserts, il n'y a pas âme qui vive. Juste la baie. Une étrange paix, comme une résignation, gagne peu à peu son conducteur. Il pensera à eux, parfois, souvent.

## La victime de Vénus

Du moment où ils sont arrivés à la campagne, Léonie a eu envie de tromper Henri. Une envie fulgurante de prendre quelqu'un, je ne dirais pas n'importe qui, mais pas loin. De s'en mettre plein le corps, d'embrasser un corps autre que le sien, rien de doux, plus comme une collision des os, brutale. Comme si le pollen ou l'air frais lui avaient redonné une libido toute neuve. Juste pas pour Henri. Tous les humains croisés étaient devenus des baisers potentiels. Elle lançait des regards affamés partout où elle allait, au dépanneur, sur les berges du lac et dans les sentiers. Elle se disait que quelqu'un finirait bien par céder.

/

Chaque matin de bonne heure, Henri partait. Le travail était loin. Léonie, elle, n'avait qu'à monter au deuxième et à allumer son portable. Pratique. Et d'une infinie solitude. Elle se tourmentait tout le temps en se répétant, *je sais, tu me l'avais dit, tu m'avais prévenue que je m'ennuierais. Que le vert par la fenêtre le bruit du ruisseau les moulures de la maison centenaire ne me suffiraient pas. Mais je nous ai convaincus. Je sais être convaincante. Persuasive quand je t'embrasse. Crédible quand je déclare que cette maison est exactement ce dont je rêvais. À ton retour je te mens impunément. Je suis restée ici. Les oiseaux ont chanté. La journée fut parfaite. Tu m'as manqué.*

/

Leur couple avait à peine plus d'un an. Comment pouvait-il déjà l'avoir lassée? *Je ne sais plus qui était cette femme qu'Henri a rencontrée l'an dernier, pensait-elle. Une étrangère qui a pris ma place pendant un moment. Le temps de faire un plan de fou avec lui, de vendre son condo de Griffintown et d'acheter une maison centenaire en pleine forêt.* Léonie avait toujours rêvé d'une véranda. La véranda l'a aveuglée, je crois bien. Elle ne s'y asseyait

jamais finalement. Elle était trop agitée pour ça. Elle arpentait les pièces en coup de vent et faisait craquer tous les planchers. Puis recommençait.

/

Elle ne travaillait qu'une petite heure en matinée. Dès que sa tasse était vide, tout lui paraissait insupportable. Elle descendait alors au ruisseau. Ses pieds de citadine étaient peu habitués aux racines, aux roches, à tout ce qui écorche. La pente est abrupte dans ce coin-là du terrain. Elle suspendait ses vêtements aux petits arbres qui poussent un peu à l'horizontale. Je la regardais faire de loin, à travers les branches. Complètement nue, elle s'avavançait ensuite dans l'eau glaciale. Le froid lui coupait le souffle. Elle trouvait une pierre plate plus large que les autres et s'y posait comme une sirène. Elle espérait qu'un marcheur l'apercevrait depuis le sentier, mais il n'y avait que moi qui la voyais.

/

Une couleuvre dans l'herbe moite de juin. Son mouvement ondulatoire l'a effrayée, excitée. Elle est passée tout près de ses doigts. Léonie ne comprenait rien à la campagne. Elle ne connaissait pas ses codes ni ses secrets. Elle ignorait comment rencontrer quelqu'un ici. Je pense que si elle y était arrivée, si ce corps-à-corps volcanique était enfin survenu, elle aurait été apaisée. Peut-être même qu'elle aurait retrouvé du désir pour Henri.

/

Elle se rendait parfois au village à pied. C'était long, beaucoup de vert longtemps avant d'arriver à quelque chose. À l'épicerie, elle ratissait les allées. Elle n'y croisait personne sauf quelques vieilles dames aux chevilles enflées qui ne recelaient aucune promesse de sexe. La première fois, elle a ramassé un ou deux produits au hasard pour ne pas avoir l'air trop louche, une boîte de pâtes, une pomme, un paquet de gommes. Le caissier était jeune, probablement trop. Elle s'est quand même exercée à la séduction

campagnarde en lui lançant un long regard plein de sous-entendus. Il n'a pas capté, se contentant de lui balancer un laconique « cinq et trente-sept » d'une voix qui venait à peine de muer.

/

Il lui arrivait d'avoir encore beaucoup de tendresse pour Henri. Ça la submergeait d'un coup, elle le voyait couper avec application des courgettes de leur jardin et ça lui mettait les larmes aux yeux. Elle venait derrière lui, enfouissait son visage dans le chandail laineux, au creux de la colonne. Il avait le dos large. Il se retournait alors fougueusement et lui chuchotait à l'oreille des paroles qui se voulaient lascives. À ce moment-là, Léonie avait envie de se sauver dans le bois en courant.

/

Elle s'est mise à passer de plus en plus de temps à marcher. Son corps la démangeait et le mouvement est devenu un baume pour elle. Henri partait si longtemps, avec la route qu'il devait faire chaque jour, que Léonie en avait pour des heures à tenter de tromper l'ennui. Elle marchait, donc. Sur le sentier, il arrivait qu'on se croise, mais on n'échangeait qu'un sourire, un timide bonjour tout au plus. Je crois que je n'étais pas trop son genre. Et de plus en plus, elle avait l'impression étrange d'être suivie. Ça la déconcentrait dans sa mission de séductrice. *J'entends sans cesse le bruit de cet oiseau au rire moqueur*, remarquait-elle. *Il rit sans pouvoir s'arrêter. Il se paye ma tête. Je suis la risée de cette campagne qui ne m'ouvre pas ses portes.*

/

Un matin, plutôt qu'un baiser rapidement déposé sur son front, ce sont de petites pattes qui ont tiré Léonie d'un rêve compliqué et troublant. Légères comme du coton, elles appuyaient sur ses joues. Un chiot. Henri lui avait acheté un ami pour l'accompagner dans ses longues promenades.

Ce jour-là, elle l'a passé assise sur la véranda, pour une fois. Les mains enfouies dans la fourrure duveteuse et chaude, elle pleurait. De joie, mais aussi de honte d'être une amoureuse ingrate jusque dans ses rêves, qui ne mettaient jamais Henri en scène.

Sa nouvelle amie avait du sang berger. Elle l'a baptisée Vénus.

/

Quand la chienne venait d'arriver, Léonie a passé plusieurs journées d'affilée à jouer avec elle sur leur terrain. Si ce n'était pas de ma timidité maladive, j'aurais pu saisir cette occasion pour venir me présenter. Les conseils sur le dressage canin auraient pu être un bon prétexte pour engager la conversation. Mais je ne l'ai pas fait. Pour tout dire, elle m'intimidait. Elle avait le physique de celles qui ont fait du sport toute leur vie. Souvent, elle ne portait qu'un short d'exercice et une camisole courte et quand le soleil frappait sa peau ferme, on distinguait très bien la carrure de ses muscles. Elle coiffait ses cheveux en deux longues tresses françaises qui volaient autour de sa tête et fouettaient ses épaules lorsqu'elle lançait la balle de toutes ses forces dans les hautes herbes.

/

C'est Henri qui lui avait acheté la chienne. Mais ironiquement, ça lui a attiré une tonne d'attention dans ses promenades. Les gens ne l'ignoraient plus, après : l'adorable animal qui la suivait en tout temps, au bout d'une laisse de cuir brun, était un appât parfait. Personne ne résiste à un chiot. Surtout pas Vénus. Tous les randonneurs se précipitaient sur elle pour caresser sa superbe fourrure sans même demander la permission à Léonie. Une fois ou deux, elle a bien cru que ça y était. Un après-midi de septembre, il y a eu ce grand homme basané qui l'a abordée avec, au fond l'œil, des *intentions*. Ils ont discuté d'une voix trop basse, anormale par rapport au ton guilleret qu'empruntent habituellement les adeptes de plein air pour se saluer. Leurs doigts se sont effleurés à travers la robe soyeuse de Vénus. Léonie a senti un long frisson dévaler sa colonne, mais juste au même moment, une femme essoufflée aux joues très rouges a surgi derrière l'homme et a posé une main possessive sur son épaule avant de s'extasier elle aussi sur la perfection du petit chien.

/

Au final, elle n'a eu que quelques mois pour appâter un amant grâce à Vénus. Le chiot grandissait à une vitesse affolante et bientôt, plus personne n'a osé s'en approcher. Ses yeux bleu si pâle, presque blancs, appelaient à la prudence.

La quête d'adultère de Léonie commençait sérieusement à l'irriter plus qu'autre chose. Je pense que c'est à ce moment-là qu'elle s'est mise à détester sa vie pour de bon, à ne plus voir d'issue à sa situation. Elle a délaissé la marche pour se mettre à la course, ce qui lui offrait encore moins de possibilités de tisser un lien avec un étranger. En fait, elle a simplement commencé à courir parce qu'elle avait peur de l'oiseau moqueur. Elle murmurait une longue phrase qu'elle synchronisait avec sa respiration, toujours les mêmes mots, comme un petit poème conjuratoire, tout en foulant le chemin de terre de son pas rapide.

*L'oiseau qui se fout de ma gueule / fait retentir son rire / démon entre les arbres / et je sursaute chaque fois / mais je n'arrive toujours pas / à l'entr'apercevoir / pourtant il me semble bien / entendre ses ailes fouetter / le couvert forestier.*

/

Le soir ils se fondaient en une masse indistincte sur le canapé, eux deux avec le chien. De loin on aurait pu croire qu'ils se faisaient une petite ambiance sensuelle, emmitouflés dans la lueur orange du feu de foyer. Mais il n'en était rien. Henri tombait endormi en quelques minutes à peine devant une série télé, éreinté de sa journée sur un chantier. Léonie n'avait pas sommeil avant très tard dans la nuit. Passé minuit, elle ouvrait toutes les lumières de son bureau et se mettait à travailler. Même son rythme circadien n'avait plus rien à voir avec celui d'Henri. Ils devenaient peu à peu étrangers l'un à l'autre.

/

Au fil de l'automne, je l'ai de moins en moins vue. Elle a bien sûr abandonné son rituel de baigneuse dans le ruisseau. Je pensais souvent à elle. Je ne la connaissais pas encore, mais elle m'inquiétait. La faim que j'avais pu lire dans ses yeux au début, cette sorte d'énergie électrique, s'était muée en langueur. Je la savais très seule. Une fois, une amie de la ville était venue la visiter, mais elle n'était même pas restée à coucher.

/

Ça devait être en janvier, ou du moins les fêtes étaient passées, ça je me souviens. Comme chaque matin en buvant mon café, j'ai regardé en direction de leur terrain. J'ai aperçu une longue trainée de sang dans la neige, et plus loin, un corps. Il y avait le chien qui s'agitait autour. Ça m'a pris à la gorge, j'ai failli m'étouffer avec le liquide brûlant, j'ai tout lancé dans l'évier et je suis sorti en courant. J'ai parcouru aussi vite que j'ai pu la centaine de mètres qui séparait nos maisons, mais je n'ai pas pu attendre d'être près d'elle avant de me mettre à crier.

/

J'étais vraiment certain de constater un drame. Ça m'a surpris quand elle a relevé la tête comme si de rien n'était. En m'approchant, j'ai vu qu'elle riait, couchée par terre avec Vénus qui faisait des cercles autour. Elle m'a pointé une masse sur le sol devant elle. Une tache rouge vif. « C'est quoi, cette affaire-là? » qu'elle m'a demandé.

— Un Grand Pic, j'ai répondu. C'est votre chien qui l'a tué?

— Oui.

Elle a laissé échapper une petite quinte de toux qui s'est transformée en un nouvel éclat de rire. Un rire un peu triste. En plus du sang frais, la crête écarlate de l'oiseau contrastait vivement avec la neige très blanche tombée durant la nuit. C'était vraiment un gros spécimen.

— Je suis votre voisin immédiat, j'ai dit en pointant vers ma maison.

— Quand il chante, est-ce que ça ressemble à un genre de ricanement? qu'elle a demandé sans trop réagir à ce que je venais de dire.

— Je sais pas.

/

On est restés muets pendant quelques instants à contempler la victime de Vénus. C'est elle qui a rompu le silence en aboyant. Elle était très agitée comme les chiots peuvent l'être, sauf qu'elle était déjà énorme. Puis Léonie a dit : « Mon chum m'a laissée, hier soir. » J'ai fait semblant d'être surpris, puis désolé. Je ne sais pas ce qui m'a pris, mais sans même y réfléchir, je l'ai invitée à entrer chez moi pour boire un café. Elle a accepté. Je pense qu'elle avait vraiment besoin de parler.

/

J'ai espéré qu'elle resterait, mais non, elle est repartie vivre en ville peu de temps après.

## **Certaines tombent au sol, complètement étourdies, et pleurent**

Chaque fois qu'il fait l'amour à Marine, Émile pense très fort à Alaska. Il ferme les yeux presque tout le long et il la voit, blanche et gracile, il la possède enfin entre ses mains fortes qui malaxent le pauvre corps de Marine. Il enfonce ses doigts dans les seins et serre comme s'il avait voulu presser des oranges bien mûres, y laissant une marque violacée. Puis il lui tire les cheveux, faisant arquer son dos, oubliant que dans son poing il ne tient qu'une mèche fine couleur paille, et non la queue de cheval noire de jais qui hante ses souvenirs. La violence qu'il empreint sur cette chair est celle qu'il destine à Alaska, la déserteuse, la traîtresse.

Il se retire brusquement. Laisse Marine sur le lit, fait quelques pas. S'écrase sur le sofa.

— Je vais partir bientôt. Reste à piler un peu de cash, mais je me sens prêt.

— Ah ouais. J'ai hâte de voir ça. Tu vas aller où?

— Je sais pas. Sud des États je pense.

— Et puis moi? Je viens aussi?

Émile soupire. Elle s'acharne, quoi qu'il fasse, quoi qu'il dise. Il s'est récemment aperçu que plus il la maltraite, plus elle en demande. Marine aime souffrir, et il peut lui offrir ce qu'elle aime. Il y excelle même.

— *Sure.* Si tu te sens capable de m'endurer pendant trois mille kilos.

Il lui décoche un clin d'œil et du plat de la main, il donne un coup sur le divan, pour qu'elle vienne s'asseoir à côté de lui. Elle vient. Ils se blottissent l'un contre l'autre, peau sur peau. Ils sont à des années-lumière.

/

Personne ne peut vivre sans laisser de traces. C'est bien ce que se dit Émile en fouillant les réseaux chaque jour, déterminé à la retrouver. Un jour, quelqu'un la prendra bien

en photo, il trouvera cette photo et découvrira où elle a été prise. Mais chaque fois il termine sa recherche les mains vides, les yeux hagards, le désir fiévreux et inassouvi.

Il revient inévitablement à la capture d'écran, cette précieuse capture d'écran qu'il a eu la présence d'esprit de conserver sur son téléphone. Lieu : Amarillo, Texas. Sur l'image, de longues pattes d'araignée translucide montées sur des pointes. La ligne noire qui cerce la cheville ne laisse aucun doute : c'est elle, c'est bien elle. Avant de s'effacer de la toile, Alaska était déjà retournée au bercail.

/

Elle lit à l'ombre du seul petit arbre sec de la cour. L'après-midi comme une tonne de briques sur les épaules. La lourdeur du dehors s'agence parfaitement à celle du dedans.

Réfugiées à l'air climatisé, ses sœurs lui jettent des regards courroucés par la fenêtre. Elle est devenue snob depuis qu'elle a vécu au Canada. Elle lit en français, écoute de la musique en français. Elle se balade à l'extérieur quand le mercure frôle les cent degrés, comme si elle était au-dessus de ça.

La ville et l'herbe sont jaunes. Alaska est pensive, elle a du mal à se concentrer sur les mots. Sa peau diaphane perle de sueur, les gouttes percent une à une les pores recouverts d'écran solaire. Alaska songe souvent à une chanson qu'elle a entendue à Montréal et qui dit « une version améliorée de la tristesse ».

C'est exactement ça.

Elle prend une gorgée de café glacé devenu chaud. Puis une autre. S'allume une cigarette. Son téléphone fait un bruit et elle sursaute – toujours cette même pensée intrusive, pourquoi pense-t-elle encore à lui, incurablement? Cela doit cesser – bien sûr, ce n'est que Bennett. Il viendra la chercher à vingt heures pour aller au cinéma.

/

Hystérique, espèce d'hystérique, se répète-t-il en boucle en tentant pour la millième fois de colmater les brèches, de réparer les pots. À plusieurs reprises déjà il s'est promis de la laisser, la laisser pour de bon, mais où trouver la force? Parfois il cesse de répondre pendant une journée, deux journées. L'écran dans sa main vire fou : il l'ignore. Puis viennent les menaces et les ultimatums. S'il refuse toujours de donner signe de vie, elle débarque. Et chaque fois, ses yeux pleins de larmes ont raison de lui.

C'est qu'elle est belle, Marine. Elle a tellement de sentiments qu'elle réussit presque à lui en donner. Quand elle frappe chez lui avec la rage du désespoir, qu'il ouvre et qu'il voit ses deux billes bleues ruisseler sur ses joues, vers sa bouche entrouverte d'où s'échappe un sanglot, il s'émotionne un peu par procuration. Il cesse d'être gourde juste assez longtemps pour la reprendre. Il la tire au-dedans, la plaque sur le cadre de porte. L'embrasse comme s'il en avait rêvé toute la semaine.

/

Marine est fière des bleus qu'Émile lui imprime partout sur le corps. Elle les voudrait permanents, petits tatouages noirâtres qui prouvent hors de tout doute qu'il la désire avec passion. sublimes meurtrissures qu'elle peut palper après coup, produisant instantanément la douleur sourde qui lui confirme que tout ça est bien réel. Qu'elle n'a rien inventé. Qu'il la veut tellement que ça ne lui suffit pas de lui faire l'amour ; il lui faut la marquer, inscrire une présence sans équivoque sur le territoire intime qu'elle lui offre.

Elle adore ça.

Je suis à toi, chante-t-elle sans cesse au creux de sa gorge. L'été a la consistance de la mélasse, elle pédale dans ces sables mouvants doux et sucrés qui menacent maintenant de l'ensevelir sans qu'elle s'en aperçoive. Elle pédale chaque samedi pour aller le rejoindre et l'euphorie est chaque fois plus grande que la chute précédente. De chute en montée elle pédale, sans sentir que tout cela s'essouffle. Aveuglée.

/

La vérité, et Émile le sait, c'est qu'il sabote toujours tout. Expert saboteur. Des Alaska, il en a perdu quelques-unes déjà. Mais cette fois-ci il n'abandonnera pas. Pas question de lâcher le morceau, pas maintenant, pas si facilement. Il y a encore de l'espoir. Il a la capture d'écran.

N'empêche, il se trouve bien con en ce moment de n'avoir jamais pris de photos d'elle. Combien d'heures a-t-elle passées sur ce fauteuil en sous-vêtements, à fumer des clopes et à être belle? Il n'aurait eu qu'à dégainer son iPhone pour l'immortaliser. Il se remémore les centaines, les milliers de snaps échangés en quelques mois, elle s'est révélée sous tous les angles possibles, dans toutes les tenues imaginables, et il n'a absolument rien conservé de tout ça. La capture d'écran lui semblait bien inutile à cette époque où les images d'Alaska lui parvenaient à foison. À présent, à force de retourner son visage et son corps dans sa tête ils n'ont plus aucun sens, comme un mot qu'on répète trop de fois. N'en reste plus que des bribes d'œil, de bouche, de cheveux.

/

Bennett est gentil, lui. Bennett vient d'une bonne famille, va à l'église le dimanche et ne pense qu'à faire du bien autour de lui. Quand elle l'embrasse avec un peu plus de fougue qu'à l'habitude, juste pour voir, Alaska le sent se gorger d'envie mais la réserve l'emporte toujours et subitement il se durcit : pas avant le mariage.

Alors les larmes lui montent aux yeux et elle sent son cœur étiolé battre douloureusement à quelques milliers de miles au nord-est, sur une rue baptisée Darling.

/

Son corps mou s'enfonce dans le vieux tapis sous elle. Marine se vautre dans les poils de chat, sent chaque petite parcelle de gravier camouflée entre les fibres s'imprimer dans ses fesses nues. Elle le regarde fixement, par en dessous : il est assis sur le divan et ne lui accorde aucune attention, concentré sur ce qui joue à la télé, indifférent à ses sous-vêtements tout neufs et à son désir saillant.

Elle se demande si elle arrivera encore longtemps à réprimer ses besoins élémentaires d'humaine. Elle sait que si elle les exprime, ce sera la fin. Pourtant, elle est incapable de faire taire la voix qui hurle dans sa tête. Dans un monde idéal, elle n'aurait pas besoin d'être aimée. Dans un monde idéal, elle viendrait passer ici chaque samedi soir pour s'adonner avec lui à des activités décontractées, sexuelles et ludiques, sans en demander plus. Mais dans son cerveau la voix hurle tellement fort qu'elle est presque étonnée qu'il ne l'entende pas. Ça ne convient pas. Ça ne convient pas du tout.

Soudainement, il semble reprendre contact avec la vie comme une poupée mécanique dont on aurait crinqué la clé. Ses yeux se posent sur elle. Sa main sur son genou. Il l'appelle à lui et l'amour de Marine se répand partout, c'est un miel chaud qui explose dans son thorax et monte en flèche vers sa tête.

/

D'un seul mouvement du doigt, presque imperceptible, son profil est réactivé. Sur la rue Darling à des milliers de miles de ce frôlement, quelqu'un le remarque. Son ventre lui fait mal de joie, c'est une douleur vive et jouissive. Il rit de bonheur, elle ne l'avait pas bloqué, elle lui a pardonné, elle le réinvite dans sa vie. Où es-tu, pourquoi es-tu disparue, je meurs ici sans toi, j'ai appris de mes erreurs maintenant, écrit-il dans un anglais approximatif.

Sans même attendre la réponse, il entre les mots « véhicule récréatif » dans la barre de recherche de Kijiji et consulte son relevé bancaire pour voir si une somme importante ne s'y serait pas magiquement ajoutée. Non, le chiffre est toujours le même. Il compose le numéro de sa mère et quémande tout bonnement 2000 \$, un montant qu'il juge raisonnable. Il lui parle comme un automate en fixant sa messagerie Instagram sans cligner des yeux, les pupilles dilatées, le souffle court.

Et elle répond. Elle répond!

/

29 h (3 013 km)

via I-44

Itinéraire le plus rapide, évite une route fermée

- Cet itinéraire comprend des péages.
- Cet itinéraire traverse une frontière.
- Votre destination se trouve dans un autre fuseau horaire.

/

Appréhension excitation. Excitation appréhension. Toute la semaine, ses classes de ballet sont un fiasco : ébauche de consignes, ébauche de gestes, les fillettes semblent trépigner plus qu'elles ne dansent, et elle aussi. L'esprit confus, elle change la musique entre chaque exercice sur son cellulaire pour garder le fil des messages qu'il lui envoie. Il vient de passer par une ville du nom de Springfield pour la deuxième fois, cette fois-ci au Missouri. Si proche! Ses petites élèves n'ont plus du tout d'importance, elles enchaînent les diagonales de tours piqués à deux, quatre, dix reprises. Certaines tombent au sol, complètement étourdies, et pleurent.

/

C'est samedi et il ne répond pas. Ni aux DM ni aux textos. Ni aux appels ni à la porte. Hector regarde Marine à travers la fenêtre sale et le mystère reste entier. Ses yeux de chat ne lui transmettent absolument aucune émotion. Au fond de la pièce, elle peut distinguer de nombreux bols sur le plancher. Tous remplis de moulée.

/

Il la tient enfin tout contre lui, sa blanche neige, son Alaska. Sur le matelas pourri de son vieux winnebago qu'il devra sans doute abandonner ici, dans un trou texan, il la serre fort. « Si Marine voyait ça, ça la tuerait », qu'il se dit. Il sourit un peu. Lui prend l'envie de murmurer « une chance qu'on s'a » à l'oreille d'Alaska, mais il réalise que c'est plutôt une phrase qu'il chuchoterait à Marine, qu'une Texane ne comprendrait certainement pas la référence à la chanson de Jean-Pierre Ferland. Il ne dit rien alors,

il laisse ses doigts improviser, tracer des constellations entre les grains de beauté sur son épaule nue. Elle est si frêle, songe-t-il, qu'il a l'impression que seule une très fine peau l'empêche de toucher à ses os. Il frissonne. Essaie de l'embrasser dans le cou pour y trouver un peu de chaleur et vite, tenter d'effacer cette pensée fugace, celle d'être en train d'enlacer un cadavre. Ce n'est qu'une question d'habitude, après tout : Marine est beaucoup plus costaude, ça lui prend une réadaptation pour retrouver son aise auprès d'un corps plus délicat. Un corps de ballerine. « What should we do tonight », souffle-t-il dans sa nuque. Mais Alaska s'est endormie. Comme une enfant. Comme un cadavre d'enfant. Il se redresse brusquement, mal à l'aise. Lui tarde tant que le jour se lève. Au matin, il appellera Marine. Oui, c'est ce qu'il fera. À l'aube, il repartira vers Montréal.

## **Plus rien à manquer**

**Jour 0.** L'avion s'est posé à 22h50, exactement au même moment que le printemps. Le taxi emprunte un chemin inhabituel. Nous sortons rapidement de l'autoroute et traversons plusieurs quartiers. Les temps sont durs, je comprends, il faut aller gratter chaque sou possible au fil des détours. Les rues sont absolument désertes. Après deux ans d'absence, il me semble que Montréal a changé. Elle a comme un air confiné.

**Jour 1.** Je me réveille très tôt, mon corps vit encore quinze heures dans le futur. Je pense à l'ami qui a tout fait pour moi. Trouvé ce petit logement meublé. Rempli le frigo et les armoires. Laissé la clé dans la boîte à lettres. Je l'appellerai tout à l'heure. Je dois d'abord me nourrir. Maintenant que j'y songe, je n'ai rien ingurgité depuis ce sandwich minable d'aéroport. Quand la fin du monde arrive, on ne sert plus de repas dans les avions. Tu m'as écrit. Toi aussi, tu as réussi à regagner ta ville au cours de la nuit. Le virus fait des ravages dans ton pays.

**Jour 2.** Le temps avance lentement. Ce n'est pas une plainte. Simple constatation. Il a pris une autre consistance, plus vaporeuse, moins tangible, moins concrète. La lumière s'intensifie, puis elle diminue. Voilà tout. Je ne sais pas ce qui me prend, mais je souris sans arrêt. Je souris en faisant cuire les pâtes. Je souris en composant le numéro de mon grand-père. Je souris en entendant mes nouveaux voisins chanter du Leonard Cohen depuis leurs balcons. Je souris en t'imaginant dormir dans mon grand t-shirt du Orange Julep.

**Jour 3.** Un client m'a écrit : mon prochain gros contrat est annulé. Ça ne m'a pas surprise ni ébranlée. J'ai consulté mon relevé bancaire et j'ai assez de réserves pour quelque temps. Je me suis préparé un thé noir avec du miel en fredonnant et j'ai pris le soleil sur le balcon. Mon balcon est complètement coupé du vent par un haut bâtiment adjacent et il faisait assez chaud pour me mettre en petite camisole. Je n'aurais pas cru ça possible ici, à pareille date.

Puis j'ai regardé nos photos des derniers mois. La seule vue de ton visage me trouble encore.

Je n'ai jamais été aussi ravie d'obéir aux règles, c'est bizarre.

Je reste chez moi.

Je bois du thé.

Je pense à toi.

Le sentiment d'être à la bonne place ne me quitte plus. Je ne le connaissais pas.

**Jour 4.** Il neige. C'est un blasphème, mais je m'ennuyais de la neige. De son calme feutré. En moins de 24 heures, mon petit balcon oscille entre l'été et l'hiver. Il ne semble pas connaître le printemps.

Les flocons tombent au même rythme que les indices boursiers. J'imagine l'économie mondiale, à l'heure actuelle, comme un foulard qu'on détricote. On a retiré l'aiguille et on tire sur le fil. Ça peut aller très vite. On montre au téléjournal des gens dont les REER ne valent presque plus rien, qui sont en panique. Je me trouve soudainement très rusée de n'avoir jamais placé mon argent. À présent, ça m'évite bien des tourments.

**Jour 5.** Mon ami est venu à ma fenêtre prendre de mes nouvelles. Je me suis prise pour Raiponce captive dans sa tour. J'ai ouvert les volets et laissé pendre ma natte, elle n'était pas assez longue pour se rendre jusqu'au sol, mais nous avons ri de ma tentative. Il faut dire que ça fait carrément des années que je n'ai pas visité un salon de coiffure, et ça ne risque pas d'arriver bientôt. Ma crinière d'un blond filasse se mesure presque en mètres.

Je n'ai pas eu de tes nouvelles aujourd'hui. Je sais que tu t'inquiètes pour ta mère, qui est vieille et a de mauvais poumons. Tu aimerais la voir après ta longue absence mais tu pourrais potentiellement la tuer. Ça te déchire. Je comprends. Ceux qui nous manquent, je trouve, nous manquent beaucoup plus cruellement lorsqu'ils sont à proximité physique.

Mais demain, réponds-moi quand même, ok?

**Jour 6.** Tu t'es reprise. Tu m'as appelée. Tu as parlé dans le creux de mon oreille pendant plus de deux heures. Tu as même un peu chanté dans cette langue que tu retrouves enfin, que tu recommences à goûter au quotidien.

Tu dis que chez toi aussi, c'est étrange. Calme. Presque pas de voitures dans les rues, plus un touriste, juste la police qui patrouille. Les gens sont sur leurs balcons à la moindre éclaircie. Du tien, tu aperçois la plage : il n'y a plus de traces de pas dans le sable. Ça a l'air pur, presque sauvage. Des canards volent dans ton ciel, alors que tu ignorais qu'il y avait des canards chez vous. Tu me racontes aussi que tu as vu un itinérant accrocher ses vêtements sur des rubans de sécurité installés par la police. Il se mettait à l'aise, enfin tranquille chez lui. Ça t'a fait sourire.

**Jour 7.** Je crois comprendre que j'ai le droit de sortir, seulement pour marcher, seulement en gardant deux mètres de distance avec tout humain croisé sur ma route. J'ose. Très tôt le matin, mon corps s'active. J'enfile mes vieilles espadrilles trouées et je brave le froid en cherchant le premier rayon du soleil.

Je trouve plutôt des arcs-en-ciel.

**Jour 8.** Cette relation dont la suite s'annonçait compliquée me semble aujourd'hui d'une épatante simplicité. Maintenant que la nature même d'une relation est d'être à

*distance*, on n'en fait plus grand cas. Nous vivons à l'unisson cette vie de plus en plus virtuelle. L'écran est crevé. Ce qui nous paraissait inenvisageable la semaine dernière ne l'est plus. Et je souris (encore).

**Jour 9.** C'est mon anniversaire. La trentaine se pointe le nez dans ma quarantaine, cette coquine. À peine revenue de ma chasse aux arcs-en-ciel, j'entends des voix. De ma fenêtre, je distingue sept visages connus. Ils chantent cet air de Gilles Vigneault qu'on n'entonne nulle part ailleurs dans le monde. Ils m'ont cuisiné un pouding chômeur avec trente bougies dessus, et je me dépêche de venir le cueillir sur le pas de la porte. Je les trouve drôles avec leur gâteau de circonstance. Je dois m'essuyer les yeux à deux mains.

**Jour 10.** Je crois que je me suis guérie du mépris des miens. Je ne sais pas trop comment c'est arrivé, parce qu'il me semble qu'il y a deux ans à peine, en revenant ici, je ne voyais que l'immobilisme et l'insipidité. L'étroitesse, la petitesse, oui, le tout petit pain que tout le monde grugeait exactement de la même manière, et ça me rendait malade. Je ne vois plus ça. Chaque jour j'ai un sentiment croissant dans la poitrine, et si j'étais complètement folle, j'irais jusqu'à dire que c'est peut-être de la fierté, ou de la tendresse, ou un peu des deux.

**Jour 11.** Aujourd'hui, une pluie douce et fade chuchote aux fenêtres. Je ne me suis pas vraiment remise du décalage, mais ça ne m'ennuie pas du tout. Je fais du yoga à quatre heures du matin, je mange des restants de spaghetti en matinée, je bois des tas de cafés en après-midi sans me soucier de faire de l'insomnie. Mon corps est libre d'adopter l'horaire qui lui convient. Il dort lorsqu'il en a envie. Se réveille lorsqu'il en a assez. Je ne me souviens pas de lui avoir déjà offert une telle liberté.

**Jour 12.** Tu existes et cela me suffit. Je n'ai jamais été physiquement seule aussi longtemps. Et pourtant, le sentiment de solitude est minimal. Je me suis sentie plus seule dans un dortoir pour huit d'une auberge de jeunesse au Nicaragua. Je me suis sentie plus seule avec cet ex qui cherchait l'endroit parfait pour me demander en mariage le long des canaux Venise. Je me suis sentie plus seule toute mon enfance dans une maison où nous étions trop nombreux.

**Jour 13.** Privilégiée. C'est le seul mot qui me vient à l'esprit pour expliquer ce bonheur insensé qui m'habite. D'autres n'ont pas ma chance, pas du tout. Le luxe des grands bols de spaghetti matinaux n'est pas donné à tous.

Mais mon privilège n'explique pas tout. Il ne m'a pas empêchée de me sentir vide toutes ces années. Vide et affamée, à la recherche d'une plénitude que je ne trouvais dans aucun lieu, même si je dévorais tout sur mon passage.

**Jour 14.** Tu as mis des mots sur quelque chose d'important, hier soir, alors que nous prenions l'apéro ensemble à travers l'écran – moi un peu trop tôt, toi un peu trop tard. « Il n'y a plus rien à manquer. Nulle part. Au monde. »

L'ailleurs ne recèle plus rien d'invitant. Plus aucune promesse de sens dans un autre endroit. Le monde entier est claquemuré. Il n'y a plus rien à manquer à New York, à Singapour, à Rotterdam ou à Rio. Au grand dam des businessmen, peut-être.

Enfin, pour l'instant, les fuyards sont en paix. Et mes racines semblent avoir repris terre.

ÉCRIRE, FUIR

## Avril 2020

Quand la crise de la COVID-19 est arrivée, je m'apprêtais à écrire un essai sur la fuite. En fait, plus exactement, je me préparais à écrire un essai portant sur *l'écriture* de la fuite. Et par « je me préparais », je veux plutôt dire que j'y pensais à l'occasion. Je ne vous cacherais pas que je repoussais le moment de m'y mettre : je savais que la tâche serait longue, ardue. Qu'elle demanderait minutie et patience. Or la vie était déjà remplie et la roue tournait de plus en plus rapidement, j'étais prise dans un engrenage au rythme effréné que j'avais peut-être choisi. L'avais-je bien choisi? Je ne sais plus. Mais d'un coup, les choses ont changé. La roue s'est cassée.

Il m'est impossible d'aborder l'écriture de ce texte sans parler du contexte dans lequel je baigne. Dans lequel, vraiment, nous baignons tous. La pandémie fait des morts partout sur la planète : aucun territoire n'est épargné. Le virus se moque allègrement des frontières imaginaires que les humains ont dessinées sur le globe. Il voyage comme bon lui semble, sans passeport ni visa. Et ironiquement, c'est lui, libre comme l'air, qui a aujourd'hui cet effet remarquable sur la vie de milliards d'entre nous : le confinement.

Fraîchement revenue de mes errances océaniques de manière précipitée, j'écris ces lignes en quarantaine au creux de mon divan. Nous sommes tous, à Montréal et partout dans le monde, immobiles. Plus moyen de fuir : cela nous est interdit. De toute manière, où serait-il enviable de fuir? Le monde a fermé ses portes. Repliés dans nos cocons, nous attendons.

C'est étrange de réfléchir à la fuite, d'écrire à son sujet, alors que les déserteurs sont tous rentrés au bercail et sont confrontés à l'immobilité. Mais cette distanciation sera peut-être porteuse, qui sait. Dans tous les cas, je dois m'y mettre : le système s'est arrêté et il ne me reste plus que l'écriture pour occuper mes journées. Je ne peux plus me défiler. Je ne peux plus fuir. Alors, je compte bien y mettre du cœur.

## **FACETTES DE LA FUITE**

« Les êtres vivants, comme les mots, découpent la réalité autour de nous. Nous la rendent sensible, avant de nous la restituer par fragments enchantés dans le secret du souvenir<sup>2</sup> », a écrit Louis Hamelin.

Avant d'entamer l'écriture d'un recueil de nouvelles portant sur le thème de la fuite, j'étais déjà habitée par ce sujet depuis plusieurs années à cause des êtres humains rencontrés ici et là. Des bribes, des fragments de fuite me roulaient sans cesse dans la tête. Dans mes conversations avec mon entourage revenait toujours cette même rengaine à deux volets : on voulait fuir, et on se sentait fui. D'un côté, j'étais frappée de voir à quel point tout le monde semblait dévoré par l'envie pressante de balancer un bon morceau de sa vie à l'eau. Mes amis et connaissances se lassaient très vite d'une carrière, d'une relation amoureuse, d'un lieu. Le cliché ultime est peut-être celui du jeune carriériste désillusionné après deux ans de pratique qui démissionne pour aller sillonner le monde, sac au dos.

Mais celui qui prend la fuite laisse toujours quelque chose, quelqu'un, derrière, et j'entendais aussi beaucoup de détresse chez les personnes fuies. Ceux qui restent ont également leur histoire – une histoire qui, le plus souvent, est marquée par la solitude et le sentiment de trahison.

Je parle des autres, et en fait, leurs ritournelles ne me sont pas étrangères. J'ai ressenti profondément, moi aussi, la souffrance d'être fuie et le désir irrépressible d'abandonner à mon tour. Si vous vous demandez de quelle fuite je parlerai exactement au fil des prochaines pages, je garde la réponse volontairement peu précise et vous invite à me suivre dans le vagabondage de mes pensées. Mais je sais d'emblée qu'elle a tout à voir

---

<sup>2</sup> Louis Hamelin, *L'humain isolé*, coll. « Écrire », Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, 2006, p. 34.

avec le désir d'échapper au contrôle. Ou à l'ennui. Ou au drame de la banalité d'une vie sécuritaire, encadrée, répétitive. Tristement normale.

Je n'ai pas la prétention de savoir expliquer les phénomènes de fuite que j'observe, mais je ne peux m'empêcher de me demander si prendre la fuite est un comportement de plus en plus fréquent. Dans le même ordre d'idée, je constate qu'il y a aujourd'hui de nouvelles formes de fuites qui n'existaient pas auparavant, l'accès aux technologies numériques ayant transformé notre rapport au monde. Une première étape est donc d'exposer certaines facettes de ces fuites contemporaines.

\*

Dans son mémoire *Fugue en sol numérique*, Benoît Reid affirme « qu'un art de la fugue socialement construit et accepté dont les limites tardent à se définir s'est incidemment mis en place<sup>3</sup>. » Reid avance ainsi que le téléphone intelligent a bouleversé nos façons d'être ensemble et de *ne pas* être ensemble, même lorsque nous le sommes physiquement, mais que l'étiquette et les conséquences possibles de ces comportements émergents restent encore à être définies. De plus en plus, il est banal de fuir les contacts interpersonnels pour aller se réfugier dans l'écran que nous tenons tous au creux de notre paume. Tour à tour, nous fuyons et sommes fuis grâce à ces appareils. Personnellement, je ressens un grand malaise lorsque la personne avec qui je partage un repas ou une conversation plonge soudainement vers cet ailleurs numérique, mais les règles de bienséances telles qu'on les connaît aujourd'hui demeurent fort nébuleuses à cet égard. Chacun semble avoir sa propre façon de percevoir le phénomène; pourtant, c'est aujourd'hui un comportement assez répandu

---

<sup>3</sup> Benoît Reid, *Fugue en sol numérique : le téléphone intelligent au quotidien* (Mémoire de maîtrise), Montréal, Université de Montréal, 2016, p. 89.

pour se mériter un nom, du moins dans la langue anglaise, le « *phubbing* » – mot-valise formé à partir des termes « *phone* » (téléphone) et « *snubbing*<sup>4</sup> » (snober).

Pour Sherry Turkle, psychologue et sociologue américaine, le *phubbing* n'est qu'une composante d'un phénomène plus large. Après avoir interviewé des centaines de personnes, jeunes et vieilles, elle en est venue à la conclusion que nos téléphones sont si puissants qu'ils ne changent pas seulement ce qu'on fait, mais aussi ce qu'on est. La chercheuse explique, dans un TED Talk donné en 2012, que les gens fuient de plus en plus la perspective d'avoir une simple conversation face à face<sup>5</sup>. Comme les relations virtuelles permettent maintenant de réviser et d'éditer les contenus que nous voulons communiquer avant de les partager, les personnes interrogées par Turkle se sentaient souvent trop peu en contrôle de leurs paroles lors des conversations en personne. La relation humaine telle qu'on la connaît, riche de sa spontanéité, son désordre, son improvisation, se trouve aseptisée par l'usage d'un intermédiaire technologique – ou carrément évitée lorsqu'elle se déroule en face à face. « Nous attendons plus de la technologie, et moins les uns des autres<sup>6</sup> », résume la chercheuse.

Attendre moins les uns des autres. C'est une attitude que j'adoptais et que je voyais se répandre dans mon entourage au moment où ce thème de la fuite germait en moi. Trop souvent, en amitié comme en amour, mes messages textes se heurtaient à un grand mur de silence et j'anticipais de plus en plus ce silence lorsque je tentais d'établir un contact. L'idée même de la déception à venir suffisait à me dissuader d'amorcer certaines conversations. Je n'étais pas la seule, je le savais, à avoir l'impression d'être fuie de cette manière. J'ai ressenti un vague soulagement quand j'ai su que la chose avait au moins un nom (en anglais encore – les Anglo-saxons seraient-ils plus allumés que nous

---

<sup>4</sup> Jamie Ducharme, « 'Phubbing' Is Hurting Your Relationships. Here's What It Is », *Time*, 29 mars 2018, <https://time.com/5216853/what-is-phubbing/>

<sup>5</sup> Sherry Turkle, février 2012, *Connected, but alone?* [fichier vidéo], [https://www.ted.com/talks/sherry\\_turkle\\_connected\\_but\\_alone](https://www.ted.com/talks/sherry_turkle_connected_but_alone)

<sup>6</sup> Sherry Turkle, *Seuls ensemble : de plus en plus de technologies, de moins en moins de relations humaines*, Paris, Éditions l'Échappée, 2015, p. 14.

sur ces questions?). Il y a quelques années, donc, le « *ghosting* » est entré dans l’usage. À ma connaissance, ça n’a pas été francisé. Je *ghoste*, tu *ghostes*, il *ghoste*. Ça a tout à voir avec la fuite, la technologie et l’évitement des conversations face à face. En bref, le *ghosting* se définit de la manière suivante selon une étude publiée dans la revue *Imagination, Cognition and Personality* :

Ghosting: Unilaterally ceasing communication (temporarily or permanently) in an effort to withdraw access to individual(s) prompting relationship dissolution (suddenly or gradually) commonly enacted via one or multiple technological medium(s)<sup>7</sup>.

Ainsi, le fait que les relations humaines aient aujourd’hui une importante composante technologique permet de mettre fin à des liens interpersonnels en évitant une confrontation face à face. Selon une autre recherche publiée dans le *Journal of Social and Personal Relationships*, il y a à ce jour très peu d’études publiées sur le *ghosting*, mais les auteurs soulignent que c’est un traitement qui s’apparente beaucoup à l’ostracisme et qui a souvent des conséquences douloureuses sur la personne fuie :

Ostracism, or using the silent treatment on another individual, has been associated with a host of negative consequences. Much theory and research on ostracism has shown that people react extremely negatively to being ignored and excluded. It is detected as pain (Eisenberger & Lieberman, 2004; Kross, Berman, Mischel, Smith, & Wager, 2011), threatens fundamental human needs (e.g., belonging, self-esteem, control, and meaningful existence), and increases anger and sadness<sup>8</sup>.

---

<sup>7</sup> LeFebvre, Leah E., Mike Allen, Shelby Garstad, Callie Parrish, Ryan D. Rasner et Aleksander Wilms, « Ghosting in Emerging Adults’ Romantic Relationships: The Digital Dissolution Disappearance Strategy », *Imagination, Cognition and Personality: Consciousness in Theory, Research, and Clinical Practice*, 2019, p. 10.

Traduction : *Ghosting* : cesser unilatéralement la communication (de façon temporaire ou permanente) dans le but de couper l’accès à une ou plusieurs personnes, ce qui entraîne la dissolution de la relation (de façon soudaine ou progressive), généralement via un ou plusieurs supports technologiques.

<sup>8</sup> Gili Freedman, Benjamin Le, Darcey N. Powell et Kipling D. Williams, « Ghosting and destiny: Implicit theories of relationships predict beliefs about ghosting », *Journal of Social and Personal Relationships*, vol. 36, 2019, p. 908.

\*

Dans son livre *Modern Romance*, écrit en collaboration avec le sociologue Eric Klinenberg, l'humoriste Aziz Ansari<sup>9</sup> raconte s'être fait *ghoster* et avoir partagé son expérience avec les spectateurs auxquels il a présenté l'un de ses spectacles – des spectateurs américains comme lui en partie, mais également des spectateurs japonais, français ou argentins. Ce sont les réactions de ses publics provenant des quatre coins du monde qui l'ont poussé à mener une enquête : partout où il a raconté son histoire, il a senti une vague de soutien le submerger. Peu importe l'endroit où il se trouvait, tout le monde semblait lui répondre : « moi aussi, j'ai vécu ça. »

Être *ghosté* par son partenaire amoureux est une expérience troublante, voire traumatisante, dans laquelle la personne fuie est blessée et vit un sentiment de confusion par rapport à la raison de la rupture (« the [person] becomes hurt, lacks closure<sup>10</sup> »). Évidemment, des gens de toutes les époques ont trouvé des façons de dissoudre une relation quand elle ne leur convenait plus, mais cette nouvelle façon de prendre la fuite a-t-elle des conséquences singulières? Notre époque est-elle plus cruelle pour ceux qui se font laisser?

---

Traduction : *L'ostracisme, ou le fait d'infliger le traitement du silence à une autre personne, a été associé à une multitude de conséquences négatives. De nombreuses théories et recherches sur l'ostracisme ont montré que les gens réagissent de manière extrêmement négative au fait d'être ignorés et exclus. L'ostracisme provoque de la douleur (Eisenberger & Lieberman, 2004 ; Kross, Berman, Mischel, Smith, & Wager, 2011), menace les besoins humains fondamentaux (par exemple, l'appartenance, l'estime de soi, le contrôle et le sens de l'existence), et augmente la colère et la tristesse.*

<sup>9</sup> Aziz Ansari a fait face à des allégations d'inconduite sexuelle en 2018. Le propos de son livre, coécrit en 2015 avec un sociologue, ne m'en semble pas moins pertinent, mais je tenais tout de même à le mentionner.

<sup>10</sup> LeFebvre, Leah E., Mike Allen, Shelby Garstad, Callie Parrish, Ryan D. Rasner et Aleksander Wilms, « Ghosting in Emerging Adults' Romantic Relationships: The Digital Dissolution Disappearance Strategy », *Imagination, Cognition and Personality: Consciousness in Theory, Research, and Clinical Practice*, 2019, p. 6.

Traduction : *la [personne] est blessée, a le sentiment que les choses ne se sont pas terminées convenablement.*

On pourrait suggérer que oui quand on pense aux cas d'abandons par le mode du *ghosting*, où celui qui se fait mettre au rancart vit une forme d'ostracisme. Comme le dit Ansari par rapport à son expérience personnelle de la chose :

The madness I was descending into wouldn't have existed twenty or even ten years ago. There I was, maniacally checking my phone every few minutes, going through this tornado of panic and hurt and anger all because this person hadn't written me a short, stupid message on a dumb little phone<sup>11</sup>.

\*

La technologie peut aujourd'hui jouer un rôle dans notre manière de fuir un partenaire amoureux, mais il ne faudrait pas oublier que la perspective de la fuite a toujours eu le pouvoir de détourner les esprits d'une relation intime. C'est le cas, par exemple, du personnage de Sabina dans le roman *L'insoutenable légèreté de l'être* de Milan Kundera, dont l'action se déroule à la fin des années 1960. À plusieurs reprises au fil de l'histoire, on comprend que la trahison, l'éventualité de « sortir du rang et partir dans l'inconnu<sup>12</sup> », est ce qui l'allume :

Elle l'aima, cette nuit-là, avec plus de fougue que jamais auparavant, excitée à l'idée que c'était la dernière fois. Elle l'aimait et elle était déjà ailleurs, loin d'ici. De nouveau, elle entendait sonner dans le lointain la trompette d'or de la trahison et se savait incapable de résister à cette voix. Il lui semblait que s'ouvrait devant elle un espace encore immense de liberté, et l'étendue de cet espace l'excitait<sup>13</sup>.

---

<sup>11</sup> Aziz Ansari et Eric Klinenberg, *Modern Romance*, New York, Penguin Press, 2015, p. 6.  
Traduction : *La folie dans laquelle je m'enfonçais n'aurait pas pu avoir lieu il y a vingt ou même dix ans. J'étais là à vérifier mon téléphone sans arrêt et à traverser cette tornade de panique, de douleur et de colère, tout ça parce que cette personne ne m'avait pas écrit un petit message stupide sur un petit téléphone stupide.*

<sup>12</sup> Milan Kundera, *L'insoutenable légèreté de l'être*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1989, p. 136.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 170.

Parmi les miens se trouvent de nombreuses personnes qui se comportent d'une manière analogue à Sabina et qui se bâtissent une copieuse feuille de route de l'abandon. Et de l'autre côté, il y a les trahis, les *ghostés*, ceux qui se sont fait faire le coup tellement de fois qu'ils se mettent carrément à fuir les relations amoureuses ou les sabotent pour éviter toute souffrance potentielle. C'est ce qu'exprime Claire Legendre dans son essai autobiographique *Le nénuphar et l'araignée* :

*Fuir le bonheur de peur qu'il ne se sauve, comme lorsque l'homme auquel je pense ne m'écrit pas durant vingt-quatre heures, je ne possède pas les moyens de le faire ressurgir, je peux éteindre mon ordinateur, jeter à l'eau mon téléphone, m'enfuir le plus loin possible hors de portée des ondes. Plutôt que de me heurter à la déception de son silence, seconde après seconde, l'anticiper, le décider, le provoquer ce silence, en être la cause pour m'éviter la douleur de le subir<sup>14</sup>.*

Cet exemple ancré dans une réalité moderne fait écho aux souffrances psychologiques décrites par Ansari. Dans ce livre, la narratrice subit du *ghosting*, et cela déclenche en elle l'envie de fuir à son tour, d'agir de manière concrète pour se donner au moins une impression de contrôle sur l'état qui lui broie le cœur. Ces fuites amoureuses vont en cascade, celle d'un amant entraînant celle de l'autre, perpétuant une chaîne d'évasions.

\*

« Je voulais aller loin de corps en me disant que l'esprit suivrait, qu'il se ferait tirer, entraîner, que le ressac le garderait attentif au paysage qui se dessine et se redessine sur le sable à l'infini<sup>15</sup> », écrit Véronique Grenier dans son court récit *Hiroshimoi*.

Aller loin de corps. Pour plusieurs personnes, le voyage est vu comme la panacée. C'est peut-être la facette de la fuite qui a le sens le plus littéral – une fuite géographique. Je précise que je parle ici du voyage qu'on appelle communément *backpacking*. Bien sûr,

---

<sup>14</sup> Claire Legendre, *Le nénuphar et l'araignée*, Montréal, Les Allusifs, 2015, p. 58.

<sup>15</sup> Véronique Grenier, *Hiroshimoi*, Montréal, Ta Mère, 2016, p. 26.

on peut prendre la fuite et aller passer une semaine dans un tout-inclus à Cuba, mais on revient vite à la réalité lorsque l'escapade est si brève et faite dans un cadre aussi prévisible. Les *backpackers* voyagent souvent durant de longs mois, leurs destinations sont déterminées en cours de route, rien n'est organisé à l'avance. Dans un mémoire intitulé *Understanding the Travel Behavior of Generation Y*, Jenni Maria Raunio définit cette forme de tourisme comme un « rite de passage » :

The rite of passage is a type of tourism that occurs in changing life situations, like for young adult after graduation, and it is separating two different periods of life from each other. According to Suvantola (2002, p. 85), “backpacking is about personal development”, and [...] this type of travel gives a feeling of control and freedom<sup>16</sup>.

Un sentiment galvanisant de contrôle et de liberté : c'est bien ce qui remplit le ventre de celui ou celle qui achète compulsivement un aller simple pour partir très loin. Cette grande quête de développement personnel, ce questionnement existentiel auquel on cherche des réponses en partant sur la route, est la sempiternelle rengaine des *backpackers*, un refrain qui joue en boucle dans pratiquement toutes les auberges de jeunesse.

Mais le voyage ne tient pas toujours ses promesses. Après la frénésie du départ, parfois beaucoup plus loin dans le parcours encore, on en vient inévitablement à se demander ce qui viendra après. Et le plus souvent, la question ne trouve pas de réponse. « Arrivé à destination de la fuite, il n'y aura que le vide d'un horizon disparu<sup>17</sup> », dit

---

<sup>16</sup> Jenni Maria Raunio, *Understanding the Travel Behavior of Generation Y* (Mémoire de maîtrise), Sundsvall, Mid Sweden University, 2014, p. 18.

Traduction : *Le rite de passage est un type de tourisme qui se produit dans des situations de vie changeantes, comme pour les jeunes adultes après l'obtention de leur diplôme, et qui sépare deux périodes différentes de la vie. Selon Suvantola (2002, p. 85), « le voyage de backpacking est lié au développement personnel » et ce type de voyage donne un sentiment de contrôle et de liberté.*

<sup>17</sup> Pardo, Thierry, *Petite géographie de la fuite : essai de géopoétique*, Outremont, Les Éditions du Passage, 2015, p. 28.

l'auteur Thierry Pardo dans un essai intitulé *Petite géographie de la fuite*. C'est ce que vit le personnage de Raphaëlle dans le roman *La trajectoire des confettis* de Marie-Ève Thuot. Après avoir traversé l'Inde, le Viêt Nam et la Thaïlande, la jeune femme de dix-neuf ans n'a pas trouvé de solution à son mal de vivre. La conclusion à laquelle elle doit se résoudre à la veille de son départ, c'est que peu importe où elle se trouve dans le monde, le même ennui la taraudera toujours :

L'ennui... Cet ennui qu'elle n'avait pas réussi à semer en fuyant à 13 000 kilomètres de chez elle. Il l'attendait à Saint-Jérôme, comme elle avait découvert qu'il l'attendait dans chaque pays visité. Et demain il l'attendrait à bord de l'avion, dans le siège M-32 ou dans n'importe lequel du Boeing 757 qui la ramènerait au Québec où le thermomètre indiquerait 60 degrés Celsius de moins que sur cette plage. Pour ce que ça changeait... Chaud ou froid, elle ne ressentait presque rien<sup>18</sup>.

---

<sup>18</sup> Marie-Ève Thuot, *La trajectoire des confettis*, Montréal, Les Herbes rouges, 2019, p. 414.

## PARADOXE DU CHOIX

Les gens fuient-il plus aujourd'hui, et si oui, pourquoi? Au fil de mes lectures et de mes réflexions, cette question me revenait sans cesse. Et comme tout détective (je suppose), lorsque mes pistes apparemment sans connexion ont convergé vers le même endroit, j'ai ressenti une certaine satisfaction. Ce n'est pas nécessairement *la vérité*, la seule. Mais en tant qu'écrivaine, j'aime organiser les éléments du réel pour qu'ils composent une histoire qui fait sens.

Ainsi, la réponse que j'ai vue surgir dans plusieurs ouvrages avait un lien avec le *choix*. Nous avons, aujourd'hui plus que jamais en Occident, du choix – et plus je m'intéressais au sujet, plus j'entendais parler du *paradoxe du choix*. Le terme figure dans le livre d'Ansari et dans certains mémoires de maîtrise<sup>19</sup>. À la même période, j'écoutais aussi le podcast The Happiness Lab, animé par la professeure de Yale Laurie Santos, et elle y consacre un épisode. Le concept est simple, mais je le trouve fascinant. Pour la plupart des gens, l'idée de pouvoir choisir parmi une multitude d'options est synonyme de liberté et d'autonomie<sup>20</sup>. Mais selon Barry Schwartz, psychologue américain ayant explicité ce *paradoxe du choix* et auteur d'un livre du même nom, cette multiplication sans limites des possibilités dans toutes les dimensions de nos vies ne conduirait pas au bonheur. Sa théorie, c'est que plus on présente de choix à un individu, moins il y a de chance qu'il prenne une décision définitive. Schwartz explique que trop d'options conduisent à une paralysie plutôt qu'à un accroissement de l'autonomie, et que les gens sont moins susceptibles de prendre des décisions quand on leur présente un nombre excessif d'options. Quand il y a une multitude de choix, il se produit une escalade des attentes. Le résultat, c'est que les gens s'attendent alors à pouvoir trouver la perfection, ce qui est, ultimement, inatteignable. Il est très improbable qu'une

---

<sup>19</sup> Evelien Rottink, *Do what you love or love what you do? The perception of Millennials on work meaning and engagement* (Mémoire de maîtrise), Enschede, University of Twente, 2017, p. 34.

<sup>20</sup> Barry Schwartz, « Can there ever be too many flowers blooming? », dans Steven J. Tepper et Bill Ivy, *Engaging Art: The Next Great Transformation of America's Cultural Life*, New York, Routledge, 2005, p. 239.

personne trouve un emploi *parfait*, ou un conjoint *parfait*. Mais parce qu'elle est au courant de toutes les possibilités qui s'offrent à elle, elle ne peut s'empêcher de croire que la perfection est là, quelque part, et qu'il suffit de chercher assez longtemps pour la trouver. Selon Schwartz, il y a deux grandes conséquences à ce paradoxe du choix : la paralysie (ne faire aucun choix), ou encore, l'insatisfaction liée à un choix – même s'il est très bon. En effet, comment ne pas remettre sa décision en question quand il y a tellement d'autres options que l'on n'a pas explorées? La peur de passer à côté de la perfection est trop grande<sup>21</sup>.

Aucune époque n'a offert autant de choix dans toutes les sphères de l'existence que celle que nous connaissons aujourd'hui. C'est vrai en amour, comme le souligne Ansari dans *Modern Romance* : « Today, if you own a smartphone, you're carrying a 24-7 singles bar in your pocket<sup>22</sup>. » L'auteur explique que depuis quelques années, il lui est possible de passer les visages d'une soixantaine de partenaires potentiels sur Tinder dans les quelques minutes d'attente avant de passer à la caisse à l'épicerie. Cela représente beaucoup plus de personnes que son propre père a pu rencontrer dans l'entièreté de sa recherche pour trouver une partenaire durant sa jeunesse. Citant Schwartz, Ansari est lui aussi d'avis que ce choix infini ne mène pas à la satisfaction : « How many people do you need to see before you know you've found the best? » Schwartz asked. « The answer is every damn person there is. How else do you know it's the best? If you're looking for the best, this is a recipe for complete misery<sup>23</sup>. »

---

<sup>21</sup> Barry Schwartz, *The Paradox of Choice: Why More Is Less*, New York, Ecco, 2004, p. 148.

<sup>22</sup> Aziz Ansari et Eric Klinenberg, *Modern Romance*, New York, Penguin Press, 2015, p. 40.

Traduction : « *Aujourd'hui, si vous possédez un téléphone intelligent, vous transportez dans votre poche un bar rempli de célibataires ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre.*

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 130.

Traduction : « *Combien de personnes devez-vous rencontrer avant de savoir que vous avez trouvé la bonne? questionne Schwartz. La réponse, c'est chaque personne qui existe. Comment savoir autrement que c'est la bonne? Si vous cherchez la meilleure au monde, vous avez une recette parfaite pour le malheur.* »

Ce paradoxe explique en partie les phénomènes de fuite des relations amoureuses. Si la perspective de pouvoir trouver mieux n'est pas née avec les applications de rencontre (pensons notamment à Sabina), il est évident que le phénomène est exacerbé par cette technologie moderne. En effet, comment se résoudre à faire un choix définitif, à n'élire qu'un seul individu avec lequel passer sa vie, lorsque le spectre de l'âme-sœur potentielle est toujours là à nous hanter? La décision est trop lourde de conséquences. Il faut vite mettre fin aux relations naissantes avant qu'elles ne deviennent trop sérieuses.

Une dynamique très similaire s'applique aujourd'hui à la carrière. Les millénariaux, génération qui constitue actuellement le plus large segment de la population active, se considèrent comme des « job hoppers<sup>24</sup> » : des gens qui sautent rapidement d'un emploi à l'autre. Dans un mémoire de maîtrise intitulé *Do what you love or love what you do? The perception of Millennials on work meaning and engagement*, les personnes de la génération Y interrogées se décrivaient comme des gens facilement sujets à l'ennui, impulsifs et constamment à la recherche d'une stimulation nouvelle<sup>25</sup>. L'un des participants a même émis la remarque suivante pour justifier cet état d'esprit : « You are constantly exposed to what else is possible<sup>26</sup>. »

\*

Le paradoxe du choix s'applique désormais à presque toutes les facettes de nos vies d'Occidentaux. Mais la situation présente, avec la pandémie mondiale clouant au sol les avions et retranchant beaucoup d'options pour bien des gens, nous offre une vitrine tout à fait unique sur cette question. Le contexte actuel impose l'immobilité. Il est assez évident que la fuite géographique est difficilement réalisable en ce moment, mais

---

<sup>24</sup> Evelien Rottink, *Do what you love or love what you do? The perception of Millennials on work meaning and engagement* (Mémoire de maîtrise), Enschede, University of Twente, 2017, p. 21.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 20.

Traduction : « On est constamment exposé aux autres possibilités. »

d'autres formes de fuite le sont également. Dans les circonstances du confinement où chaque ménage est refermé sur lui-même, il est plus délicat d'orchestrer une rupture amoureuse en allant se réfugier chez un ami, ou encore d'envisager un changement de boulot quand les entreprises ferment massivement leurs postes plutôt que d'en ouvrir. Lorsque la possibilité de fuir nous est subitement retirée, qu'advient-il?

\*

À ce sujet, je ne peux m'empêcher de noter la position de Nancy Huston, qui s'est exprimée dans un article publié dans *Le Devoir*. Pour l'écrivaine, la fuite dans un moment comme celui que nous vivons est une entrave à la créativité. C'est un constat qui la frappe alors qu'ayant décidé de passer le confinement chez un ami en Suisse plutôt que chez elle à Paris, brutalement, en elle, l'écriture se tait. Huston a ainsi fait cette découverte :

[S]ans le vouloir, sans le prévoir, en [...] changeant de pays, en me mettant hors-sol, je m'étais éjectée de l'écriture. Car si l'écriture se fait dans la solitude, elle ne se fait pas dans le vide. Comme toute forme de création, elle est enracinée. Elle ne jaillit pas d'un esprit nomade, hors famille, hors ethnie, libre de toute attache, dégagée de la gangue de l'histoire. [...] Désormais, je ne peux plus rejoindre ma « vraie vie » qu'en voiture, or je n'ai pas de voiture. Et, stupéfaite, je découvre que, même quand je suis en déplacement — que ce soit au bout du monde ou dans mon pays natal —, *c'est en France que j'écris*<sup>27</sup>.

Ici, Nancy Huston ne répond pas directement à ma question, puisqu'elle a trouvé le moyen de fuir malgré le confinement imposé. Mais son point de vue est intéressant en ce sens qu'il suppose que l'inspiration créatrice a un lien avec nos racines, nos ancrages. Pour elle, comme elle l'affirme plus loin dans ce même texte, Paris est la ville qui a fait d'elle l'autrice qu'elle est. C'est en communiant avec cette ville qu'elle

---

<sup>27</sup> Nancy Huston, « La pensée en berne », *Le Devoir*, 4 avril 2020, <https://www.ledevoir.com/opinion/idees/576402/la-pensee-en-berne>.

sent l'inspiration et les voix de ses personnages s'élever en elle. Même dans un Paris confiné, elle réalise que ce n'est qu'en étant « au chevet » de la Ville lumière qu'elle pourrait continuer de créer.

La fuite, pour elle, ne serait donc pas génératrice d'écriture. C'est plutôt en étant plongée dans la « vraie vie » qu'elle trouve quelque chose à dire.

Mais au fait, qu'est-ce donc que la vraie vie?

## LA VRAIE VIE

*comment on fait pour s'évader  
quand on est déjà à l'autre bout du monde*<sup>28</sup>  
— Virginie DeChamplain

Quand j'étais petite et que ma famille et moi revenions de voyage, mes parents disaient souvent, en défaisant les bagages et en remplissant la machine à laver de nos maillots et serviettes sales, « bon, c'est le retour à la vraie vie ». Dans le langage courant, j'ai l'impression que cette vraie vie est donc celle du quotidien, des tâches routinières et du domicile fixe. Cette vraie vie a une connotation un peu triste, résignée, qui s'oppose à l'aventure et à l'imprévu. C'est aussi le sens que la narratrice du roman *Les falaises* de Virginie DeChamplain donne à l'expression, lorsqu'elle émet l'idée de rester en Gaspésie plutôt que de rentrer chez elle, comme prévu, à Montréal :

Je me dis que je pourrais rester jusqu'à l'été, m'accoter au comptoir de Chloé, fredonner du Francis Cabrel dans le salon qui résonne, ouvrir les fenêtres pour tuer l'écho, chasser les fantômes. Jusqu'à l'année prochaine, m'échapper en restant là. Je pourrais. Ce serait plus facile que la vraie vie<sup>29</sup>.

\*

Dans son essai *La vraie vie est ici : Voyager encore?*, Rodolphe Christin émet l'hypothèse qu'aujourd'hui, « plus aucune fuite n'est possible[, qu'i]l n'y a plus d'échappatoire culturelle et géographique[, parce que l']Homme industriel est partout<sup>30</sup>. »

---

<sup>28</sup> Virginie DeChamplain, *Les falaises*, Chicoutimi, La Peuplade, 2020, p. 51.

<sup>29</sup> *Ibid.*, pp. 74-75.

<sup>30</sup> Rodolphe Christin, *La vraie vie est ici : Voyager encore?*, Montréal, Éditions Écosociété, 2020, p. 11.

« À présent l'Occidental qui se déplace retrouve ses traces – du moins celles de ses semblables – y compris lorsqu'il souhaiterait précisément les oublier et ne rencontrer qu'un monde inédit<sup>31</sup>. » À ses yeux, donc, la fuite géographique est de plus en plus vaine, puisqu'elle ne permet plus d'assouvir l'envie d'exotisme et le désir de s'immerger dans une vie différente qui motive les voyageurs. L'auteur déplore ce côté frénétique et insatiable qu'ont les globe-trotters nouveau genre, qui sont nombreux à être guidés par les « aventures » de ceux qu'on appelle les influenceurs :

[Ce sont] les « héros » d'une quête perdue d'avance, banale et insensée à force de toujours chercher l'ailleurs. À la manière de drogués des latitudes, ils filent à toute vitesse, toujours en quête de « quelque chose » d'autre, de plus en plus difficile à trouver et à atteindre, loin, toujours plus loin. Quoi? Où? L'altérité radicale, fondamentalement, est à présent une destination inatteignable. Elle l'est même de plus en plus, depuis que les technologies et l'aménagement du Monde s'empressent de liquider ce qu'il y a de grand en lui<sup>32</sup>.

Christin réhabilite en quelque sorte la vraie vie, y trouve du positif. Il soutient que le côté exotique de l'ailleurs n'existe plus, et définit cet exotisme par « ce qui échappe au connu, au déjà vécu<sup>33</sup>. » Toutefois, le désir d'évasion n'est pas nécessairement synonyme d'une recherche d'exotisme – je trouve qu'à cet égard, Christin prête les mêmes intentions à tous les voyageurs, alors que certains n'ont d'autre envie que de ne plus se trouver là où ils étaient, peu importe où les mènera leur fuite. De fuir l'ennui, peut-être, comme Raphaëlle dans *La trajectoire des confettis*. Ce que je trouve intéressant, toutefois, c'est ce qu'il propose pour pallier cette soi-disant impossibilité de fuir. Selon l'auteur, qui s'inspire en partie de la philosophie de Thoreau, une « évasion de proximité » est possible : « [a]près tout, l'ailleurs commence où je ne suis pas, c'est-à-dire à la pointe de ma chaussure<sup>34</sup> », défend-t-il.

---

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 40

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 39

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 27

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 34

Son argumentaire nous mène à imaginer d'autres formes d'ailleurs, d'autres formes de fuites. Aller ailleurs, cela peut vouloir dire s'évader sur un plan symbolique plutôt que physique. Fuir tout en demeurant dans la vraie vie. C'est également ce à quoi me fait penser cette citation de Nicolas Bouvier, que Christin place en exergue de l'un de ses chapitres :

[P]our moi quand l'écriture approche de ce qu'elle devrait être, elle ressemble comme une sœur au voyage, parce que, comme lui, elle est un exercice de disparition. Elle n'est certes pas une affirmation de la personnalité mais, au contraire, sa dilution consentie au profit d'une réalité qu'il faut rejoindre : faire si bien un avec les choses qu'on puisse ensuite prétendre parler en leur nom<sup>35</sup>.

L'écriture permet de s'évader, de disparaître pour faire naître autrui. Pour Nancy Huston, l'écriture tire sa source dans la vraie vie. Mais paradoxalement, peut-être permet-elle aussi de la fuir, cette vraie vie au sens du quotidien, de la banalité et de la sédentarité. La création littéraire offrirait-elle la chance d'assouvir une envie de fuite? voire de prendre la fuite en minimisant les répercussions négatives de cette évasion sur les autres?

---

<sup>35</sup> Nicolas Bouvier cité dans Rodolphe Christin, *La vraie vie est ici : Voyager encore?*, Montréal, Éditions Écosociété, 2020, p. 106

## ÉCRIRE, S'ABANDONNER

Plus j'y songe, et plus j'y vois du vrai : la création d'un personnage de fiction permet de s'évader de sa propre vie. Pour écrire un personnage qui sonne juste, je dois me plonger à l'intérieur de lui. Pour ce faire, je cesse de penser comme la femme trentenaire blanche que je suis. Un exercice de disparition. Je me tais pour essayer de libérer la place nécessaire à l'émergence d'une voix qui n'est pas la mienne. Et je tente de l'écouter. Paradoxalement, c'est souvent en adoptant une posture mentale plus passive – fuyante, ai-je envie de dire – que cela fonctionne. En essayant trop fort, la plupart du temps, j'échoue dans ma tentative de donner une voix crédible à mes personnages. Dans *Figures de l'abandon*, René Lapierre abonde dans le même sens : « [é]crire c'est aller à côté, en travers ; au bout du compte écrire ne résulte pas d'une décision mais d'un délaissement, d'une ouverture qui touche en premier lieu le moi, l'identité, le nom<sup>36</sup>. » Cet abandon de sa propre identité dont parle Lapierre trouve des résonances chez Bakhtine, qui avait écrit avant lui que « l'auteur premier se fait muet. La recherche du mot personnel, c'est en fait la recherche du mot non personnel, du mot qui est plus grand que soi, une aspiration à fuir ses propres mots à l'aide desquels on ne sait rien dire de substantiel<sup>37</sup>. »

Subtile manœuvre, donc, qu'est ce déplacement de côté, ce délaissement du soi. Cette fuite, celle de « ses propres mots », n'est pas aussi facile à opérer que de prendre ses jambes à son cou. S'abandonner par le biais de la création littéraire nécessite un apprentissage, probablement un peu différent pour chaque auteur. Il n'existe aucun manuel d'instructions. Développer la capacité de sentir un personnage palpiter en soi, comme s'il était bien réel, ne s'est pas fait du jour au lendemain dans mon cas. Et je n'y arrive pas chaque fois que j'entreprends un nouveau projet d'écriture, au contraire.

---

<sup>36</sup> René Lapierre, *Figures de l'abandon*, Montréal, Les Herbes rouges, 2002, p. 13.

<sup>37</sup> Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1984, p. 368-370.

Pratiquer cette forme d'évasion n'est pas facile, mais elle comporte une différence majeure par rapport aux diverses facettes de la fuite que j'ai décrites au début de cet essai et qui sont aujourd'hui répandues dans la société occidentale. Toutes ces fuites m'apparaissent en quelque sorte comme des trahisons, cavales fondées sur un besoin purement égoïste d'en finir avec une réalité immédiate, souvent blessantes pour les autres. La création littéraire, vue comme fuite, est une fuite hors de soi et *vers l'altérité*. Je la conçois comme un exercice développant non pas l'introversion, mais à l'inverse, l'empathie. Dans son livre *Dans la peau de Gisela : politique et création littéraire*, l'auteur David Grossman défend lui aussi cette position. Pour lui, l'acte d'écrire de la fiction permet de mieux comprendre les autres, de voir la vie à travers des yeux différents, de saisir multiples perspectives. De s'évader de sa réalité, certes, mais ce faisant, d'améliorer sa capacité à comprendre celle d'autrui :

Pour moi, l'écriture est, entre autres choses, un acte de protestation, de résistance, voire de *révolte* contre cette peur [des autres]. Contre la tentation de se retrancher à l'intérieur de soi, d'ériger une barrière presque imperceptible, amicale, courtoise, mais remarquablement efficace, entre les autres et soi, et pour finir, entre soi et soi<sup>38</sup>.

Fuir sa vie en en créant d'autres, et ainsi devenir plus empathique? Ça semble être un bel effet collatéral de l'écriture de fiction. Suzanne Keen, dans *Empathy and the Novel*, souligne elle aussi que cette capacité mentale qu'a l'écrivain de se mettre à la place de son prochain se développe tranquillement au fil des années de pratique :

Qualities of empathetic responsiveness and imaginative role taking may be cultivated most assiduously by novelists as a matter of craft, and they may indeed experience "real-life" improvements in their abilities to feel with others as a result of their long practice with imagined beings<sup>39</sup>.

<sup>38</sup> David Grossman, *Dans la peau de Gisela : politique et création littéraire*, Paris, Seuil, 2008, p. 80.

<sup>39</sup> Suzanne Keen, *Empathy and the Novel*, New York, Oxford University Press, 2007, p. 125.

Traduction : *Les capacités de réactivité empathique et de jeux de rôles créatifs sont parfois cultivées plus assidûment par les romanciers dans le cadre de leur métier, et ceux-ci peuvent constater des*

Si Keen fait cette observation au sujet des auteurs de romans en particulier, je crois sincèrement qu'on peut l'élargir à tous ceux qui pratiquent la création littéraire. Le roman est depuis longtemps considéré comme le genre littéraire par excellence, comme si sa monumentalité et sa longueur lui octroyaient une valeur supplémentaire. Pourtant, d'autres genres requièrent eux aussi d'imaginer sans cesse de nouveaux contextes, une nouvelle voix narrative, de nouveaux enjeux. N'est-ce pas là la manifestation d'une créativité et d'une curiosité pour l'altérité tout aussi marquées? La courte nouvelle est le genre que j'exploite actuellement dans mon projet d'écriture. Chaque histoire du recueil sur lequel je travaille met en scène des personnages différents aux parcours singuliers. Ma pratique de nouvelliste me permet de développer ma capacité d'empathie, mais peut-être plus que le roman encore, elle me permet aussi de fuir. Fuir l'ennui. Fuir la répétition du même. Fuir l'engagement à long terme. Fuir les cadres trop restrictifs. Voler d'un univers à l'autre.

Certains théoriciens ont d'ailleurs souligné le caractère indéfinissable de la nouvelle, comme si ce genre refusait d'être balisé. Dans *Nouvelle française contemporaine et théorie du genre*, Pham Thi That rapporte les définitions proposées par plusieurs dictionnaires littéraires, dont il démontre les apories. En effet, les critères suggérés par ces ouvrages pour expliquer ce qu'est une nouvelle sont contredits par les faits, surtout lorsqu'on tente de les appliquer aux nouvelles contemporaines. L'auteur conclut que

le caractère « fuyant » de la nouvelle rend instables les notions théoriques et les commentaires dans des dictionnaires et des ouvrages de vulgarisation. Cette réalité a été déjà soulignée par Daniel Grojnowski : « En même temps qu'est perçue l'existence de genre, apparaît la difficulté d'en discerner les traits qui lui seraient spécifiques. Car la nouvelle ressort à des espèces extrêmement variées qui l'empêchent de se conformer à une formule [...]»<sup>40</sup>.

---

*améliorations « réelles » dans leur habileté à ressentir les émotions des autres grâce à leur longue pratique avec des êtres imaginaires.*

<sup>40</sup> Pham Thi That, *Nouvelle française contemporaine et théorie du genre*, dans Synergie : Pays riverains du Mékong n° 1, 2010, p. 19.

Ainsi donc, le genre de la nouvelle lui-même serait *fuyant*, et cette définition me rappelle ce que je disais plus tôt des comportements de fuite qui m'intéressent chez les humains : une envie irrépressible d'échapper au contrôle ou à une vie trop bien encadrée.

Dans ce même article, l'auteur cite aussi Georges Kalebka, qui prétend que

[l]a nouvelle est bonne pour son géniteur qui peut n'en faire qu'à sa tête. À tel point que s'il en a l'envie, la fantaisie, la pulsion, il peut, au sein de la nouvelle, tordre le cou à l'écriture, saccager la logique, se dépatouiller des contraintes - inventer. *Inventer* » (Pujade-Renaud et Zimmermann, 1993 :190). La nouvelle devient alors *un espace de jeu* où l'écrivain peut s'exprimer en toute liberté<sup>41</sup>.

Tout compte fait, la nouvelle est peut-être le meilleur genre littéraire à exploiter pour les fuyards qui acceptent mal la contrainte.

---

<sup>41</sup> Georges Kalebka cité dans Pham Thi That, *Nouvelle française contemporaine et théorie du genre*, dans Synergie : Pays riverains du Mékong n° 1, 2010, p. 31.

## MES IDYLLES

Raymond Carver a déjà dit, à propos de la pratique d'écriture de nouvelles : « [Tchekhov] s'ennuyait assez facilement. Il appréciait les débuts et les fins. C'est aussi ce que je ressens. Je n'arrive pas à m'imaginer travaillant trois années à un roman [...]»<sup>42</sup>. » Je peux tracer un parallèle entre l'attitude de ces deux auteurs face à l'écriture et des comportements que je décrivais plus tôt dans cet essai. L'impression d'étouffer dans une situation qui pousse à bouger vite, à se déplacer vers autre chose, à larguer l'objet que l'on aimait hier pour se dévouer à celui d'aujourd'hui. Se tourner vers l'écriture de fictions brèves peut répondre à un besoin de fuir l'engagement, la lassitude ou l'adversité. C'est en grande partie ce qui explique ma décision de composer des nouvelles. L'idée d'écrire un roman m'interpelle, c'est vrai : j'en suis une lectrice vorace, et les grosses briques ne me rebutent pas, loin de là. Toutefois, l'investissement qu'implique cette lecture, si je le compare à celui qui va de pair avec l'écriture d'un roman, n'a absolument rien à voir. Créer un roman – et en toute franchise, je l'ai déjà tenté – m'apparaît comme un effort trop prenant lorsqu'on ne cherche pas d'engagement à long terme. Sans compter l'ennui qui menace toujours de poindre. C'est un écueil auquel je me suis heurtée chaque fois que j'ai essayé de m'embarquer dans l'aventure romanesque. Au début, il y a cette période de franche excitation durant laquelle les personnages prennent forme et vie dans ma tête et où je m'entichais d'eux, littéralement comme si j'étais en lune de miel avec un nouvel amant. Puis, le vrai travail commence. Et trop rapidement, je me lasse. Je n'arrive plus à retrouver ces sentiments amoureux qui m'habitaient dans les débuts. Bien vite, j'ai de nouvelles idées qui me semblent avoir plus de potentiel et j'ai tôt fait de larguer le grand roman qui me donnait des frissons il y a quelques semaines à peine.

---

<sup>42</sup> Robert Pope et Lisa McElhinny, « Carver speaking » (printemps 1982), *Conversations with Raymond Carver*, Jackson, University Press of Mississippi, 1990, p. 12-13.

Pour le dire avec André Carpentier, je me suis fait cet aveu : j'aime « commencer et finir souvent ». Dans son essai *Ruptures : genres de la nouvelle et du fantastique*, l'auteur intitule ainsi son premier chapitre. Il emprunte lui-même la formule à Roland Barthes, dont il place cette citation en exergue : « [J]e mettrais au dossier ce qu'est le fragment pour moi : c'est un morceau de langage dans lequel, par lequel, ou à travers lequel il y a une jouissance à commencer et à finir<sup>43</sup>. » Pour Carpentier, la nouvelle elle-même est fragment. Il le suggérait déjà dans une publication antérieure. « Écrire des nouvelles, c'est [...] écrire par fragments ; c'est s'opposer au continu. Une manière donne toujours son congé aux manières précédentes<sup>44</sup> », écrivait-il vingt ans avant la parution de *Ruptures*.

Cette vision de la nouvelle comme fragment source de jouissance est tout à fait reliée, me semble-t-il, aux formes de fuites que j'explore depuis le début de cet essai. C'est ce « fantasme de discontinuité<sup>45</sup> », cette « névrose de diversité<sup>46</sup> », pour reprendre encore des mots de Carpentier, qui motive autant mon désir d'écrire des nouvelles que celui de quitter mon emploi demain sans préavis pour aller me balader en Australie.

Pour le nouvelliste Gaëtan Brulotte, la nouvelle porte la marque de sa fin imminente dès son ouverture, et c'est ce qui fait d'elle une promesse de plaisir – le plaisir d'arriver rapidement au climax du récit (pour ensuite pouvoir embarquer sans plus attendre dans un nouveau manège) :

En tant que genre à fort degré performatif, la nouvelle abuse, comme Don Juan, de l'institution de la promesse. Elle s'élabore telle un dispositif de séduction. À l'instar de la promesse donjuanesque, elle est liée à un temps d'urgence. Elle est fuite en avant, vers sa fin. Elle est tout entière constituée

---

<sup>43</sup> Roland Barthes cité dans André Carpentier, *Ruptures : genres de la nouvelle et du fantastique*, Montréal, Le Quartanier, Collection Erres Essais, 2007, p. 15.

<sup>44</sup> André Carpentier, « Réflexions sur la nouvelle », Québec français, n° 66, mai 1987, p. 38.

<sup>45</sup> André Carpentier, *Ruptures : genres de la nouvelle et du fantastique*, Montréal, Le Quartanier, Collection Erres Essais, 2007, p. 19.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 19.

dans sa forme classique, mais aussi dans sa forme contemporaine quoi qu'on en dise, par l'acte d'anticiper, par l'acte de conclure, par la jouissance assurée, par l'accomplissement rapide de la promesse qui a été programmée dès le départ, c'est-à-dire par la satisfaction immédiate du désir créé. Promesse d'un texte ramassé, promesse d'acmés rapprochées, promesse d'une fin imminente qui donne son sens au récit, promesse de fournir le constatif du performatif<sup>47</sup>.

Si, pour Brulotte, la lecture d'une nouvelle est jouissive par la garantie qu'elle nous offre d'en arriver rapidement à son apothéose, il est pour moi évident qu'on puisse dire la même chose de son écriture. La création d'une nouvelle opère un mouvement de fuite vers l'avant, elle déboule vers sa chute. Mais si on pousse encore la réflexion, peut-on observer un autre élan de fuite dans l'écriture de nouvelles? Une fuite qui, peut-être, irait dans d'autres directions?

Lorsqu'on fuit, on cherche normalement à échapper à une forme de contrôle. Peut-être puis-je amener cette logique plus loin et, en tant qu'auteurice de nouvelles, tenter d'échapper à mon *propre* contrôle; peut-être puis-je activement chercher à me laisser surprendre par ce qui émergera en cours d'écriture.

---

<sup>47</sup> Gaëtan Brulotte dans « La nouvelle de langue française aux frontières des autres genres, du Moyen-âge à nos jours », *Actes du colloque de Louvain-la-Neuve*, vol. 2, 1997, p. 538.

## L'ÉCRITURE FUYANTE : MODE D'EMPLOI

*i get so lost  
in where i want to go  
i forget that the place i'm in  
is already quite magical<sup>48</sup>*  
— Rupi Kaur

Il m'arrive de perdre de vue pourquoi je fais ça. Écrire. Déployer à l'infini des efforts qui me semblent vains, tenter de composer des phrases brillantes sans y arriver. Alors j'enfile des gants de jardinage et je sors dans la ruelle verte. J'arrache les mauvaises herbes qui ont poussé près du caniveau, leurs racines ayant trouvé adéquat comme lieu de vie le mince interstice rempli de terre meuble qui l'encercle. Les pousses s'arrachent facilement, résistent juste assez pour que le geste soit satisfaisant. Je forme une pile nette avec ces plantes indésirables, le tas devient beaucoup plus volumineux que je l'avais anticipé. Une phrase se forme dans ma tête : « Il m'arrive de perdre de vue pourquoi je fais ça. »

\*

Je pense à Ruth Stone. Dans *Big Magic*, l'autrice Elizabeth Gilbert rapporte l'expérience de cette poétesse qui « entendait » parfois les poèmes venir à elle alors qu'elle travaillait au champ.

Whenever this happened, she knew exactly what she had to do next: She would “run like hell” toward the house, trying to stay ahead of the poem,

---

<sup>48</sup> Rupi Kaur, *Home Body*, Toronto, Simon and Schuster Canada, 2020, p. 108.

Traduction : *Je me perds tellement / Dans ma destination / Que j'oublie que l'endroit où je me trouve / Est déjà plutôt magique*

hoping to get a piece of paper and a pencil fast enough to catch it. That way, when the poem reached her and passed through her, she would be able to grab it and take dictation, letting the words pour forth onto the page<sup>49</sup>.

Il y a quelque chose à retenir de cette anecdote. Pour moi, c'est une version exagérée de ce que je ressens quand l'écriture est à son meilleur : alors que je suis n'importe où sauf attablée devant mon ordinateur dans le but d'écrire, une idée se présente à moi, claire et articulée, me donnant une direction précise pour une prochaine nouvelle. Ces instants volatils me procurent à la fois une euphorie et une paix d'esprit. Mais je ne me suis jamais arrêtée pour tenter d'en comprendre la mécanique, pour tracer les contours de ces moments si élusifs.

J'essaierai donc de cerner cette disposition mentale qui peut être fertile à ma pratique d'écriture de fictions brèves. J'ai envie d'appeler cela « l'écriture fuyante » pour plusieurs raisons. D'un côté, cela correspond pour moi à une forme de fuite : toute ma vie, on m'a appris que la rigueur et l'assiduité étaient les piliers de la réussite. Pourtant, je ne constate pas vraiment leur efficacité dans ma pratique d'écriture et j'ai envie de fuir ces principes communément acceptés.

De l'autre, cette façon d'écrire est en soi fuyante parce qu'elle ne peut être provoquée de manière certaine : j'aimerais la définir clairement pour ensuite la maîtriser, mais ça me semble aller à l'encontre de sa nature. Dans les prochaines lignes, je tenterai donc simplement d'écrire ce qui peut la stimuler d'après mon expérience.

\*

---

<sup>49</sup> Elizabeth Gilbert, *Big Magic*, New York, Bloomsbury, 2015, p. 64.

Traduction : *Chaque fois que cela se produisait, elle savait exactement ce qu'elle devait faire ensuite : elle courait à toute vitesse vers la maison, tentant de rester au-devant du poème et espérant trouver une feuille de papier et un crayon assez vite pour l'attraper. Ainsi, lorsque le poème l'atteignait et la traversait, elle pouvait s'en emparer et l'écrire, laissant les mots se déverser sur la page.*

*Consignes à moi-même pour pratiquer l'écriture fuyante.*

### **1. Cultiver l'ennui.**

Je vis dans une société qui valorise la productivité plus que tout. Je crois aujourd'hui sincèrement que cette manière de vivre est un piège à plusieurs égards. Ce monde de productivité qui quantifie tout ne laisse pas de place à l'imprévu. Surtout, il épuise toutes nos énergies sur des tâches mesurables – au point de mesurer même ce qui devrait correspondre à des moments de détente, comme le sport ou le sommeil. L'idée même de s'ennuyer est complètement invraisemblable, puisque nous remplissons nos vies de A à Z pour avoir du succès. La notion de succès me semble maintenant beaucoup moins claire que ce que j'en concevais à vingt ans, une conception qui m'avait été refilée lors de mon éducation. À mes trente ans, j'ai rédigé un texte sur l'anxiété de performance que me causait tous ces tops « *30 under 30* », très populaires dans l'industrie publicitaire qui est la mienne. En voici un extrait :

Mon esprit était gangrené d'une formule erronée qui allait comme suit : productivité = performance = succès. Pour se sentir productive, tout doit aller vite, chaque journée doit voir son lot d'éléments rayés de la *to do list*, sans quoi c'est une journée gâchée, perdue. Pour ce faire, les points de la liste doivent être brefs et les livrables, facilement identifiables. On ne peut pas se permettre d'errer, de se questionner, de rédiger des fragments exploratoires ou de lire des textes qui ne mèneront peut-être à rien, d'entreprendre un projet de longue haleine qui pourrait ne pas aboutir. C'est un trop gros risque à prendre. Il faut rendre son temps productif pour être performante et éventuellement, avoir du succès.

Je me suis donc contentée durant toutes ces années de tâches simples et rapides, qui me procuraient un sentiment d'accomplissement à très court terme. Mais voilà, 30 ans arrivent et quand je me retourne, prête à être fière de moi, tout ce que je vois est une constellation de petits crochets appliqués à des microachèvements complètement vains : remplir un tableau Excel de facturation. Adapter des noms de produits de beauté pour

une collection qui a été retirée des tablettes après une saison. Traduire des tweets (comble de l'éphémère). Rédiger le texte d'une pub qui a été en ondes deux semaines à l'automne 2013. Monter un PowerPoint vraiment *sharp* pour une présentation client qui n'aura duré qu'une heure. Tous ces livrables, quand je me retourne pour voir leur effet cumulatif, ne me laissent qu'un grand sentiment de vide. Des cendres pâlottes que le vent a déjà dispersées.

Le problème est que l'on ne se donne pas droit à l'ennui. L'ennui est un facteur déterminant à la création, à l'écriture, et particulièrement à l'écriture fuyante. Lorsqu'on écrit sans plan, on s'adonne à une activité qui va complètement à l'encontre du système de la productivité. Non seulement doit-on laisser de la place aux idées pour naître, ce qui est nécessaire à toute création, mais le refus de les organiser nécessite encore plus d'espace pour qu'elles s'organisent d'elles-mêmes. Je tire cette conclusion d'observations faites en vacances. Les rares semaines d'une année où je m'éloigne de mon ordinateur sont bien souvent les plus riches en idéation. Marcher, regarder le ciel, dessiner ou encore rester étendue, immobile : les activités qui occupaient ma petite enfance sont celles qui stimulent aujourd'hui le plus mon imagination. Logique, quand je repense à la quantité d'œuvres en tout genre que je créais à l'âge de trois, quatre ans. Le meilleur survient lorsque l'ennui est réel – c'est-à-dire lorsque cette relaxation de l'esprit commence à me paraître trop longue et que ma tendance à m'occuper coûte que coûte me démange.

## **2. Me laisser distraire.**

Cette deuxième consigne est dans le même ordre d'idées que la première. Les pharmaceutiques font depuis déjà longtemps leurs choux gras de notre obsession à demeurer concentrés durant de longues heures. À l'ère actuelle, il est normal de se voir prescrire Ritalin, Concerta ou Adderall pour vaincre l'ennemie jurée de la productivité : la distraction. Je propose donc de

réhabiliter, d’embrasser cette distraction pour voir ce qu’elle peut apporter de riche au processus créateur.

André Carpentier a beaucoup écrit sur la figure du flâneur, dans laquelle il se reconnaît lui-même. Celui qu’il nomme aussi « déambulateur urbain<sup>50</sup> » ou « dériveur à plume<sup>51</sup> » est d’abord un écrivain qui marche dans la ville. Mais plus que son action, c’est sa disposition d’esprit qui m’intéresse : « j’aime parler d’une dérive, et du dériveur comme de celui qui s’abandonne à un mouvement spontané, qui lâche prise<sup>52</sup> », dit Carpentier. Je pense que cette dérive, ce lâcher-prise, permet d’être sensible à des choses autrement imperceptibles, et ce, sans vraiment d’effort – en agissant à l’inverse de ce qui nous est enseigné, soit le contrôle et la concentration à tout prix. Pour Carpentier, c’est « une attention flottante, plus proche de la distraction que de la vigilance, qui, sans les déliter, écarte en partie les conventions sociales, en tout cas rompt avec les généralisations commodes du quotidien et ainsi procure un lien plus intime avec l’événement du peu<sup>53</sup>. » En adoptant cette démarche, on fuit le joug de la concentration obligatoire et on se libère de contraintes qui nous oppriment. Ce faisant, on prête attention à l’infime, on laisse mijoter certaines choses, on fait un pas de côté qui laisse de l’espace à des idées en gestation pour les voir naître plus tard.

---

<sup>50</sup> André Carpentier et Alexis L’Allier (ed.), *Les écrivains déambulateurs: Poètes et déambulateurs de l’espace urbain*, Cahier Figura, 2004, p. 45.

<sup>51</sup> *Ibid*, p. 45.

<sup>52</sup> *Ibid*, p. 47.

<sup>53</sup> André Carpentier, « Être auprès des choses. L’écrivain flâneur tel qu’engagé dans la quotidienneté », dans Sandrine Joseph, dir., *Révéler l’habituel. La banalité dans le récit littéraire contemporain*, Montréal, Paragraphes, PUM, vol. 28, 2009, p. 23.

### 3. Être patiente.

En parallèle, je ne peux pas forcer la production de mon écriture sous peine d'en voir la qualité diminuer. Je ne dois pas être pressée ni me laisser bousculer dans mes projets par cette vénération ambiante de la productivité. Être pressée de publier (disons, pour apparaître dans un top « *30 under 30* ») serait une erreur. Quelques-uns des meilleurs écrivains que je connaisse ont publié leur premier livre à un certain âge, comme Kim Thúy qui avait plus de quarante ans à la parution de *Ru*.

Je veux me donner le temps d'errer. Surtout, cesser de croire que j'ai quelque chose à prouver en mettant rapidement une œuvre au monde. Ce serait probablement la meilleure façon de ne pas y arriver, de toute façon. Et si dans mes errances je me perds et que rien n'aboutit, j'envisage d'y prendre plaisir, de trouver l'accomplissement dans le voyage plutôt que la destination. Je sais maintenant, à force de contempler le sujet de la fuite, qu'il est bien rare de trouver la satisfaction qu'on cherche une fois à destination. « Se perdre est le seul endroit où il vaille vraiment la peine d'aller<sup>54</sup> », a écrit Tiziano Scarpa, un autre écrivain flâneur. J'espère très fort que c'est vrai.

### 4. Tromper mon amant.

Bien sûr, la lecture est la source de l'écriture. Mais parfois mes yeux n'en peuvent plus des petits caractères, et mon cerveau crie pour une autre sorte de nourriture. Je pourrais alors m'astreindre à continuer mes lectures avec discipline et détermination. Mais je peux également choisir une voie plus paresseuse de me gorger d'idées, qui ne sera pas moins fructueuse à mon avis. Ainsi, dans mon approche d'écriture fuyante, je me donne le droit d'ouvrir

---

<sup>54</sup> Tiziano Scarpa, *Venise est un poisson*, Paris, Christian Bourgois, 2002, p. 13.

Netflix si aujourd'hui, la brique que je suis en train de déchiffrer ne me dit rien. Je peux choisir d'écouter le dernier album de FKA Twigs en regardant le plafond de ma chambre plutôt que d'entamer mon quatrième roman du mois. Les sources d'inspiration peuvent venir de bien ailleurs que la littérature, et je ne suis certes pas la seule à le penser. Dans son Masterclass, l'auteur Neil Gaiman nous fait remarquer que lorsqu'interrogé sur nos influences en tant qu'artiste, on ne nomme généralement que ceux qui s'inscrivent dans le même domaine artistique que soi. Mais c'est omettre une part significative de ce qui génère en nous les idées. Gaiman donne l'exemple de Lou Reed, un musicien, qui a fortement influencé sa manière d'écrire malgré que son art s'inscrive dans un autre champ :

Your influences are not necessarily the things that you think they are. Your influences are all sorts of things. And some of them are going to take you by surprise. But the most important thing that you can do is open yourself to everything<sup>55</sup>.

## 5. M'ouvrir aux formes finales possibles.

Quand j'étais adolescente, étudiante au collège Saint-Hilaire, notre professeure d'arts plastiques avait l'habitude de nous emmener dans la forêt chaque automne pour y créer une œuvre éphémère. Avant d'arriver, nous n'avions aucune idée de ce que le terrain nous réserverait. Il était tout à fait inutile de penser à la forme finale qu'aurait notre composition avant d'être sur les lieux et dans le feu de l'action, puisque les pierres, les feuilles, les branches et les motifs du lichen trouvés sur place seraient les éléments fondateurs du projet.

---

<sup>55</sup> Neil Gaiman, *The Art of Storytelling*, « Chapter 3: Sources of Inspiration », Masterclass (ressource vidéo), consulté le 29 janvier 2021.

Traduction : *Vos influences ne sont pas nécessairement les choses que vous pensez qu'elles sont. Vos influences sont toutes sortes de choses. Et certaines d'entre elles vont vous prendre par surprise. Mais la chose la plus importante que vous puissiez faire est de vous ouvrir à tout.*

L'œuvre, donc, tirait sa beauté de l'amalgame improbable des morceaux trouvés sur place et jugés intéressants à ce moment-là. On commençait cette journée sans idée préconçue sur la forme de ce qu'on créerait, et les résultats étaient souvent agréables, mais surtout, toujours surprenants. J'aime penser la création littéraire de cette manière : une quête fascinante de morceaux hétérogènes qu'on rapaille. « L'écriture c'est l'inconnu », nous dit Marguerite Duras. Elle poursuit :

Avant d'écrire on ne sait rien de ce qu'on va écrire. Et en toute lucidité.

C'est l'inconnu de soi, de sa tête, de son corps. Ce n'est même pas une réflexion, écrire, c'est une sorte de faculté qu'on a à côté de sa personne, parallèlement à elle-même, d'une autre personne qui apparaît et qui avance, invisible, douée de pensée, de colère, et qui quelquefois, de son propre fait, est en danger d'en perdre la vie.

Si on savait quelque chose de ce qu'on va écrire, avant de le faire, avant d'écrire, on n'écrirait jamais. Ce ne serait pas la peine<sup>56</sup>.

Découvrir cette forme finale, pouvoir s'émerveiller de ce qu'on n'avait pas pu anticiper : ça, ça en vaut la peine. Voyons donc ce que l'écriture fuyante peut justement apporter comme effets formels dans le texte.

---

<sup>56</sup> Marguerite Duras, *Écrire*, Paris, Gallimard, 1993, pp. 52-53.

## L'ÉCRITURE FUYANTE : CONSÉQUENCES

J'ai parlé tout au long de cet essai de l'écriture de nouvelles, qui est la pratique créative qui m'occupe par les temps qui courent. Comme je l'ai expliqué précédemment, le choix de la nouvelle me permet de me dégager des exigences du roman. Mais je pourrais tout aussi bien me tourner vers l'écriture de courts poèmes en prose, ou encore de microfictions. L'important pour pratiquer l'écriture fuyante est surtout de ne pas viser un compte de mots précis. Certaines œuvres extrêmement brèves ne sont certainement pas le fruit d'une écriture fuyante telle que je la définis. De fait, la concision peut être pour certains écrivains le but ultime de l'exercice, et dans un tel cas, rien n'est laissé au hasard (on peut penser à l'illustre nouvelle de six mots attribuée à Hemingway : « *For sale: baby shoes, never worn.* »)

Pour ma part, la brièveté naît de l'envie de passer à autre chose. De commencer et de finir souvent. Cela n'exclut pas qu'un filon poursuivi, peut-être, me passionnera un jour assez longtemps pour que j'en fasse un roman sans rien changer à mon approche de l'écriture. Outre la brièveté, voici quelques-uns des effets formels que j'observe dans mes textes lorsque je les façonne avec une écriture fuyante.

### **Ellipse**

L'une des conséquences formelles directes de cette façon d'écrire, c'est l'ellipse. Elle est d'une incroyable utilité pour celle qui trouve barbant de trop en écrire, de tout expliquer. Si je ne vous apprend rien en vous disant que l'ellipse est une bonne amie de qui pratique l'écriture du bref, je crois qu'on peut la voir comme un outil dont il faut abuser dans l'écriture fuyante. Cette économie linguistique, qui force le lecteur à émettre des hypothèses, permet à l'autrice de faire des bonds. Et c'est un pouvoir que

bien des fuyards souhaiteraient avoir dans « la vraie vie » : celui de sauter d'une aventure à l'autre sans avoir à passer par de longues périodes ennuyeuses.

Mon approche, vous l'aurez compris, vise d'abord et avant tout le plaisir de celui ou celle qui tient la plume, mais je fais le pari que ce mode opératoire peut donner naissance à des textes qui plaisent aussi aux lecteurs pour les mêmes raisons. Certains auteurs, comme Christian Congiu, mettront toutefois en garde contre l'excès d'ellipses qui peut entraver la compréhension :

Le nouvelliste [...] fournit des « signaux » que le lecteur interprétera. [...] Il ne faut pas que cette utilisation du « signal » soit abusée : l'emploi forcené de l'allusion, de l'ellipse ou de la suggestion peut dérouter les lecteurs en rendant la nouvelle trop obscure, trop systématique<sup>57</sup>.

J'aurais tendance à penser que le lecteur est plus futé que ça, que l'esprit sait spontanément combler les trous dans une image, du moment où on lui en dévoile des parties qui nourrissent sa curiosité. Le court roman *Annam* de Christophe Bataille est un bon cas de figure d'un texte utilisant l'ellipse sans retenue. Le récit est épuré sans être lacunaire. L'auteur se permet pourtant des bonds d'envergure, par exemple lorsqu'il écrit : « Six années plus tard, Catherine et Dominique moururent. Ils avaient beaucoup vécu<sup>58</sup>. » D'autres éléments peuvent bien sûr venir appuyer la compréhension dans un texte qui abuse de l'ellipse ; selon Marc Lapprand, dans *Annam*, « [l]es passages ellipsés n'entravent aucunement la compréhension générale du récit, car les événements s'appuient sur une solide chronologie<sup>59</sup>. »

---

<sup>57</sup> Claude Pujade-Renaud et Daniel Zimmermann, *131 nouvellistes contemporains par eux-mêmes*, Paris, Manya, 1993, p. 83.

<sup>58</sup> Christophe Bataille, *Annam*, Arléa, Paris, 1993, p. 88.

<sup>59</sup> Marc Lapprand, *L'art de l'ellipse : Annam, de Christophe Bataille*, Dalhousie French Studies, Vol. 53, 2000, p. 131.

## Polyphonie

La polyphonie pourrait être un autre effet d'une posture fuyante dans l'écriture. Évidemment, plusieurs romans empruntent des stratégies énonciatives pour représenter la multiplicité des voix, et nombre d'auteurs ne laissent rien de tout ça au hasard. Mais les voix peuvent aussi venir spontanément si on leur en laisse la chance, et je ne parle pas ici d'un épisode de psychose.

La professeure et psychologue du comportement Marjorie Taylor s'est penchée, dans son ouvrage *Imaginary Companions and the Children Who Create Them*, sur le phénomène des amis imaginaires. Jadis perçue comme le signe d'un problème comportemental ou social, la création d'amis imaginaires chez l'enfant, selon Taylor, serait au contraire une composante saine d'un développement émotionnel et cognitif normal<sup>60</sup>. Ce qui est intéressant, c'est surtout que Taylor a ensuite étendu ses recherches sur l'ami imaginaire à la sphère de la création littéraire chez les adultes, rapporte Suzanne Keen :

Taylor and her collaborators have recently extended research into “the illusion of independent agency” frequently reported by children about their imaginary companions, into the area of adult creativity. Accounts of this illusion, in which fictional characters seem to their creators to have minds and wills of their own, can be discovered in the interviews, memoirs, and casual commentary of many writers<sup>61</sup>.

Ainsi, des écrivains décrivent leur processus de création de personnages comme un moment où la voix de ceux-ci s'élève en eux de manière autonome, et ce phénomène

---

<sup>60</sup> Suzanne Keen, *Empathy and the Novel*, New York, Oxford University Press, 2007, p. 125.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 125.

Traduction : Taylor et ses collaborateurs ont récemment étendu à la créativité des adultes les recherches sur « l'illusion d'autonomie » dont font souvent état les enfants à propos de leurs amis imaginaires. On peut trouver des témoignages de cette illusion, dans laquelle les personnages de fiction semblent avoir, aux yeux de leurs créateurs, un esprit et une volonté qui leur sont propres, dans les interviews, les mémoires et les commentaires occasionnels de nombreux écrivains.

s'apparenterait à la « présence » d'un ami imaginaire chez l'enfant. Beaucoup d'aspects de la posture d'écriture fuyante, maintenant que je tente de les définir, me ramènent à l'enfance. Je revois mes frères, plus jeunes que moi, jouer en solitaire avec des figurines. Les dialogues de ces personnages semblaient émaner de manière si spontanée, sans qu'une réflexion consciente ne soit faite par leurs créateurs. Si en tant qu'adulte, nous arrivons à retrouver cette capacité à se glisser dans la peau d'un autre à volonté, voilà peut-être l'ultime fuite, l'ultime liberté que l'on souhaite tant trouver.

### **Hétérogénéité**

Dans *Nouvelle française contemporaine et théorie du genre*, Pham Thi That parle de la nouvelle comme d'un « objet de métamorphoses » :

Métamorphose de ses formes : trois lignes ou trente pages. Métamorphose de ses types : sentimentale, humoristiques, fantastiques, vouée à l'événement réel ou imaginaire, réaliste ou fantaisiste. Métamorphose de ses contenus qui varient à l'infini (Grojnowski, 1993 : XI)<sup>62</sup>.

Le refus de respecter des règles, de s'en tenir à une norme, ou encore la soif de nouveauté peuvent également déboucher pour l'écrivaine fuyante à des variations importantes dans les thèmes ou même la nature de ses textes. Ainsi, dans un même recueil, on ne s'étonnera pas de passer d'une nouvelle en prose à une nouvelle plus poétique, ou carrément à un poème.

Cette indétermination assumée du genre littéraire est pour moi tout à fait cohérente avec la posture de fuite dans l'écriture que je tente de définir. L'autrice Colette Nys-

---

<sup>62</sup> Pham Thi That, *Nouvelle française contemporaine et théorie du genre*, dans Synergie : Pays riverains du Mékong n° 1, 2010, p. 17.

Mazure, dans un texte intitulé *La nouvelle, une forme poétique?*, décrit bien ce laisser-aller :

J'évoquais en commençant ce que la pratique de l'écriture poétique m'a révélé : la même matrice si l'on peut dire, la même émotion, la même sensation, la même vision, la même urgence me fournit parfois un poème en vers libre, parfois une prose poétique ou une nouvelle ; tantôt simultanément et tantôt successivement, sans qu'il me soit possible de savoir pourquoi ici je condense et là je déplie, je déploie<sup>63</sup>.

Lorsqu'on écrit dans un état de grande ouverture d'esprit, ou encore de distraction, on cultive une prédisposition à ce que les ensembles de textes produits soient davantage hétérogènes, puisqu'on se laisse influencer par le plus grand nombre de choses possible.

### **Minimalisme**

Comme pour bien des courants littéraires, l'écriture minimaliste est tantôt dépeinte d'une manière, tantôt d'une autre, et certains écrivains qui sont considérés comme emblématiques du style en réfutent l'étiquette (c'est le cas notamment de Carver, qui, bien qu'on l'ait qualifié de « minimaliste », trouvait que le terme évoquait « une étroitesse de vue et d'exécution<sup>64</sup> »). Le courant a d'ailleurs été condamné par certains critiques qui lui reprochaient toutes sortes de choses, comme le rapporte Alain Roy :

[...] omission de grandes idées philosophiques, absence de sens historique et de positions politiques, psychologie superficielle, profondeur

---

<sup>63</sup> Colette Nys-Mazure dans « La nouvelle de langue française aux frontières des autres genres, du Moyen-âge à nos jours », *Actes du colloque de Louvain-la-Neuve*, vol. 2, 1997, p. 519.

<sup>64</sup> Alain Roy, *L'art du dépouillement (l'écriture minimaliste)*, Liberté, Vol. 35, N° 3, 1993, p. 10.

insuffisante des personnages, pauvreté de sens moral, banalité des descriptions, platitude du style, retour à un réalisme dépassé, etc<sup>65</sup>.

Pour ma part, c'est plutôt ses caractéristiques « d'un vocabulaire simple, de phrases courtes, d'une syntaxe peu compliquée<sup>66</sup> » que je lie à l'écriture fuyante :

Les scènes sont juxtaposées sans transition. La narration, qui s'en tient à ce qui est perceptible par les sens, pourrait être qualifiée de phénoménologique. Les actions, la mise en scène, les descriptions sont réduites au minimum. Il y a peu ou pas d'analyse psychologique<sup>67</sup>.

On est dans le « *show don't tell*<sup>68</sup> », au plus grand plaisir de l'écrivaine, qui peut voyager dans son histoire aussi rapidement que le lecteur. D'ailleurs, les représentants du minimalisme sont très souvent des nouvellistes, selon Marc Chénétier : « [l]a forme courte semble généralement — et logiquement — mieux convenir à ce groupe d'auteurs<sup>69</sup>. »

Mais tous ne font pas nécessairement de la nouvelle. Le roman *Fuir* de Jean-Philippe Toussaint représente pour moi un minimalisme qui pourrait découler d'un mode d'écriture fuyant. Son écriture opère une fuite vers l'avant. Dans une analyse du livre portant sur le dynamisme de l'écriture minimaliste, Valentina Radulescu dit de *Fuir* que « l'écriture rapide semble épouser le rythme des déplacements et les longues phrases qui décrivent la course à moto à travers Pékin donnent l'illusion que le temps et le rythme de la lecture sont les mêmes que ceux de la fuite et de l'écriture<sup>70</sup>. »

---

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>69</sup> Marc Chénétier, *Au-delà du soupçon : la nouvelle fiction américaine de 1960 à nos jours*, Paris, Seuil, 1989, p. 300.

<sup>70</sup> Valentina Radulescu, *Le dynamisme de l'écriture minimaliste : Fuir, de Jean-Philippe Toussaint*, Craiova, Université de Craiova, 2014, p. 101.

Dans ce roman, le lecteur et les personnages sont emportés dès la première page par une vague qui n'en finit plus, un mouvement d'une rapidité déconcertante – tant pour le narrateur que pour celui qui tient le livre entre ses mains. Ce qui est particulièrement jubilatoire, c'est que malgré les questions nombreuses qui restent en suspens et les mille périls auxquels se frottent les protagonistes, rien ne semble pouvoir arrêter cette fuite en avant. Aucun obstacle n'est assez imposant pour freiner la course folle dans laquelle est plongée le narrateur, qui nous entraîne avec lui à haute vitesse d'un point à un autre sur le globe.

De fait, Toussaint s'intéresse à la fuite tant du point de vue narratif et thématique, comme fondement de son récit, que de celui de la théorie en création littéraire. À la fin de *Fuir*, une conversation entre lui et son éditeur chinois occupe quelques pages où il revient sur son titre :

Non seulement c'est un titre qui collait parfaitement au livre – la fuite de Marie hors du Louvre, la fuite en moto dans Pékin, la fuite du narrateur lors de l'enterrement à l'île d'Elbe –, mais c'est un titre qui pourrait même convenir à tous mes livres, depuis *La salle de bain*, où il est toujours question de retrait, ou de fuite, hors du monde. On pourrait même élargir l'idée en disant que c'est un titre qui peut convenir au fait même d'écrire : écrire, c'est fuir<sup>71</sup>.

---

<sup>71</sup> Jean-Philippe Toussaint, « *Écrire, c'est fuir* », conversation entre Chen Tong et Jean-Philippe Toussaint, dans *Fuir*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2005, p. 176.

## Avril 2021

Un an s'est écoulé depuis que j'ai amorcé l'écriture de cet essai, et je suis toujours lovée au creux de mon divan. Mes semblables et moi attendons encore le grand moment de la libération, qui paraît de plus en plus surréaliste. Les mesures de confinement se sont resserrées sur nous comme un étouffement, allant jusqu'à l'imposition d'un couvre-feu. Nul ne sait quand la vie d'avant reviendra. Ou si elle reviendra.

J'ai eu pour refuge et échappatoire, tout au long de cette dernière année, l'écriture. J'ai pu me transporter là où je le voulais et revivre certaines périodes de ma vie en écrivant à leur sujet. J'ai fui cette satanée pandémie du mieux que je l'ai pu : dans l'espace bien mince, mais pourtant immense, entre ma tête et le clavier. Pour le dire avec Rodolphe Christin, dans le monde où je vis actuellement, « [i]l n'y a plus de fuite possible. Le désastre est partout. La distance intérieure que l'on prend avec soi compte davantage et finalement l'emporte. Nul besoin d'aller loin pour opérer cette rupture<sup>72</sup>. »

Fuir, c'est vouloir échapper au contrôle. À l'ennui. Au drame de la banalité d'une vie trop bien encadrée. Je pense que je veux fuir ce monde de pression et de glorification de la performance, qui gangrène l'esprit, rend malade. Pour beaucoup d'entre nous, c'en est trop. Mais nous ne savons pas toujours comment fuir et où trouver du soulagement, du bonheur.

J'aimerais pouvoir conclure ce texte d'une chute forte et éloquente, offrir à mes lecteurs une recommandation éclairante sur les solutions à un désir de fuir qui ne trouve pas d'apaisement. Mais ce n'est pas possible : je ne peux que parler de moi-même et de ce qui me soulage, moi, et peut-être aussi quelques autres écrivains. Ainsi, pour les fuyards « à plume » dont je suis, j'ai la conviction que la création littéraire peut être un endroit d'évasion salutaire si on l'aborde avec une attitude ouverte et libre de contraintes. En devenant un personnage différent de soi, en écrivant des fictions brèves

---

<sup>72</sup> Rodolphe Christin, *La vraie vie est ici : Voyager encore?*, Montréal, Éditions Écosociété, 2020, p. 45.

qui éloignent de la répétition et de la monotonie. En fuyant son propre contrôle grâce à un *modus operandi* qui ne prône pas la performance, mais plutôt la distraction, la patience, les sources d'inspiration interdisciplinaires et l'ouverture d'esprit face aux résultats possibles.

Et enfin, en cultivant une attitude qui remonte à l'enfance, qui nous sort des soucis de la vraie vie pour nous permettre de nous plonger dans un lieu qui nous appartient, un endroit de pure liberté, le royaume illimité de toutes les fuites : l'imagination.

## BIBLIOGRAPHIE

Textes théoriques sur la fuite (psychologie et sociologie)

Ansari, Aziz et Eric Klinenberg, *Modern Romance*, New York, Penguin Press, 2015, 277 p.

Christin, Rodolphe, *La vraie vie est ici : Voyager encore?*, Montréal, Éditions Écosociété, 2020, 134 p.

Ducharme, Jamie, « ‘Phubbing’ Is Hurting Your Relationships. Here’s What It Is », *Time*, 29 mars 2018, <https://time.com/5216853/what-is-phubbing/>

Freedman, Gili, Benjamin Le, Darcey N. Powell et Kipling D. Williams, « Ghosting and destiny: Implicit theories of relationships predict beliefs about ghosting », *Journal of Social and Personal Relationships*, vol. 36, 2019, p. 905-924.

LeFebvre, Leah E., Mike Allen, Shelby Garstad, Callie Parrish, Ryan D. Rasner et Aleksander Wilms, « Ghosting in Emerging Adults’ Romantic Relationships: The Digital Dissolution Disappearance Strategy », *Imagination, Cognition and Personality: Consciousness in Theory, Research, and Clinical Practice*, 2019, p. 1-26.

Schwartz, Barry, *The Paradox of Choice: Why More Is Less*, New York, Ecco, 2004, 304 p.

\_\_\_\_\_, « Can there ever be too many flowers blooming? », dans Steven J. Tepper et Bill Ivy, *Engaging Art: The Next Great Transformation of America's Cultural Life*, New York, Routledge, 2005, p. 239-256.

Turkle, Sherry, février 2012, *Connected, but alone?* [fichier vidéo], [https://www.ted.com/talks/sherry\\_turkle\\_connected\\_but\\_alone](https://www.ted.com/talks/sherry_turkle_connected_but_alone)

\_\_\_\_\_, *Seuls ensemble : de plus en plus de technologies, de moins en moins de relations humaines*, Paris, Éditions l’Échappée, 2015, 523 p.

## Théorie de la création littéraire

Bakhtine, Mikhaïl, *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard, coll.

« Bibliothèque des idées », 1984, 443 p.

Carpentier, André et Alexis L'Allier (ed.), *Les écrivains déambulateurs: Poètes et déambulateurs de l'espace urbain*, Montréal, Figura, vol. 10, 2004, 199 p.

Carpentier, André, « Être auprès des choses. L'écrivain flâneur tel qu'engagé dans la quotidienneté », dans Sandrine Joseph, dir., *Révéler l'habituel. La banalité dans le récit littéraire contemporain*, Montréal, Paragraphes, PUM, vol. 28, 2009, p. 17-42.

\_\_\_\_\_, « Réflexions sur la nouvelle », Québec français, n° 66, mai 1987, p. 36-38.

\_\_\_\_\_, *Ruptures : genres de la nouvelle et du fantastique*, Montréal, Le Quartanier, Collection Erres Essais, 2007, 159 p.

Chénétier, Marc, *Au-delà du soupçon : la nouvelle fiction américaine de 1960 à nos jours*, Paris, Seuil, 1989, 453 p.

Duras, Marguerite, *Écrire*, Paris, Gallimard, 1993, 132 p.

Engel, Vincent et Michel Guissard (sous la direction de), « La nouvelle de langue française aux frontières des autres genres, du Moyen-âge à nos jours », *Actes du colloque de Louvain-la-Neuve*, vol. 2, 1997, 569 p.

Gaiman, Neil, *The Art of Storytelling*, « Chapter 3: Sources of Inspiration », Masterclass (ressource vidéo), consulté le 29 janvier 2021.

Gilbert, Elizabeth, *Big Magic*, New York, Bloomsbury, 2015, 304 p.

Grossman, David, *Dans la peau de Gisela : politique et création littéraire*, Paris, Seuil, 2008, 126 p.

- Hamelin, Louis, *L'humain isolé*, coll. « Écrire », Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, 2006, 107 p.
- Huston, Nancy, « La pensée en berne », *Le Devoir*, 4 avril 2020, <https://www.ledevoir.com/opinion/idees/576402/la-pensee-en-berne>.
- Keen, Suzanne, *Empathy and the Novel*, New York, Oxford University Press, 2007, 276 p.
- Lapierre, René, *Figures de l'abandon*, Montréal, Les Herbes rouges, 2002, 97 p.
- Laprand, Marc, *L'art de l'ellipse : Annam, de Christophe Bataille*, Dalhousie French Studies, Vol. 53, 2000, p. 126-133.
- McElhinny, Lisa et Robert Pope, « Carver speaking », dans Marshall Bruce Gentry et William L. Stull (dir.), *Conversations with Raymond Carver*, Jackson, University Press of Mississippi, 1990, p. 11-23.
- Pardo, Thierry, *Petite géographie de la fuite : essai de géopoétique*, Outremont, Les Éditions du Passage, 2015, 59 p.
- Pujade-Renaud, Claude et Daniel Zimmermann, *131 nouvellistes contemporains par eux-mêmes*, Paris, Manya, 1993, 260 p.
- Radulescu, Valentina, *Le dynamisme de l'écriture minimaliste : Fuir, de Jean-Philippe Toussaint*, Craiova, Université de Craiova, 2014, p. 92-105.
- Roy, Alain, *L'art du dépouillement (l'écriture minimaliste)*, Liberté, Vol. 35, N° 3, 1993, p. 10-28.
- Scarpa, Tiziano, *Venise est un poisson*, Paris, Christian Bourgois, 2002, 135 p.
- Thi That, Pham, « Nouvelle française contemporaine et théories du genre », *Synergies : Pays riverains du Mékong*, n° 1, 2010, p. 15-34.

## Mémoires de maîtrise

Reid, Benoît, *Fugue en sol numérique : le téléphone intelligent au quotidien* (Mémoire de maîtrise), Montréal, Université de Montréal, 2016, 110 p.

Rottink, Evelien, *Do what you love or love what you do? The perception of Millennials on work meaning and engagement* (Mémoire de maîtrise), Enschede, University of Twente, 2017, 47 p.

Raunio, Jenni Maria, *Understanding the Travel Behavior of Generation Y* (Mémoire de maîtrise), Sundsvall, Mid Sweden University, 2014, 55 p.

## Œuvres littéraires

Bataille, Christophe, *Annam*, Arléa, Paris, 1993, 92 p.

Virginie DeChamplain, *Les falaises*, Chicoutimi, La Peuplade, 2020, 211 p.

Grenier, Véronique, *Hiroshimoi*, Montréal, Ta Mère, 2016, 65 p.

Kaur, Rupi, *Home Body*, Toronto, Simon and Schuster Canada, 2020, p. 108.

Kundera, Milan, *L'insoutenable légèreté de l'être*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1989, 475 p.

Legendre, Claire, *Le nénuphar et l'araignée*, Montréal, Les Allusifs, 2015, 115 p.

Marie-Ève Thuot, *La trajectoire des confettis*, Montréal, Les Herbes rouges, 2019, 615 p.

Toussaint, Jean-Philippe, « *Écrire, c'est fuir* », conversation entre Chen Tong et Jean-Philippe Toussaint, dans *Fuir*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2005, 186 p.